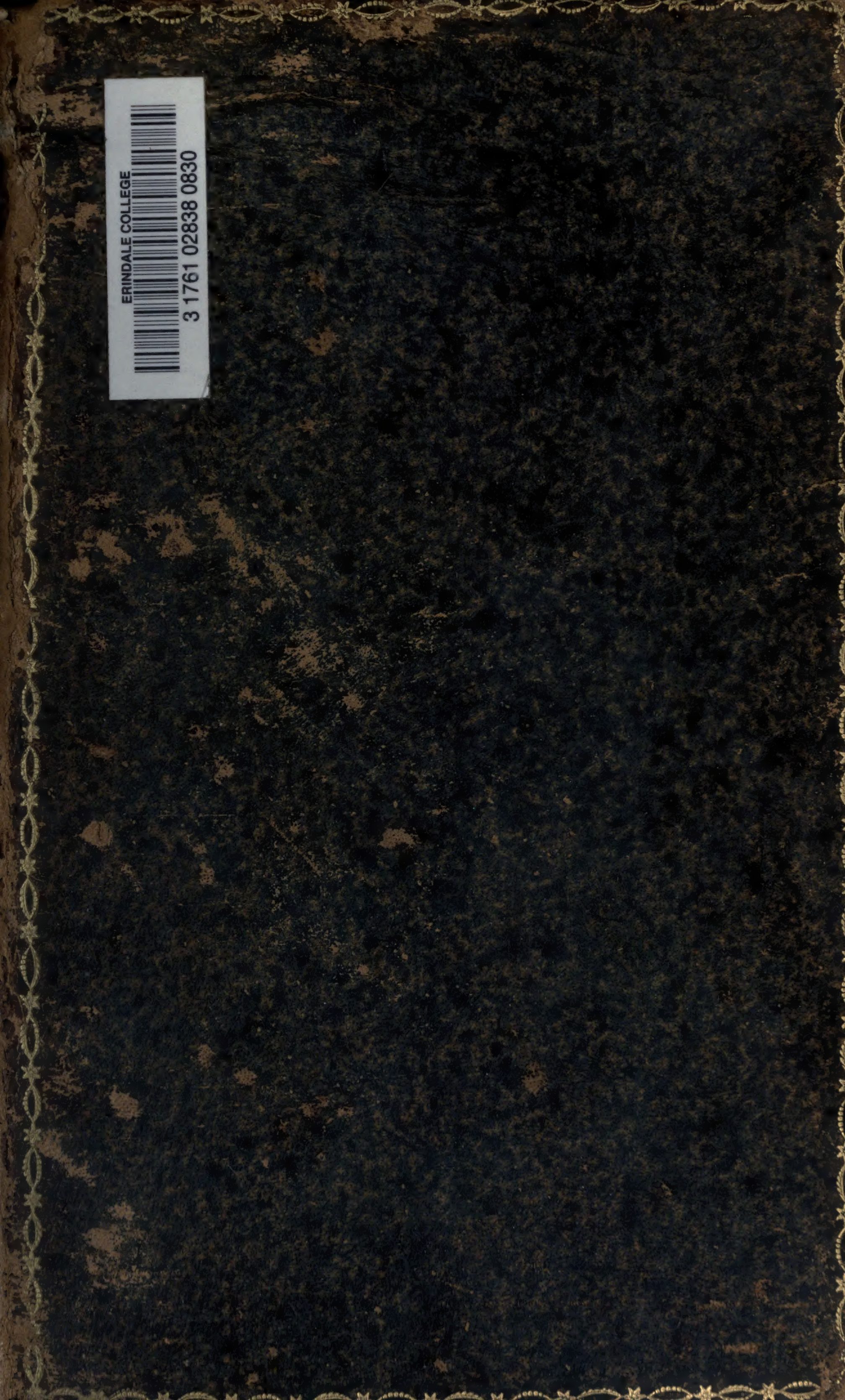
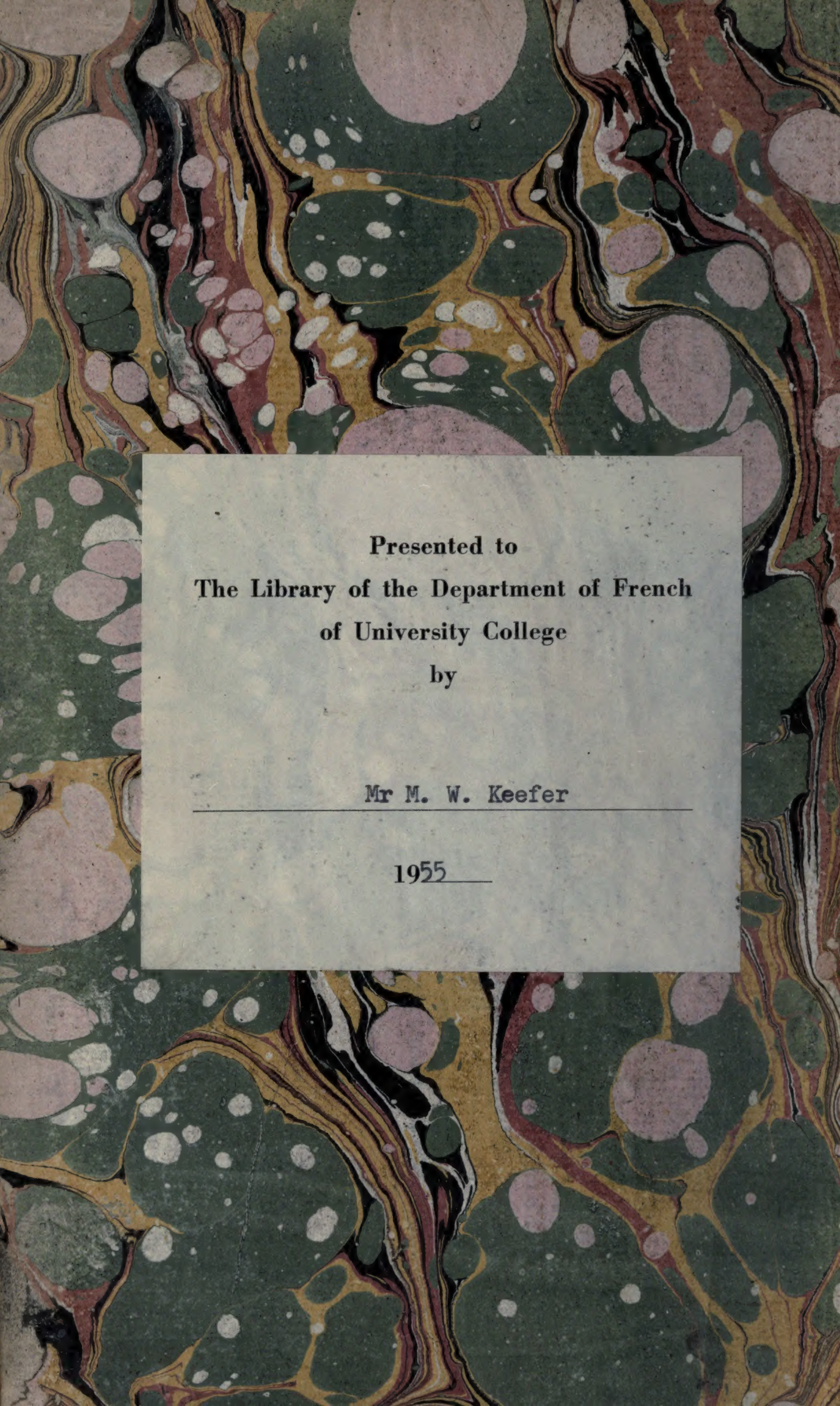
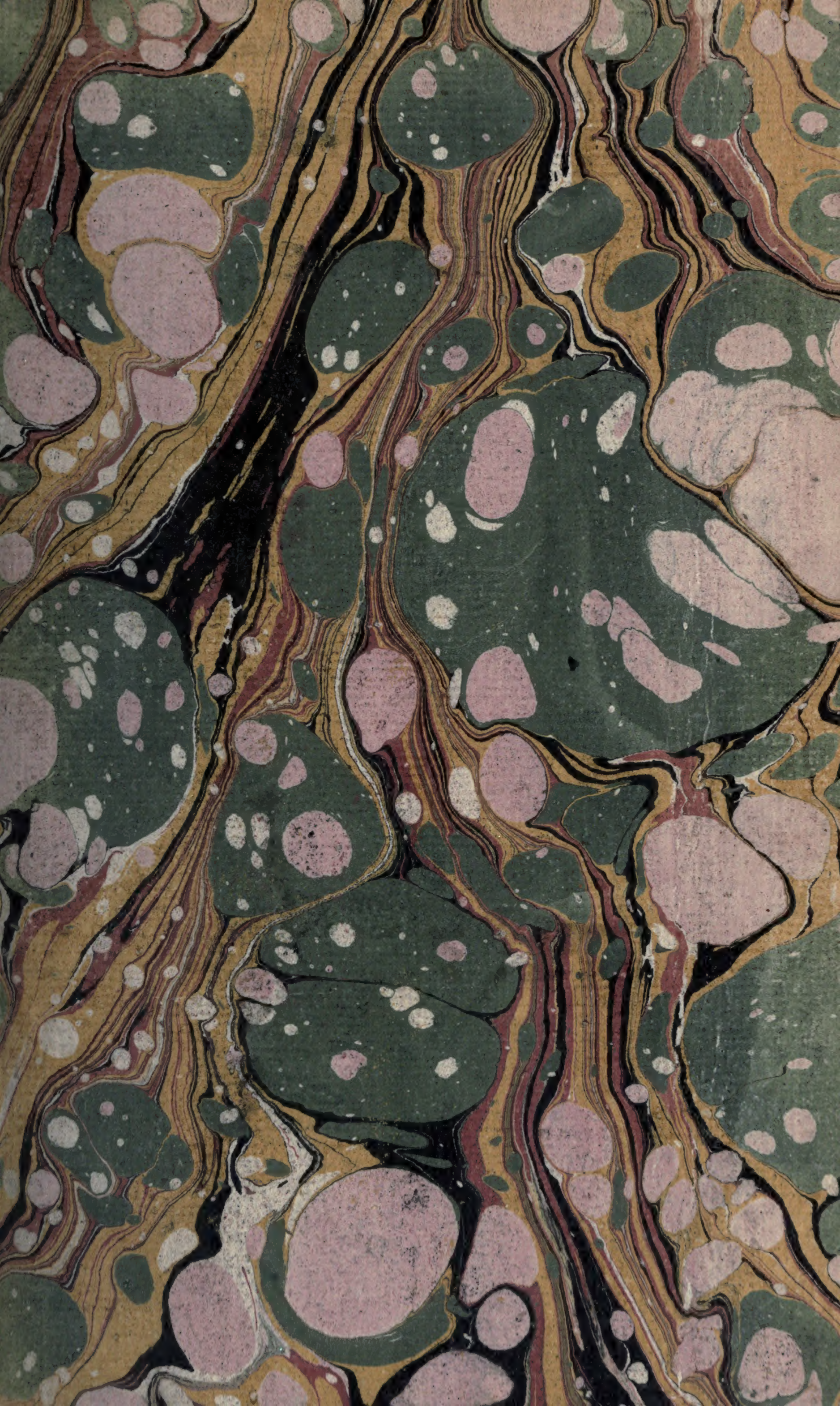

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0830





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

FACETIES.

PREFACE

DU RECUEIL

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

Les ſottiſes qu'on fait, qu'on dit et qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* et que les ſables de la mer, il eſt difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables veſſies, accumulées les unes ſur les autres dans le goufre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles ſont formées, et il en réſulte un immenſe nuage dans lequel on ne diſcerne plus rien. Les journaux et les mercures tâchent en vain de faire vivre un mois ou quinze jours les ſottiſes nouvelles ; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux paſſagers qui ſe noient.

(1) C'eſt le titre d'un recueil formé des plaiſanteries ſans nombre qui parurent en 1760, à l'occaſion de la comédie des philoſophes, du diſcours de M. *le Franc* et de *Ramponeau*, M. de *Voltaire* eſt l'auteur d'une grande partie de ces pièces : on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, et on y a joint ceux de ſes ouvrages de plaiſanterie où il s'eſt le plus abandonné à ſa gaieté : on s'eſt borné à indiquer par des notes très-courtes la date et l'à propos de ces ouvrages.

Dans ce vaſte tourbillon de nos impertinences, nous avons choiſi diſcrétement quelques-unes des plus légères, pour les faire ſurnager un jour ou deux : elles amuſeront les oiſifs et les oiſives ; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* et autres efforts de l'eſprit humain, conſacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime ſoient des impertinences ; je parle ſeulement des ſujets de ces pièces : elles ſont plaiſantes, et les ſujets ſont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu, ſans vouloir offenſer perſonne.

M. de *Saint-Foix* eſt auteur des *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, livre utile et agréable qui a beaucoup de ſuccès : dès qu'un auteur a produit quelque choſe d'eſtimable, il eſt sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques inſtructions, et les auteurs des critiques quelque argent : c'eſt un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux et des feuilles vivent de cette marchandiſe ; ils ſavent bien qu'ils ne travaillent pas pour la poſtérité ; leurs feuilles ſe vendent comme les petites affiches, et plus elles ſont ſatiriques, plus le débit en eſt fort : c'eſt une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles, étant augmentée depuis plusieurs années, à fait tort à la marchandise : le public s'est lassé des critiques littéraires, et les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les auteurs dont ils font des extraits, et ont cru par-là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre *Trublet*, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, et les nommés *Dinouart* et *Joannet*, se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix allécherait les ames dévotes : ils ont accusé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal parlé de la religion catholique, apostolique et romaine, et même de la magistrature.

M. de *Saint-Foix*, qui n'entend pas raillerie, a résolu de leur donner sur les óreilles ; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a assignés au châtelet pour être reconnu bon catholique et serviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de suite : les saints reconnurent humblement dans un écrit, signé d'eux, que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu, et qu'ils en demandaient pardon à DIEU et à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIMENT

SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE. (2)

A Marseille, mai 1750.

Vous avez rendu service au genre humain en vous déchaînant sagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre l'*Esprit des lois*, et même il paraît à votre style que vous êtes l'ennemi de toute sorte d'esprit. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans l'*Essai sur l'homme*, de *Pope*, livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons et de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les lois, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté, de la sagesse, si les chapitres naissent les uns des autres, s'ils forment un tout ensemble, si enfin ce livre, qui devrait être utile, ne serait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait; et regardant M. de

(2) Cet ouvrage est une défense de *Montesquieu* contre l'auteur des nouvelles ecclésiastiques. M. de *Voltaire* a eu constamment la générosité et le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philosophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ses ennemis.

Monteſquieu comme le diſciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les diſciples de *Spinoſa*. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philoſophie les principes de la religion naturelle. Rien n'eſt aſſurément, Monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux que de conclure qu'un philoſophe ne connaît point de DIEU, de cela même qu'il poſe pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philoſophe; vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funeſtes, que la Divinité eſt l'auteur et le lien de tous les êtres, que tous les hommes ſont frères, que DIEU eſt leur père commun, qu'il ne faut rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, Monſieur, écraſez cet affreux libertinage, qui eſt au fond la ruine de la ſociété. C'eſt beaucoup que par vos *Gazettes eccléſiaſtiques* vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les puiſſances; et quoique la grâce d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti et conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les ſaints; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le ſchiſme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela eſt très-édifiant; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, si vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope*, de *Locke* et de *Bayle*, l'*Esprit des lois*, &c. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *nouvelles ecclésiastiques*.

En effet, Monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas faits dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Essai sur l'homme*, de ce scélérat de *Pope*, cinq ou six articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, et d'autres incendiaires de cette espèce! Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure et innocente, que tous les honnêtes gens les chérissaient et les consultaient; mais c'est par-là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs, les armes à la main, troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montagne*, *Charron*, le président de *Thou*, *Descartes*, *Gassendi*, *Rohaut*, *le Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, et qui causa la Saint-Barthelemi; c'est leur esprit de tolérantisme qui est la ruine du monde; et c'est votre saint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partisans de la religion naturelle sont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monsieur, vous avez fait là une belle découverte! Ainsi, dès que je verrai un homme sage qui dans sa philosophie reconnaîtra par-tout l'Etre suprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit,

dans la production des mondes, dans celle des insectes, je conclurai de-là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé et de plus utile au christianisme que d'assurer que notre religion est basouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*Esprit des lois*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solon*, les *Platon*, les *Socrate*, les *Aristide*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonin* et les *Trajan !* On croirait, à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont signé le formulaire. Quels monstres, Monsieur, que tous ces grands hommes de l'antiquité ! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, de *Locke* et de M. de *Montesquieu*. En effet tous ces anciens sages sont vos ennemis; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle. Et la vôtre, Monsieur, je dis la vôtre en particulier, paraît si fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincèrement tous ces illustres réprouvés qui ont fait, je ne sais comment, tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos saintes idées sur le gouvernement politique sont une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le

royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les risques maritimes. Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse ; mais vous appelez ce commerce *usure*. C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de *Satan* aux Anglais et aux Hollandais, qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais, Monsieur, que vous nous dissiez combien vous rapporte le commerce sacré de vos nouvelles ecclésiastiques. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère, et du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible ; il demande plus de courage et expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile en effet que d'instruire l'univers quatre fois par moi des aventures de quelques clercs tonsurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi et votre archevêque ? et quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique ? Mais je me trompe ; il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et vous paraissez tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A propos, Monſieur, mes complimens à M. *Pluche* qui continue ſi intrépidement à copier des livres pour étaler le *Spectacle de la nature*, et qui s'eſt fait le *charlatan des ignorans.*

On ne peut être plus content que je le ſuis de voir une préparation et même une démonſtration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à ſoie.

Il eſt toujours fort beau à lui de faire de *Moïſe* un excellent phyſicien, de ſoutenir hardiment, malgré toutes les académies, que la lumière ne vient point du ſoleil et des autres corps lumineux, et d'avancer que les nègres ſont devenus noirs petit à petit, en qualité de deſcendans de *Chus ;* ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre diſſéqué. J'apprends auſſi qu'il a trouvé la place du paradis terreſtre où l'on conſerve la côte d'*Adam* et la peau du ſerpent qui parla à ſa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* eſt encore vivant, et qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque converſation avec lui, et qu'il n'en rende compte à monſieur le prieur et à monſieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les ſept planètes en une nuit. Il cite ce voyage, comme s'il était dans l'Alcoran, et que ce fût un point de foi chez les Turcs. Il prend de-là occaſion d'appeler *Mahomet* fat.

Si jamais *Pluche* va à Conſtantinople, je lui conſeille d'être plus poli. Je rencontrai hier un turc ſur le port de Marſeille à qui je demandai ſi le

voyage prétendu des ſept planètes eſt en effet dans l'Alcoran ; il me répondit que non. Je lui appris que le ſieur *Plûche* traitait ſon prophète de *fat* , avec aſſez de légèreté. Mon turc , qui eſt un homme très-ſage , me dit que, quand on a une maiſon de verre , il ne faut pas jeter des pierres dans celle de ſon voiſin.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

PREFACE.

CETTE plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie, (*) lequel parut à la fin de 1752.

C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU qu'une formule d'algèbre ; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir ; qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cents ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haie ayant écrit contre la première de ces propositions, et ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, et il fit condamner son adversaire comme faussaire.

Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire : c'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit. C'est une continuelle allusion

(*) M. *Moreau de Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

à tous les paſſages du livre dont le public ſe moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer ſon médecin quand il ne guériſſait pas.

DIATRIBE

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

RIEN n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philoſophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus ſimples, et qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé ſes *Oeuvres*, et dans celui qu'on appelle ſes *Lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à perſonne, et ſur-tout ne ſerait point tombé dans certaines petites fautes qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'eſt

point l'intérêt de ma profeſſion qui me fait parler ici; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ſes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paie les médecins, quand malheureuſement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (*a*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur et injuſte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais royal? Un client prive-t-il d'un juſte ſalaire ſon avocat, parce qu'il a perdu ſa cauſe? Un médecin promet ſes ſoins, et non la guériſon : il fait ſes efforts, et on les lui paye. Quoi! ſeriez-vous jaloux, même des médecins?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de penſion pour avoir parlé de mathématique et de métaphyſique, pour avoir diſſéqué deux crapauds et s'être fait peindre avec un bonnet fourré, ſi le tréſorier venait lui tenir ce langage : Monſieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aſtres faits comme des meules de moulin; cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, et porter ſes *attentats juſqu'au ſoleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamans* tomberont ſur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans ſe forment par attraction dans le ventre de la mère; (*b*) que l'œil gauche attire la jambe

(*a*) Page 124.
(*b*) Dans les *Oeuvres* et les *Lettres* de M. de *Maupertuis*.

droite, &c. (*c*) on ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, et en disséquant des têtes de géans? &c. &c. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aise après cela que nous autres médecins, nous nous moquassions de lui, et que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, et non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître?

Ce jeune homme inconsidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (*d*) que c'est au hasard et aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus, et que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* et *Senac* n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hasard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes; et les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chimie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes.

(*c*) Voyez la *Vénus physique.*

(*d*) Page 205.

Le jeune plaiſant qui les traite ſi mal a-t-il rendu autant de ſervices au genre humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoy?

Notre jeune raiſonneur prétend qu'il faut que les médecins ne ſoient plus qu'empiriques, (*e*) et leur conſeille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne ſe ſervît plus d'architectes pour bâtir des maiſons, mais ſeulement de maçons qui tailleraient des pierres au haſard?

Il donne auſſi le ſage conſeil de négliger l'anatomie. (*f*) Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous ſommes ſeulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaiſſance de l'intérieur de la tête et de quelques autres parties du reſſort de l'anatomie, en ait ſi peu de reconnaiſſance.

Le même auteur, peu ſavant apparemment dans l'hiſtoire, en parlant de rendre les ſupplices des criminels utiles, et de faire ſur leurs corps des expériences, dit (*g*) que cette propoſition n'a jamais été exécutée : il ignore ce que tout le monde ſait, que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; et qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais, ſi notre auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière : il veut, en qualité de phyſicien, que nous

(*e*) Page 119. (*f*) Page 120. (*g*) Page 198.

nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie, (*h*) et qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée, à la vérité, n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (*i*) d'enduire un malade de poix réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, et qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe (*k*) pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que, ſi un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux, et mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien-là ſa malice. Bientôt on conſeillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice; un pour l'ambition ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur et impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres misères; mais ne nous égarons point, et revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidèle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie;

(*h*) Page 206. (*i*) *Ibid.* (*k*) Page 208.

cependant malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premièrement il convient avec tous les gens ſenſés, et c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Enſuite, ayant trouvé tout ſeul, et indépendamment de *Leibnitz*, que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité (*l*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclore.* C'eſt un beau ſecret, et nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit, par le compte que nous venons de rendre, que ſi ces lettres imaginaires étaient d'un préſident, elles ne pourraient être que d'un préſident de *Bedlam*, (*m*) et qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage reſpecté, comme on fait, dans toute l'Europe, et qui a conſenti d'être déclaré *grand homme.* Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vîte *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu; cela rappelle une fable de *la Fontaine :*

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

(*l*) Page 76.

(*m*) Les petites maiſons à Londres.

Tout confidéré, nous déférons à la fainte inquifition le livre imputé au préfident, et nous nous en rapportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquifition de Rome.

NOUS père *Pancrace*, &c., inquifiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de monfignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, fans favoir ce que veut dire *Diatribe*, et n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eft pas de même des œuvres et lettres du jeune inconnu déguifé fous le nom d'un préfident.

Nous avons, après avoir invoqué le Saint-Efprit, trouvé dans les œuvres, c'eft-à-dire, dans l'in-4° de l'inconnu, force propofitions téméraires, malfonnantes, hérétiques et fentant l'héréfie. Nous les condamnons collectivement, féparément et refpectivement.

Nous anathématifons fpécialement et particulièrement l'*Effai de Cofmologie*, où l'inconnu, aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, et accoutumé à trouver tout mauvais, infinue, contre la parole de l'Ecriture, (*n*) que c'eft un défaut de Providence que les araignées prennent les mouches, et dans laquelle *Cofmologie* l'auteur fait enfuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiftence de DIEU, que dans Z égal à BC divifé par A plus B : (*o*) or ces

(*n*) Oeuv. page 9.

(*o*) Page 45.

caractères étant tirés du Grimoire, et visiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du saint siége.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *physique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphysique*, &c. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collége de la Sapience d'examiner les œuvres et les lettres du jeune inconnu, et de nous en rendre un compte fidèle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collége de la Sapience.

1°. NOUS déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles et imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par la vîtesse est toujours un minimum*, (*q*) nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, et comme il est prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz;* et en cela nous le justifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que monsignor *Akakia*, médecin du pape, et tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pseudonyme, et sur-tout de la *Vénus physique*. (*r*) Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser

(*p*) Page 44. (*q*) Oeuv. page 4. (*r*) Page 248.

que l'enfant ſe forme dans l'*uterus* par le moyen de l'attraction ; et nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, et à imiter moins le ſtyle de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres ;* et nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune auteur déguiſé ſous le nom d'un préſident.

1°. IL faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (*s*) n'eſt point appelée dans l'homme *préviſion ;* que ce mot *préviſion* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets et ne ſe voit pas ; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément réformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner.* (*t*) Le candidat doit apprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, et que ſans cette faculté on ne pourrait pas ſeulement faire

(*s*) Page 3. Lettres du natif de Saint-Malo.

(*t*) Page 5.

un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on serait absolument imbécille; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée, (*u*) *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, et qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère, qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petitesses ordinaires, &c. mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que des choses communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (*x*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son et les couleurs qui n'existent que dans nos sensations, comme le sait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il vilipende (*y*) et qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat et injuste; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli : il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses

(*u*) Page 8. (*x*) Page 15. (*y*) Pages 50 et 52.

camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale ; (z) car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère, on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher; mais comme, en parlant de la *ſomme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, et que cependant bien des gens la ſuivent, il ſe pourrait à plus forte raiſon que quelques perſonnes ſe ruinaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible, ſelon lui, de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, et l'intelligence de monſieur l'inquiſiteur ; mais nous croyons qu'il ſera fort ſurpris d'apprendre que le jeune étudiant (*aa*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant queue, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine ; qu'avec de l'opium et des rêves il modifie l'ame ; qu'il faſſe naître des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, et des poiſſons avec des grains de blé. (*bb*) Nous prenons cette occaſion de divertir monſieur l'inquiſiteur.

8°. Mais monſieur l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète ; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (*cc*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contre elle. Enſuite il aſſure (*dd*) que

(z) Page 85.
(*aa*) Pages 232 et 233.
(*bb*) Page 143.
(*cc*) Page 147.
(*dd*) Page 151.

les perceptions du paſſé, du préſent et de l'avenir, ne diffèrent (*ee*) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur et d'*exaltation* dans l'imagination pourra ſervir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le paſſé.

Nous jugeons unanimement que ſa cervelle eſt fort exaltée, et qu'il va bientôt prophétiſer. Nous ne ſavons pas encore s'il ſera des grands ou des petits prophètes, mais nous craignons fort qu'il ne ſoit prophète de malheur, puiſque, dans ſon traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit (*ff*) ſur-tout que tous les fous ſont malheureux. Nous feſons à tous ceux qui le ſont un compliment de condoléance ; mais, ſi ſon ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres auſtrales, (*gg*) quoiqu'en liſant ſon livre on ſoit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il ſemble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Frédéric Henri*, ſituée par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertiſſons que ſi, au lieu d'aller aux terres Auſtrales, il prétend (*hh*) naviger tout droit directement ſous le pôle arctique, perſonne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encore être aſſuré qu'il lui ſera difficile de faire, comme il le prétend, (*ii*) un trou qui aille juſqu'au centre de la terre, (où il veut apparemment ſe cacher de honte d'avoir avancé de telles choſes.) Ce trou exigerait qu'on excavât au

(*ee*) Page 154.
(*ff*) Page 9.
(*gg*) Page 172.
(*hh*) Page 174.
(*ii*) Page 186.

moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le ſyſtême de la balance de l'Europe.

Pour concluſion, nous prions M. le docteur *Akakia* de lui preſcrire des tiſanes rafraîchiſſantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerſité, et à y être modeſte.

Si jamais on envoie quelques phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation et des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deſſus de ſes compagnons ; qu'il ne ſe faſſe point peindre ſeul applatiſſant la terre, ainſi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme ſi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été ſe réjouir dans une ville où il y a garniſon ſuédoiſe ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propoſer avec amitié un avis différent du ſien ; s'il lui fait confidence qu'il s'appuie ſur l'autorité de *Leibnitz* et de pluſieurs autres philoſophes ; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contrediſe formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion, et crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé ſur un point de dynamique, abſolument inutile dans l'uſage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade, après lui avoir communiqué

plusieurs fois son ouvrage, dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, et avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui avait avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*kk*) s'est servi contre les *Mairan*, les *Cassini* et d'autres vrais philosophes; qu'il n'exige jamais, dans une dispute frivole, qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, et qu'il réserve ce miracle pour le temps où il prophétisera; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant que la vanité veut rendre importante; et qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats et des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse, pour forcer au silence son adversaire, et pour lui lier les mains, afin de l'assassiner à loisir. (*ll*)

Que dans une misérable dispute sur la dynamique il ne fasse point sommer, par un exploit académique, un professeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le fasse point condamner par contumace, comme ayant attenté à sa gloire, comme

(*kk*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* et *Cassini*.

(*ll*) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange, pour la supplier d'imposer silence à son adversaire M. *Kœnig*, bibliothécaire de cette princesse, lequel il avait fait condamner comme faussaire.

forgeur de lettres et fauſſaire, ſur-tout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, et qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe; qu'il penſe qu'un homme qui a tort, et qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déshonore ſoi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres ſont égaux, et qu'il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, et non des cabales vaines ; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances et de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, et la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie ; on les a loués, et ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, et ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, et ils ont ceſſé d'être : car, lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*mm*)

(*mm*) L'auteur en queſtion avait écrit que, ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés eſpéraient, comme il arrive aſſez ſouvent. La bile du natif de Saint-Malo en fut exaltée encore plus que ſon ame; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du médecin, et le mal empira; il perſiſta dans le deſſein de faire ſes expériences, et tint à cet effet la mémorable ſéance dont nous allons donner un récit fidèle.

Séance mémorable.

Le premier des kalendes d'octobre 1751, s'aſſemblèrent extraordinairement les ſages ſous la direction du très-ſage préſident. Chacun ayant pris place, le préſident prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *meuri* (*nn*) depuis peu, (*) parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores, et de le conſerver comme un œuf frais, ſelon la nouvelle méthode; il prouva que ſon médecin l'avait tué pour avoir auſſi négligé de le traiter ſuivant les lois de la force centrifuge; et il conclut que le médecin ſerait réprimandé et point payé. Il finit en gliſſant, ſelon ſa coutume modeſte, quelques mots ſur lui-même; enſuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui propoſées à tous les ſavans de l'Europe étonnée.

(*oo*) En premier lieu, deux médecins produiſirent chacun un malade enduit de poix réſine, et deux chirurgiens leur percèrent les cuiſſes et les bras avec

(*nn*) Page 76. Voyez les lettres de M. le préſident.
(*) C'eſt-à-dire décédé.
(*oo*) Page 206.

de

de longues aiguilles. Auſſitôt les patiens, qui à peine pouvaient remuer auparavant, ſe mirent à courir et à crier de toutes leurs forces ; et le ſecrétaire en chargea ſes regiſtres.

(*pp*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium, et le plaça ſur un volume de la compoſition du préſident pour en redoubler la force, et on en fit prendre une doſe à un jeune homme vigoureux; et voici, au grand étonnement de tout le monde, qu'il s'endormit ; et dans ſon ſommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette ſolennité ; et la nature de l'ame fut parfaitement connue, comme monſieur le préſident l'avait très-bien deviné.

Enſuite ſe préſentèrent tous les manœuvres de la ville, pour faire vîte un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, ſelon les ordres précis de monſieur le préſident. (*qq*) Sa vue portait juſque-là ; mais comme l'opération était un peu longue, on la remit à une autre fois ; et monſieur le ſecrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Auſſitôt après le préſident ordonna qu'on frétât un vaiſſeau pour diſſéquer des géans et des hommes velus à longue queue aux terres auſtrales : (*rr*) il déclara qu'il ſerait lui-même du voyage, et qu'il irait reſpirer ſon air natal : ſur quoi toute l'aſſemblée battit des mains.

On procéda enſuite par ſon ordre, et ſelon ſes principes, à l'accouplement d'un coq d'inde et d'une mule dans la cour de l'académie ; et tandis que le

(*pp*) Page 223. (*qq*) Page 174. (*rr*) Page 172.

poëte du corps compoſait leur épithalame, le préſident, qui eſt galant, fit ſervir aux dames une ſuperbe collation compoſée de pâtés d'anguilles, (*ss*) toutes les unes dans les autres, et nées ſubitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poiſſons qui ſe formaient ſur le champ de grains de blé germé, à quoi les dames prirent un ſingulier plaiſir. Le préſident, ayant bu un verre de rogum, démontra à l'aſſemblée qu'il était auſſi aiſé à l'ame de voir l'avenir que le paſſé; et alors il ſe frotta les lèvres avec ſa langue, remua long-temps la tête, exalta ſon imagination, et prophétiſa. On ne donne point ici ſa prophétie qui ſe trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La ſéance ſe termina par un diſcours très-éloquent que prononça le ſecrétaire perpétuel: *Il n'y a qu'un Eraſme*, lui dit-il, *qui dût faire votre éloge;* enſuite il éleva la monade du préſident juſqu'aux nues, ou du moins juſqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac*. On lui érigea un trône de veſſies, et il partit le lendemain pour la Lune, où *Aſtolphe* retrouva, dit-on, ce que le préſident a perdu.

—Le natif de Saint-Malo ne partit point pour la Lune, comme il le croyait, il ſe contentait d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia*, voyant que le mal empirait, imagina avec quelques-uns de ſes confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs, en réconciliant le préſident avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu en lui montrant ſa meſure. Le médecin, croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir, propoſa donc le traité de paix ſuivant.

(*ss*) Pages 143 et 180.

Traité de paix conclu entre M. le préſident et M. le profeſſeur, (*) le premier janvier 1753.

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuſe querelle ſur une formule d'algèbre, &c. les deux parties principalement intéreſſées dans cette guerre, voulant prévenir une effuſion d'encre inſupportable à la longue à tous les lecteurs, ſont enfin convenus d'une paix philoſophique en la manière qui ſuit :

Le préſident s'eſt tranſporté au lieu de ſa préſidence, et a dit devant ſes pairs :

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre mépriſe, nous prions M. le profeſſeur d'oublier tout le paſſé. Nous ſommes très-fâché d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de choſe, et d'avoir déclaré fauſſaire un grave profeſſeur qui n'a jamais rien ſuppoſé que des monades et l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons ſigné des lettres patentes, ſcellées de notre grand ſceau, par leſquelles nous rendons à la république des lettres, la liberté ; et nous déclarons qu'il ſera déſormais permis d'écrire contre notre ſentiment, ſans être réputé mal-honnête homme.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de ſon exiſtence que dans A plus B diviſé par Z, &c. Et ſi, contre toute apparence, un raiſonnement de cette eſpèce avait ſéduit quelques-uns de nos lecteurs, nous lui donnons un bon conſeil en l'invitant à s'occuper plus utilement,

(*) M. *Kœnig*, profeſſeur à la Haie.

et à revenir des idées qu'il aurait pu prendre ſur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Meſſieurs les inquiſiteurs, qui ne l'entendent pas plus que nous, voudront bien, à cet égard, ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, et aux médecins de traiter de pluſieurs maladies, attendu que, ſi un malade attaqué de la colique envoyait chercher le médecin de la pierre, il ſe pourrait faire que celui-ci taillât ſon homme, au lieu de lui donner un lavement : ainſi les choſes reſteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons propoſé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu, à la vérité, qu'il faudrait que les cuiſiniers, les blanchiſſeuſes et les balayeurs des rues ſuſſent préalablement le latin, et qu'il ſe pourrait faire alors que ces perſonnes vouluſſent enſeigner la grammaire, au lieu de faire la cuiſine et de blanchir les chemiſes, ce qui pourrait cauſer quelques cabales dangereuſes ; mais auſſi nous avons conſidéré que les écoliers et les régens pourraient ſe paſſer de chemiſes, comme les anciens Romains, et même de cuiſinières, et c'eſt ce que nous examinerons plus à loiſir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement et du fœtus, nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie, de ne plus recommander l'ignorance aux médecins, de ne plus envier le ſort des colimaçons, et de ne plus leur dire ces douces paroles : „ Innocens colimaçons, recevez, et rendez mille fois les „ coups de ces dards dont la nature vous a armés.

„ Ceux qu'elle a réſervés pour nous ſont des ſoins et „ des regards ; „ attendu que cette phraſe eſt fort mauvaiſe, et qu'un ſoin réſervé n'eſt pas un dard, et que ces expreſſions ne ſont point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds, et nous n'en parlerons plus en ſtyle de bergerie; vu que *Fontenelle*, que nous avons cru imiter, n'a point chanté les crapauds dans ſes Eglogues.

8°. Nous laiſſons à DIEU le ſoin de créer les hommes comme bon lui ſemble, ſans jamais nous en mêler ; et chacun ſera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche, ni que la main ſe mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres auſtrales, nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds, et quatre hommes velus avec de longues queues ; nous les ferons diſſéquer tout vivans, ſans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaiſſons aujourd'hui ; mais il eſt toujours bon, pour le progrès des ſciences, d'avoir de grands hommes à diſſéquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au pôle arctique, nous ne forcerons perſonne à être du voyage, excepté M. *De*... qui nous a déjà ſuivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer juſqu'au noyau de la terre, nous nous déſiſtons formellement de cette entrepriſe ; car, quoique la vérité ſoit au fond d'un puits, ce puits ſerait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel ſont morts. Aucun ſouverain ne veut ſe charger de notre trou, parce que l'ouverture ſerait un peu trop grande, et

qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne, ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainsi nous laisserons la face du monde telle qu'elle est, nous nous défierons de nous-mêmes, toutes les fois que nous voudrons creuser, et nous nous arrêterons constamment à la superficie des choses.

12°. Nous reconnaissons qu'il est un peu plus difficile de prédire l'avenir que de savoir lire *Tite-Live*, ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame, et nous ne l'exalterons plus; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie, quoique nous y ayons beaucoup de disposition; si la perspicacité peut servir à prédire; et quand nous avons dit que c'est la même chose de savoir l'avenir et le passé, nous avons seulement donné à entendre que nous ne savons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en se bouchant les pores et les conduits de la respiration; mais nous ne ferons cette expérience sur personne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui est la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire tristement sur le bonheur, laissant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de se tuer ou d'être chrétien, &c.

15°. Nous ne rabaisserons plus tant les Allemands, et nous avouerons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotsched* sont quelque chose, et que nous avons étudié sous les *Bernouilli*, et nous étudierons encore; et qu'enfin M. le professeur

Euler, qui a bien voulu nous servir de lieutenant, est un très-grand géomètre qui a soutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont assuré être pleines de génie, comme tous les autres ouvrages dudit professeur, notre lieutenant.

16°. Et, comme nous avons à cœur de faire une paix stable et perpétuelle, nous promettons solennellement de faire notre possible pour ne plus violer, soit dans nos raisonnemens, soit dans nos actions, les trois grands principes de la philosophie germanique, à savoir les principes de contradiction, de raison suffisante et de continuité; en conséquence de cet engagement, nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits, et nous tâcherons de mettre de la raison et de la suite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui est de M. *Wolf*, notre grand émule, comme ses ouvrages sont volumineux, et que nous ne lisons rien, nous ne saurions prendre la résolution d'en examiner le contenu pour nous autoriser à pouvoir en décider. Ainsi nous nous réservons toujours la prérogative, que nous croyons dûe à un président d'académie, de pouvoir statuer librement du mérite des livres de science, sans se donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins, pour donner encore en ceci une marque de notre condescendance, nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous à lire les livres de M. *Wolf* avant que de les mépriser; et, pour leur en donner l'exemple, nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la petite logique de cet allemand, d'autant qu'au régiment où nous servions en France

dans notre jeunesse, nous n'avons point eu d'occasion d'entendre parler de ces choses-là.

19°. Enfin, pour donner la plus grande preuve possible du désir sincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire, nous consentons que notre ennemi capital, M. de *Voltaire*, soit compris dans le présent traité de paix, nonobstant les puissantes raisons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans sa prose, ni dans ses vers, nous promettons de ne plus cabaler contre lui; de ne plus nous servir de l'exécuteur de la haute justice pour nous venger de ses plaisanteries; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre esprit; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre, et enfin d'abandonner *la Beaumelle* à sa justice.

Ce beau et sage discours fini, M. le secrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le professeur *Kœnig*, laquelle contenait en substance :

1°. Qu'ayant travaillé toute sa vie à soumettre son imagination à l'empire de la raison, il se concevait incapable de concevoir des idées aussi brillantes que l'étaient celles que le génie de M. le président avait enfantées dans ses lettres, qu'il lui cédait la palme, et qu'il se reconnaîtrait toujours son inférieur à cet égard.

2°. Mais que, pour épargner dorénavant à M. le président des soupçons désagréables, il serait plus circonspect dans ses citations; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux sciences, sans pouvoir le prouver par la signature d'un notaire juré et quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum

de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres, ſans en avoir en main les originaux; qu'auſſi pour faciliter le préſent accommodement, il paſſerait à M. le préſident le principe, *qu'un écrit dont on ne peut pas produire l'original eſt un écrit forgé;* ſans le ſoupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre ſainte religion.

Que, pour le bien de la paix, et comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce profeſſeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profeſſion de philoſophie dans la ville latine que M. le préſident voulait fonder, dès qu'il ſaurait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider et à jouer la comédie en latin, et qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ſes forces à parler et à écrire dans le ſtyle des *epiſtolæ obſcurorum virorum*, afin d'y établir, autant qu'il ſera poſſible, une latinité que M. le préſident puiſſe entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être ſimple à côté de chaque géant que M. le préſident apporterait à l'académie; qu'on diſſéquerait les uns et les autres, pour voir ſi c'eſt dans ceux-ci ou dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au ſurplus il conſentait de grand cœur que tout le reſte fût déclaré comme non avenu; que les combattans des deux partis ſans exception avouaſſent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés, et qu'ils auraient dû commencer par où le public finit, c'eſt-à-dire, par rire.

— L'académie ayant entendu avec admiration le préſent traité, elle a applaudi à tous ſes articles, et

en a garanti l'exécution : et, afin que les fruits de cette heureuſe réunion ſe fiſſent ſentir par toute l'Europe, elle a voulu qu'il fût ſtipulé que tous les gens de lettres vivraient déſormais en frères, à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté feraient ſans jalouſie.

Le tout ayant été ratifié convenablement, on devait chanter un *Te Deum*, mis en muſique par un *français*, et exécuté par des *italiens;* et célébrer une grand'meſſe où un jéſuite officierait, ayant un calviniſte pour diacre et un janſéniſte pour ſous-diacre ; et la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

—Qui aurait cru qu'un projet de paix ſi raiſonnable n'eût pas été accepté par M. le préſident ? mais, ſur le point de ſigner et d'en remplir tous les articles, ſa mélancolie et ſa philocratie redoublèrent avec des ſymptômes violens. Il s'emporta contre ſon bon médecin *Akakia*, qui était alors malade lui-même dans la cité de Leipſick en Germanie, et il lui écrivit une lettre fulminante par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

Lettre de M. le préſident à ſon médecin Akakia.

Je vous déclare que ma ſanté eſt aſſez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ſerez, pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au reſpect et à l'obéiſſance qui ont juſqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé, MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de *Pourceaugnac*, qui voulait voir ſon médecin l'épée à la main, il ne s'était jamais trouvé de ſi méchant malade. Le docteur *Akakia*, tout épouvanté, eut recours à l'univerſité de Leipſick, et lui préſenta la requête ci-jointe :

„ Le docteur *Akakia*, réfugié dans l'univerſité de Leipſick où il a cherché un aſile contre les attentats d'un lapon natif de Saint-Malo, qui veut abſolument le venir aſſaſſiner dans les bras de ladite univerſité, ſupplie inſtamment meſſieurs les docteurs et écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritoires et canifs. Il s'adreſſe particulièrement à ſes confrères ; il eſpère qu'ils purgeront ledit ſauvage dès qu'il paraîtra, qu'ils évacueront toutes ſes humeurs peccantes, et qu'ils conſerveront par leur art ce qui peut reſter de raiſon à ce cruel lapon, et de vie à leur confrère le bon *Akakia* qui ſe recommande à leurs ſoins. Il prie meſſieurs le apothicaires de ne ſe pas oublier en cette occaſion. „

En vertu de cette requête, l'univerſité donna un décret, par lequel le natif de Saint-Malo devait être arrêté aux portes de la ville, lorſqu'il viendrait pour

exécuter ſon deſſein parricide contre le bon *Akakia* qui lui avait ſervi de père.

Voici les ordres précis de l'univerſité, tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum.*

Extrait du journal de Leipſick, intitulé ;
Der Hofmeiſter.

Un quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipſick, par laquelle il menace ledit habitant de l'aſſaſſiner, et les aſſaſſinats étant viſiblement contraires aux priviléges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaiſſance dudit quidam, quand il ſe préſentera aux portes de Leipſick. C'eſt un philoſophe qui marche en raiſon compoſée de l'air diſtrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, et la perruque de même, le nez écraſé, la phyſionomie mauvaiſe, ayant le viſage plein, et l'eſprit plein de lui-même, portant toujours ſcapel en poche pour diſſéquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaiſſance auront mille ducats de récompenſe, aſſignés ſur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou ſur la première comète d'or et de diamant qui doit tomber inceſſamment ſur la terre ſelon les prédictions dudit quidam philoſophe et aſſaſſin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponſe à ſon malade, et il tâcha encore de lui remettre l'eſprit par cette lettre amiable.

Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo.

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez ; vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces ſont entièrement revenues, et vous me menacez de venir m'aſſaſſiner ſi je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia* ! Vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point ſon médecin, vous voulez le tuer ! Ce procédé n'eſt ni d'un préſident d'académie, ni d'un bon chrétien, tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment ſur votre bonne ſanté ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je ſuis au lit depuis quinze jours, et je vous prie de différer la petite expérience de phyſique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me diſſéquer ; mais ſongez que je ne ſuis pas un géant des terres auſtrales, et que mon cerveau eſt ſi petit que la découverte de ſes fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame. De plus, ſi vous me tuez, ayez la bonté de vous ſouvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me pourſuivre juſqu'aux enfers* ; il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuſer par votre ordre juſqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne ſoit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il ſe trouvera que je ſerai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez perſécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monſieur, pouſſer l'animoſité ſi loin? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que, ſi vous venez m'aſſaſſiner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre eſt dépoſée, vous courez quelque riſque d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, et ſerait peu convenable à un préſident d'académie. Je vous conſeille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée et attentatoire à votre gloire dans une de vos aſſemblées; après quoi il vous ſera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reſte, je ſuis encore bien faible, vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma ſeringue et mon pot de chambre; mais, dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes piſtolets *cum pulvere pyrio;* et en multipliant la maſſe par le quarré de la vîteſſe juſqu'à ce que l'action et vous ſoyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle paraît en avoir beſoin.

Il ſera triſte pour vous que les Allemands, que vous avez tant vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher préſident.

AKAKIA.

POST-SCRIPTUM.

Comme il y a ici cinquante à ſoixante perſonnes qui ont pris la liberté de ſe moquer prodigieuſement

de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner.

—On avait espéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer sur l'esprit revêche du natif de Saint-Malo, qu'il se désisterait de ses expériences cruelles, qu'il ne persécuterait plus les Suisses ni les *Akakia*, qu'il laisserait les Allemands en repos, et qu'il pourrait même un jour, quand il serait parfaitement rétabli, rire des symptômes de sa maladie.

Mais le médecin *Akakia*, en homme prudent, voulut ménager encore la délicatesse du natif de Saint-Malo ; et en s'adressant humblement au secrétaire éternel de l'académie dudit malouin, il lui écrivit ainsi :

M. LE SECRETAIRE ETERNEL,

Je vous envoie l'arrêt de mort que le président a prononcé contre moi, avec mon appel au public et les témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins et tous les apothicaires de Leipsick. Vous voyez que M. le président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres australes, et qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la première fois qu'un président a voulu tuer un de ses conseillers. Est-ce-là *le principe de la moindre action*? quel terrible homme que ce président ! il déclare faussaire à gauche, il assassine à droite, et il prouve DIEU par A plus B divisé par Z; franchement, on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion, c'est que, quand le président m'aura tué, disséqué et enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie, selon la louable coutume.

Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embarraſſé. On ſait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau* auquel il avait fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon oraiſon funèbre, vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, et je ſuis profane ; vous êtes calviniſte, et je ſuis papiſte ; vous êtes auteur, et je le ſuis auſſi ; vous vous portez bien, et je ſuis médecin. Ainſi, Monſieur, pour eſquiver l'oraiſon funèbre, et pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez-moi mourir de la main cruelle du préſident, et rayez-moi du nombre de vos élus. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par ſon arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de votre liſte ; mettez-moi avec le fauſſaire *Kœnig* qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable :

. . . . Pariterque jacentes
Ignovère diis.

Je ſuis métaphyſiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

AKAKIA.

REFLEXIONS

REFLEXIONS POUR LES SOTS.

Si le grand nombre gouverné était compofé de bœufs, et le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en eft pas ainfi. Plufieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes, et qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penfer eft venu, il eft impoffible d'ôter aux efprits la force qu'ils ont acquife ; il faut traiter en êtres penfans ceux qui penfent, comme on traite les brutes en brutes.

Il ferait impoffible aux chevaliers de la Jarretière, affemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que St *George*, leur patron, les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté fur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, *George I*, *George II*, n'ont guéri perfonne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refufé de fe fervir de ce faint privilège eût révolté la nation ; aujourd'hui un roi qui en voudrait ufer ferait rire la nation entière

Le fils du grand *Racine*, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainfi fur l'Angleterre :

L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eft plus qu'un trifte amas de folles vifions.

M. *Racine* ſe trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance et le mauvais goût juſqu'au temps du chancelier *Bacon*. C'eſt la liberté de penſer qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'eſt parce que les eſprits ont été éclairés qu'ils ont été hardis ; c'eſt parce qu'ils ont été hardis qu'on a donné des prix à ceux qui feraient paſſer les mers à leurs blés ; c'eſt cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, et qui a couvert l'Océan de vaiſſeaux.

A l'égard des folles viſions que leur reproche l'auteur du poëme ſur la grâce, il eſt vrai qu'ils ont abandonné la diſpute ſur la grâce efficace, et ſuffiſante, et concomitante ; mais en récompenſe ils ont donné les logarithmes, la poſition de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaiſſance phyſique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, et la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns ſur les autres. Il faut avouer que la ſorbonne, quoique très-ſupérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de ſe faire valoir en invectivant contre ſon ſiècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant ſans ceſſe et hors de propos de miſérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il eſt ridicule de penſer qu'une nation éclairée ne ſoit pas plus heureuſe qu'une nation ignorante.

Il eſt affreux d'inſinuer que la tolérance eſt dangereuſe, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par cette

tolérance, et de beaux royaumes dépeuplés et incultes par l'opinion contraire.

La persécution contre les hommes qui pensent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux ; car assurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'salle. Aucun philosophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clément*, ni à *Barrière*, ni à *Châtel*, ni à *Ravaillac*, ni à *Damiens*.

Aucun philosophe n'a empêché qu'on payât les impôts nécessaires à la défense de l'Etat ; et, lorsqu'autrefois on promenait la châsse de Ste *Geneviève* par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philosophe n'a troublé la procession ; et, quand les convulsionnaires ont demandé les saints secours, aucun philosophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jésuites ont employé la calomnie, les confessions et les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accusaient d'être jansénistes, c'est-à-dire, d'être leurs ennemis ; quand les jansénistes se sont vengés ensuite, comme ils ont pu, des insolentes persécutions des jésuites, les philosophes ne se sont mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues méprisables, et par-là ils ont rendu à la nation un service éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, et scellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du destin d'un Etat ; si un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois et lever des décimes sur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation ? aux maximes

du chancelier de *l'Hospital* qui était philosophe, aux écrits de *Gerson* qui était aussi philosophe, aux lumières de l'avocat général *Cugnière* qui passa pour un philosophe, et sur-tout aux solides écrits de nos jours qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères, qu'il est désormais impossible à leurs enfans d'être aussi sots qu'eux.

Les vrais gens de lettres et les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre humain que les *Orphée*, les *Hercule* et les *Thésée ;* car il est plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés, que de civiliser des hommes grossiers, plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois et de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables et les plus utiles ? c'est que ces bourgeois et ces petits écrivains ont bien senti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie, c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle devient furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs, parce que *Mardochée* ne lui avait pas fait la révérence ; *Acanthos* voudrait faire brûler tous les sages, parce qu'un sage a dit qu'un discours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

O *Acanthos !* fais relier en maroquin les méditations du révérend père *Croiset ;* et s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en sauteront au visage.

(*) Mot grec qui signifie proprement *flos spinosus*, fleur épineuse.

EXTRAIT

Du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres sur le vingtième.

COMME il est clair que le monde va finir, et que l'Antechrist est déjà venu ; ledit Antechrist ayant envoyé déjà plusieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans lesquelles il a eu l'audace de les traiter de français et de sujets du roi, *Satan* s'est joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; lequel *Satan* a pour cet effet composé et débité un livre digne de lui, livre hérétique, sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant : il s'efforce d'y prouver que les ecclésiastiques sont partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en sont essentiellement les maîtres, ainsi qu'ils l'avaient précédemment enseigné ; il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne se souvenant plus que nos frères sont faits pour avoir tout et ne rien donner. Le susdit livre en outre est notoirement rempli de maximes impies tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, et autres préjugés pernicieux, tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'espèces dans le royaume

de France, à ſoulager les pauvres eccléſiaſtiques juſqu'à preſent ſaintement opprimés par les riches.

A ces cauſes, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous de faire brûler ledit livre, en attendant que nous puiſſions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le ſecrétaire de *Satan :* déclarons au ſurplus et mandons qu'on ait un ſoin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite, à ſouper tous les vendredis, et lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu ſon livre. Fait à Rome, dans Sainte-Marie ſans *Minerve*, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE-COGLIONACCIO, *cardinal préſident.* Et plus bas, CAZZO-CULO, *ſecrétaire du ſaint office.* (1)

(1) Voyez dans le premier volume de Politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du ſage et du peuple.*

FEMMES,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuse ; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile ; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée ; elle disait : „ Vous pensez donc que ces actions m'ont coûté „ des efforts. „ Ses amans l'adoraient, ses amis la chérissaient, et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation et dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain et les intérêts de son cœur. Enfin, quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui

fesait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens et le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montagne :* elle fut charmée d'un homme qui fesait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque :* elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris ;* j'ai jeté le livre.

Comment, Madame? savez-vous bien que ce sont les épîtres de St *Paul ?*

Il ne m'importe de qui elles sont; l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre St *Paul* était un homme très-difficile à vivre : était-il marié?

Oui, Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature ; si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris !* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais, voilà un homme qui sait vivre ; et pourquoi soumises, s'il

vous plaît ? Quand j'époufai M. de *Grancey*, nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la fienne; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des efclaves? N'eft-ce pas affez qu'un homme, après m'avoir époufée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois qui quelquefois eft mortelle? N'eft-ce pas affez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il fera majeur? Ne fuffit-il pas que je fois fujette tous les mois à des incommodités très-défagréables pour une femme de qualité, et que, pour comble, la fuppreffion d'une de ces douze maladies par an foit capable de me donner la mort, fans qu'on vienne me dire encore : *Obéiffez* ?

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes; mais, en nous rendant néceffaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un efclavage. Je me fouviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe eft la toute puiffance;

Mais voilà une plaifante raifon pour que j'aie un maître ! quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude qu'il eft obligé de tondre de fort près, et que mon menton eft né rafé, il faudra que je lui obéiffe très-humblement? Je fais bien qu'en général les hommes ont les mufcles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne foit-là l'origine de leur fupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, et en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe allemande qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un Etat à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, et que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée ? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans et méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte.

Quoi! il n'eſt pas vrai, Monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, et qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans une moſquée?—Pas un

mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et reſtreinte. Le ſage *Salomon* poſſedait ſept cents épouſes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en paradis tout comme meſſieurs; et, ſans doute, on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici; car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la maréchale; l'homme eſt bien peu de choſe!

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris?

Non, Madame, cela ne ſe trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc ſont-elles eſclaves en Turquie?

Elles ne ſont point eſclaves; elles ont leurs biens; elles peuvent teſter; elles peuvent demander un divorce dans l'occaſion; elles vont à la moſquée à leurs heures, et à leurs rendez-vous à d'autres heures: on les voit dans les rues avec leurs voiles ſur le nez, comme vous aviez votre maſque il y a quelques années. Il eſt vrai qu'elles ne paraiſſent ni à l'opéra ni à la comédie; mais c'eſt parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que, ſi jamais dans Conſtantinople qui eſt la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames turques ne rempliſſent les premières loges?

Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris! diſait toujours la maréchale entre ſes dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas St *Pierre* qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le janſéniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, et elle ſe remit à ſa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AUX TEMPS.

FEU monſieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'univerſité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréſentation de Zaïre, pièce très-ſainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour ſe faire baptiſer.

Monſieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de ſon collége à la comédie, vêtu de ſon habit ordinaire, comme en uſent tous les honnêtes gens de Paris ; mais il crut, comme le père *Caſtel*, que l'univers avait les yeux ſur lui, et il le crut avec d'autant plus de raiſon, qu'étant recteur de l'univerſité, il avait, ſuivant la force du mot, inſpection ſur l'univers, lequel par conſéquent le regardait continuellement. Il ſentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, et que tous les ſiècles en feraient ſcandaliſés.

Montampui, ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni ſe priver de la comédie, prit le parti de

ſe déguiſer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuſtement de ſa grand'mère, décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, et d'un manteau feuille-morte; il couvre ſa vieille tête de recteur d'une coiffure à triple étage, ſurmontée d'un gros nœud de rubans roſe-sèche.

Une paire d'engageantes rouſſes et déchirées, laiſſe paraître dans tout leur avantage ſes bras quarrés et velus. Notre recteur ainſi trouſſé ſort par une porte ſecrète du collége, et court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde; on eut peu de reſpect pour madame; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, et menée en priſon, où elle demeura juſqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerſité de Paris, la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome : *Conformez-vous aux temps*, il n'aurait pas donné cette ſcène à l'univers.

Ce n'eſt pas la peine de recommander cette maxime aux courtiſans, ils l'ont toujours fidèlement obſervée avec les hommes en place; *ſerviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les dames et les petits-maîtres ont toujours auſſi révéré la mode, et même enchéri ſur elle; ce n'eſt pas à ceux qui vont ſelon le temps, c'eſt à ceux que la deſtinée a mis à la tête des gouvernemens, que s'adreſſe ce petit diſcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus ſemblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt aperçu que vous n'êtes pas médecins. La

ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport phyſique ni métaphyſique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre et des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie; vous vous êtes conformés aux temps.

Je ſuis perſuadé qu'il y avait de très-belles lois dans Athènes ſur la récolte du gland, avant que *Triptolème* eût enſeigné aux Grecs à ſemer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, et à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les lois ſur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, et les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le temps viendra où le ſang de monſieur St *Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de ſa tête. Les gentilshommes napolitains et les bourgeois en ſauront aſſez dans quelques ſiècles pour conclure que ce tour de paſſe-paſſe ne leur a pas valu un ducat; qu'il eſt abſolument inutile à la proſpérité du royaume et au bien-être des citoyens; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les lois qu'il a impoſées à la nature. Quand ces notions feront deſcendues des nobles aux citadins, et de ceux-ci à la portion du peuple qui eſt capable de raiſon, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, ſans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, et il ne ſe fit plus. C'eſt ainſi qu'on s'eſt défait du ſaint nombril de JESUS dans la ville de Châlons; c'eſt ainſi que les miracles ſont partis de la moitié

de l'Europe avec les reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une grande ville irrégulière, compoſée de palais et de chaumières, dégoûtante et magnifique, habitée tour à tour par des ſauvages, des demi-ſauvages, des Velches, des Romains, des Francs, et enfin par des Français, il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, et que *Marcel* et *Geneviève* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Notre-Dame pour nous donner de la pluie et du beau temps. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le DIEU qui arrangea la matière, et qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs et de la terre; et bientôt *Geneviève*, honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts, ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes et de nos citoyens: vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez ſoi pour poſſéder en ſureté dans ſa patrie des prés et des vignes accordés par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un italien de ſe mêler de ce que penſe un français, qu'il n'appartient à ce français de preſcrire à cet italien

ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme et dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps conſidérable de citoyens dépendans d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi, réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage et noble par l'exemple d'une île voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence et votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer; car il y a peu de mérite à ſe nourrir des fruits que l'arrière-ſaiſon fait naître; mais c'en eſt un grand de préparer ſa terre, par une ſage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouiſſance tardive.

L'opinion gouverne le monde; mais ce ſont les ſages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces ſages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux, comme on uſait du temps de *Pierre Lombard*, de *Scot* et de *Gilbert de la Porée*.

Une ſociété inſociable, étrangère dans ſa patrie, compoſée de gens de mérite, de ſots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent et une flèches dont elle perçait dévotement ſes ennemis; elle voulut

perſuader

persuader que ces flèches étaient d'or, et qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout d'un coup, sans savoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur et mal meublé, dont ils ne sortaient point qu'ils n'eussent signé que les cent et une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux temps, mais vous avez prévenu les temps.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écrasant le fanatisme d'une main, et en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours, et non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous; osez la chérir, et non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

Nous *Joussouf Cherébi*, par la grâce de DIEU, mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambassadeur de la sublime Porte, vers un petit Etat nommé *Frankrom*, situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et sur-tout les fakirs connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à *Mahomet* et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauve-garde des Etats bien policés.

2°. Il est à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à DIEU ne plaise! réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie, augmenter leurs richesses, et leur inspirer un jour quelque élévation d'ame, quelque

amour du bien public, ſentimens abſolument oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre juſtice aux bonnes et aux mauvaiſes actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des temps que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour DIEU, et en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait, ſans doute, qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, et de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces cauſes et autres, pour l'édification des fidèles, et pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enſeigner à lire

à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expreſſément de penſer, ſous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phraſes liées enſemble, deſquelles on pourrait inférer un ſens clair et net. Ordonnons que dans toutes les converſations on ait à ſe ſervir de termes qui ne ſignifient rien, ſelon l'ancien uſage de la ſublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque penſée en contrebande dans la ſacrée ville impériale, commettons ſpécialement le premier médecin de ſa hauteſſe, (1) né dans un marais de l'Occident ſeptentrional; lequel médecin, ayant déjà tué quatre perſonnes auguſtes de la famille ottomane, eſt intéreſſé plus que perſonne à prévenir toute introduction de connaiſſances dans le pays: lui donnons pouvoir, par ces préſentes, de faire ſaiſir toute idée qui ſe préſenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire.

(1) *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine, voulut ſe mêler de la médecine des ames, et ſe fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Perſonne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance, de la liberté de la preſſe, de la deſtruction des abus de l'autorité eccléſiaſtique, enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la ſévérité de *Van-Swieten*, qui haïſſait l'inoculation encore plus que la philoſophie. Cependant pluſieurs perſonnes de la famille impériale étant mortes entre ſes mains de la petite vérole, il ne put empêcher que l'inoculation ne s'introduisît ſous ſes yeux dans le palais de Vienne, ainſi que les lumières qui ont produit une ſi étonnante révolution.

RESCRIT

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

NOUS l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter dans notre conseil d'Etat, les mille et une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de pensées, ou expressions sans pensées, dans ledit village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de King-tzin sur le fleuve jaune, lequel bourg posséde le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *Saint-Pierre*, lequel bonze *Saint-Pierre* l'avait extrait d'un clerc du mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent économe, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à

l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes ses brochures ; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont, suivant leurs historiens, chacune en son genre, la première puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques.* Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devions être nommés avec elle ; que le grand turc voisin de la Hongrie et de Naples, le roi de Perse voisin du grand turc, le grand mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, et que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre conseil, que si le grand turc attaquait la Hongrie ; si la diète europaine, ou européenne, ou européane, ne se trouvait pas alors en argent comptant ; si, tandis que la reine de Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse marchait à Vienne ; si les Russes pendant ce temps-là attaquaient la Silésie ; si les Français se jetaient alors sur les Pays-Bas, l'Angleterre sur la France, le roi de Sardaigne sur l'Italie, l'Espagne sur les Maures, ou

les Maures ſur l'Eſpagne ; ces petites combinaiſons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre acceſſion étant donc d'une néceſſité abſolue, nous avons réſolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui eſt évidemment le but de tout empereur, comme de tout feſeur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'*Univers* doivent s'aſſembler, nous avons réſolu d'en bâtir une ſans délai. Nous nous ſommes fait repréſenter le plan d'un ingénieur de ſa majeſté le roi de Narſingue, lequel propoſa il y a quelques années de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de phyſique ; notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philoſophes les plus éminens du village de Paris ſur le ruiſſeau dit la Seine, croient que *le noyau du globe eſt de verre*, qu'ils l'ont écrit, et qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* ſera toute de criſtal, et recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de ſorte que la conduite des plénipotentiaires ſera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons enſemble dans notre ville tranſparente notre ſaint père le grand lama, notre ſaint père le grand dairi, notre ſaint père le muphti, et notre ſaint père le pape, qui feront tous aiſément d'accord moyennant les exhortations de quelques jéſuites portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la juſtice eccléſiaſtique et de

la séculière, du fisc et du peuple, des nobles et des roturiers, de l'épée et de la robe, des maîtres et des valets, des maris et des femmes, des auteurs et des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n'avoir jamais aucune querelle, sous peine d'une brochure de *Jean-Jacques* pour la première fois, et du ban de l'*Univers* pour la seconde.

Nous prions la république de Genève et celle de Saint-Marin de nommer conjointement avec nous le sieur *Jean-Jacques* pour premier président de la diète, attendu que ledit sieur ayant déjà jugé les rois et les républiques sans en être prié, il les jugera tout aussi bien quand il sera à la tête de la chambre; et notre avis est qu'il soit payé régulièrement de ses honoraires sur le produit net des actions des fermes, des billets des loteries, et de ceux de la compagnie des Indes de Paris, qui sont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en sa sainte garde ledit *Jean-Jacques*, comme aussi le sieur *Volmar*, la demoiselle *Julie* et son faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500 *de la fondation de notre monarchie.*

PLAIDOYER

DE RAMPONEAU,

Prononcé par lui-même devant ſes juges. (1)

MAITRE *Beaumont*, dans ce ſiècle de perverſité, penſe-t-il que les grâces de ſon ſtyle ſéduiront ſes juges, que ſes plaiſanteries les égayeront, que les tours inſidieux de ſon éloquence les convaincront?

Remarquez d'abord, Meſſieurs, avec quelle adreſſe maître *Beaumont* ſupprime mon nom de baptême! il m'appelle *Ramponeau* tout court; voulant vous inſinuer par cette réticence que je ne ſuis pas baptiſé, et qu'ainſi, n'ayant pas renoncé aux pompes du démon, je peux me montrer ſur le théâtre ſans avoir rien à riſquer; que je ſuis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaiſirs de la multitude, ſans crainte de perdre une ame déjà perdue. . .

(1) *Ramponeau*, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760 de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule; cette affluence extraordinaire excita la curioſité des oiſifs de la bonne compagnie. *Ramponeau* devint célèbre. Il avait la complaiſance de ſe laiſſer voir chez lui aux grandes dames et aux ſeigneurs que la curioſité y attirait. *Gaudon*, entrepreneur des ſpectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer *Ramponeau* ſur ſon théâtre: le marché ſe conclut; mais *Ramponeau* s'apercevant qu'il lui était déſavantageux, refuſa de tenir ſes engagemens. Ce procès produiſit quelques facéties, ne fut point jugé, et *Ramponeau* fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

Je ſuis baptiſé, Meſſieurs; et mon nom eſt *Geneſt de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie! Et vous, ſon éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de S[t] *Geneſt* qui, ayant paru ſur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire ſur celui du Boulevard (*) ou Bouleverd, fut miraculeuſement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, ſi on m'a dit vrai; il reçut la couronne du martyre, ſi je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyre bien plus cruel; vous me criez d'une voix triomphante: *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne payerai point, Meſſieurs, et je ne me montrerai point ſur le théâtre. J'ai fait un marché, il eſt vrai; mais, comme dit le fameux grec dont j'ai entendu parler à la Courtille, *Si ce que j'ai promis eſt injuſte, je n'ai rien promis.*

Maître *Beaumont* prétend que, ſi *Jean-Jacques Rouſſeau*, citoyen de Genève, s'eſt fait voir marchant à quatre pattes ſur le théâtre des foſſés Saint-Germain, *Geneſt de Ramponeau* ne doit point rougir de ſe montrer ſur ſes deux pieds; mais la cour verra aiſément le faux de ce ſophiſme.

Jean-Jacques eſt un hérétique, et je ſuis catholique: *Jean-Jacques* n'a comparu que par procureur, et on veut me faire comparaître en perſonne: *Jean-Jacques* a comparu en dépit des lois, et c'eſt en vertu des

(*) On devrait dire *Bouleverd*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, ſur lequel on jouait à la boule: on appelait le gazon *verd*; de-là le mot *boule-verd*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bowling-green*. Les Pariſiens croient bien prononcer en diſant *Boulevard*; le pauvre peuple dit *bouleverd*.

lois qu'on veut me montrer au peuple : *Jean-Jacques* a été feseur de comédies, et moi je suis un honnête cabaretier. On fait ce qu'on doit à la dignité des professions. *Néron* voulut avilir les chevaliers romains jusqu'à les faire monter sur le théâtre ; mais il n'osa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que *Jean-Jacques*, indigné de sa gloire, et honteux d'avoir travaillé pour les spectacles, a lâché contre les spectacles mêmes, elle verrait que ce *Rousseau* préfère hautement les marchands de vin aux histrions. Il ne veut pas que dans sa patrie il y ait des comédies ; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau jour de son enfance, où il vit tous les Génevois ivres. Il souhaite que les filles dansent toutes nues au cabaret.

Nous espérons que les mœurs se perfectionneront bientôt jusqu'à parvenir à ce dernier degré de la politesse. Alors maître *Beaumont* lui-même sera très-assidu chez moi, à la Courtille ; il ne songera plus à me produire sur le rempart ; il sentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monseigneur le cardinal de *Fleuri* disait que les fermiers généraux étaient les colonnes de l'Etat : si cela est, nous sommes la base de ces colonnes ; car sans nous, plus de produit dans les aides ; et sans les aides comment l'Etat pourrait-il aider ses alliés, et s'aider lui-même contre ses ennemis ? M. *Silhouette*, qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers ; mais il a respecté le nôtre.

Si nous ſommes néceſſaires à la puiſſance temporelle, nous le ſommes encore plus à la ſpirituelle, qui eſt ſi au-deſſus de l'autre. C'eſt chez nous que le peuple célèbre les fêtes : c'eſt pour nous qu'on abandonne ſouvent trois jours de ſuite, dans les campagnes, les travaux néceſſaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous ſanctifier les jours de ſalut et de miſéricorde : c'eſt là qu'on perd heureuſement cette raiſon frivole, orgueilleuſe, inquiéte, curieuſe, ſi contraire à la ſimplicité du chrétien, comme maître *Beaumont* lui-même eſt forcé d'en convenir : c'eſt là qu'en ruinant ſa ſanté, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'eſt là que tant de filles, qui peut-être auraient langui dans la ſtérilité, acquièrent une fécondité heureuſe qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Egliſe et au royaume, et qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* ſi je lui montre les ſaints rituels, où ſont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'eſt-à-dire, les rois, les princes, les *Sophocle* et les *Corneille* ? Un cabaretier au contraire eſt eſſentiellement de la communion des fidèles, puiſque c'eſt chez lui que les fidèles boivent et mangent.

Les fermiers généraux eux-mêmes, quoiqu'ils fuſſent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils ſoient colonnes chez nous, ſont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Egliſe, qu'il ſoit regardé comme un païen et comme un fermier général, ſicut ethnicus et publicanus*. L'apôtre ne dit point qu'il ſoit

regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'eſt par un cabaret, et même par une cabaretière que les premiers triomphes du ſaint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le ſavez, Meſſieurs, tenait un cabaret à Jéricho, dans le vaſte pays de *Fétrin*. Elle était *Zonah*, du mot hébreu *zun* qui ſignifie cabaret, et rien de plus. (Et c'eſt ce que je tiens de M. *Tellès* qui vient ſouvent chez moi.) Elle reçut les eſpions du ſaint peuple; elle trahit pour lui ſa patrie : elle fut l'heureuſe cauſe que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette et des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis et les ânes.

Quelques interprètes ſoutiennent que *Raab* était non-ſeulement cabaretière, mais fille de joie. A DIEU ne plaiſe que je contrediſe ces grands hommes! mais ſi elle avait été une ſimple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouſer? Je laiſſe le reſte à vos ſublimes réflexions.

Vous voyez, juges auguſtes du Boulevard et de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret ſur le théâtre. Vous frémiſſez de l'indigne propoſition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'oſe plaider ma cauſe moi-même, parce que là où la raiſon eſt évidente, l'éloquence eſt inutile. Si elle ſuccombe cette raiſon, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrai alors ma cauſe entre les mains de maître *Manori*, célèbre dans l'univers,

quì a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers ; et l'univers entier jugera entre *Gaudon* et *Ramponeau*.

Je vois d'ici maître *Beaumont* ſourire ; je l'entends répéter ces mots d'*Horace* , ce poëte du Pont-neuf que j'ai ouï ſouvent citer :

Perfidus hic caupo. . . . .
. . . . *cauponibus atque malignis.*

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne ſont pas toujours rigoureuſement obſervées dans nos maiſons. Je demande juſtice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître *Paliſſot*, maître *Lefranc de Pompignan* et maître *Fréron* contre ce livre abominable. Je ſavais déjà par leurs émiſſaires, mes camarades ou mes pratiques, combien ce livre et leurs ſemblables ſont pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre et de tout âge les lit , au lieu d'aller au cabaret : les auteurs et les lecteurs paſſent dans leurs cabinets une vie retirée , qui eſt la ſource de tant d'attroupemens ſcandaleux. On étudie la géométrie , la morale, la métaphyſique et l'hiſtoire ; de-là ces billets de confeſſion qui ont troublé la France , ces convulſions qui l'ont également déshonorée , ces écrits contre des contributions néceſſaires au ſoutien de la patrie ; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux repréſentations de la pièce charitable des *Philoſophes* , que le ſouverain n'en retire pour le ſoutien du royaume. Ces déteſtables livres enſeignent viſiblement à couper la bourſe et la gorge ſur le grand

chemin; ce qui certes n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, et vidons les bourſes loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaiſe à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaiſe foi de m'en demander en vertu de ſon marché; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont*, comme attentatoire aux lois du royaume et à la religion; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, ſoit directement, ſoit indirectement, empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, et leur procurer le plaiſir honteux de la lecture.

EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voiſins les Français ſont animés autant que nous au moins de l'eſprit patriotique. Pluſieurs corps de ce royaume ſignalent leur zèle pour le roi et pour la patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des vaiſſeaux, et on nous apprend que les moines, qui doivent auſſi aimer le roi et la patrie, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les bénédictins, qui poſsèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaiſſeaux de haut bord.

Que l'abbé de Cîteaux, homme très-important dans l'Etat, puifqu'il pofsède, fans contredit, les meilleures vignes de Bourgogne et la plus groffe tonne, augmentera la marine d'une partie de fes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis eft d'un million fept cents mille livres tournois; et il a déjà dépenfé quatre cents mille francs à cette maifon pour la gloire de DIEU. Il va faire conftruire des vaiffeaux pour la gloire du roi.

On affure que Clervaux fuivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux foient très-peu de chofe; mais poffédant quarante mille arpens de bois, il eft très-en état de faire conftruire de bons navires.

Il fera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, et qu'il eft de leur intérêt que la mer foit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots et des foles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaiffeaux de ligne.

Les prémontrés et les carmes, qui font auffi néceffaires dans un Etat que les chartreux, et qui font auffi riches qu'eux, fe propofent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eft fi affuré de cette oblation volontaire de tous les moines qu'il eft évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux fe font cotifés. Des moines qui valent bien des juifs feront jaloux, fans doute, de maintenir la fupériorité de la nouvelle loi fur l'ancienne.

Pour

Pour les frères jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion, attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

POST-SCRIPTUM.

Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers, prieurs, sous-prieurs, recteurs, supérieurs qui fourniront les vaisseaux, d'envoyer leurs novices servir de mousses, et leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours, combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat: ce discours a fait un grand effet, et tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

RELATION

De la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier. (1)

Ce fut le 12 octobre 1759 que frère *Bertier* alla, pour son malheur, de Paris à Versailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les présenter à ses protecteurs et protectrices, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, et à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talens. *Bertier* sentit en chemin quelques nausées; sa tête s'appésantit; il eut de fréquens bâillemens. Je ne sais ce que j'ai, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère *Coutu*, ce n'est qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu? dit frère *Bertier*. C'est, dit frère *Coutu*, que je bâille aussi, et je ne sais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, et vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. Frère *Coutu*, en disant ces mots, bâilla plus que jamais. *Bertier* répliqua par des bâillemens qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, et, les voyant ainsi bâiller,

(1) Frère *Bertier* n'est mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, et le clergé venait de lui donner une pension, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui se distinguaient dans les lettres par leurs connaissances ou par leurs talens.

ſe mit à bâiller auſſi ; le mal gagna tous les paſſans, on bâilla dans toutes les maiſons voiſines, tant la ſeule préſence d'un ſavant a quelquefois d'influence ſur les hommes.

Cependant une petite ſueur froide s'empara de *Bertier*. Je ne ſais ce que j'ai, dit-il, je me ſens à la glace. Je le crois bien, dit le frère compagnon. Comment, vous le croyez bien, dit *Bertier ;* qu'entendez-vous par-là ? C'eſt que je ſuis gelé auſſi, dit *Coutu*. Je m'endors, dit *Bertier*. Je n'en ſuis pas ſurpris, dit l'autre. Pourquoi cela ? dit *Bertier*. C'eſt que je m'endors auſſi, dit le compagnon. Les voilà ſaiſis tous deux d'une affection ſoporifique et léthargique ; et en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Verſailles. Le cocher, en leur ouvrant la portière, voulut les tirer de ce profond ſommeil, il n'en put venir à bout : on appela du ſecours. Le compagnon, qui était plus robuſte que frère *Bertier*, donna enfin quelques ſignes de vie ; mais *Bertier* était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner, paſsèrent auprès de la chaiſe ; on les pria de donner un coup d'œil au malade : l'un d'eux lui ayant tâté le pouls s'en alla, en diſant qu'il ne ſe mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour ; un autre, l'ayant conſidéré plus attentivement, déclara que le mal venait de la véſicule du fiel qui était toujours trop pleine ; un troiſième aſſura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raiſonnaient le patient empirait, les convulſions commençaient à donner des ſignes funeſtes, et déjà les trois doigts dont on tient la

plume étaient tout retirés, lorſqu'un médecin principal, qui avait étudié ſous *Mead* et ſous *Boerhaave*, et qui en ſavait plus que les autres, ouvrit la bouche de *Bertier* avec un biberon, et ayant attentivement réfléchi ſur l'odeur qui s'en exhalait, prononça qu'il était empoiſonné.

A ce mot tout le monde ſe récria. Oui, Meſſieurs, continua-t-il, il eſt empoiſonné; il n'y a qu'à tâter ſa peau, pour voir que les exhalaiſons d'un poiſon froid ſe ſont inſinuées par les pores; et je maintiens que ce poiſon eſt pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noire, d'opium, de ſolanum et de juſquiame. Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires? Non, Monſieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du révérend père: alors il fouilla dans le coffre, et en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Hé bien, Meſſieurs, avais-je tort? dit ce grand médecin.

Tous les aſſiſtans admirèrent ſa prodigieuſe ſagacité; chacun reconnut l'origine du mal: on brûla ſur le champ ſous le nez du patient le paquet pernicieux, et les particules peſantes s'étant atténuées par l'action du feu, *Bertier* fut un peu ſoulagé; mais, comme le mal avait fait de grands progrès, et que la tête était attaquée, le danger ſubſiſtait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaiſſie: il en réſulta une évacuation copieuſe; mais la tête était toujours horriblement peſante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler

n'avaient aucun ſens : il reſta deux heures dans cet état, après quoi on fut obligé de le faire confeſſer.

Deux prêtres ſe promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adreſſa à eux. Le premier refuſa : Je ne veux point, dit-il, me charger de l'ame d'un jéſuite, cela eſt trop ſcabreux ; je ne veux avoir affaire à ces gens-là, ni pour les affaires de ce monde, ni pour celles de l'autre ; confeſſera un jéſuite qui voudra, ce ne ſera pas moi. Le ſecond ne fut pas ſi difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il ; on peut tirer parti de tout.

Auſſitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être tranſporté ; et, comme *Bertier* ne pouvait encore parler diſtinctement, le confeſſeur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit-il, croyez-vous en DIEU ? Voilà une étrange queſtion, dit *Bertier*. Pas ſi étrange, dit l'autre ; il y a croire et croire : pour s'aſſurer de croire comme il faut, il eſt néceſſaire d'aimer DIEU et ſon prochain ; les aimez-vous ſincèrement ? Je diſtingue, dit *Bertier*. Point de diſtinction, s'il vous plaît, reprit le confeſſant ; point d'abſolution ſi vous ne commencez par ces deux devoirs. Hé bien, oui, dit le confeſſé, puiſque vous m'y forcez, j'aime DIEU, et le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu ſouvent de mauvais livres ? dit le confeſſant. Qu'entendez-vous par mauvais livres ? dit le confeſſé. Je n'entends pas, dit le confeſſant, les livres ſimplement ennuyeux, comme l'Hiſtoire romaine des frères *Catrou* et *Rouillé*, et vos tragédies de colléges, et vos livres intitulés des *Belles-Lettres*, et la *Louiſiade* de votre *le Moine*, et les

vers de votre *du Cerçeau* ſur la *ravigotte*, et ſes nobles ſtances ſur le meſſager du Mans, et le remercîment au duc du Maine pour des pâtés, et votre *Penſez-y bien*, et toutes les fineſſes du bel-eſprit monacal; j'entends les imaginations de frère *Bougeant*, condamnées par le parlement et par l'archevêque de Paris; j'entends les gentilleſſes de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien et le nouveau Teſtament en un roman de ruelle dans le goût de Clélie, ſi juſtement flétri à Rome et en France; j'entends la théologie de frère *Buſembaum* (*a*) et de frère *la Croix*, qui ont ſi hautement enchéri ſur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard* et frère *Gueret*, et frère *Garnet*, et frère *Oldecorn*, et tant d'autres; j'entends frère *Jouvency*, qui compare finement le préſident de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, et frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juſte horreur contre un profeſſeur du parricide, s'aviſa de cracher au viſage de frère *Guignard*, aſſaſſin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monſtre impénitent refuſait de demander pardon au roi et à la juſtice; j'entends enfin cette foule innombrable de vos caſuiſtes, que l'éloquent *Paſcal* a trop épargnés, et ſur-tout votre *Sanchez* qui, dans ſon livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout ce que l'*Aretin* et le *Portier des Chartreux* auraient tremblé

(*a*) Ces deux honnêtes jéſuites diſent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proſcrit par un prince ne peut être aſſaſſiné légitimement que dans le territoire du prince; mais qu'un prince proſcrit par le pape peut être aſſaſſiné dans toute la terre, parce que le pape eſt ſouverain de toute la terre; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commiſſion à un autre; que c'eſt un acte de charité d'accepter cette commiſſion, &c. pages 101, 102, 103.

de dire. (*b*) Pour peu que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre ſalut.

Je diſtingue, répondit l'interrogé. Point de diſtinction, encore une fois, reprit l'interrogeant. Avez-vous lu tous ces livres, oui, ou non? Monſieur, dit *Bertier*, je ſuis en droit de tout lire, attendu le poſte éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel eſt donc ce grand poſte? dit le confeſſant. Hé bien, répondit *Bertier*, c'eſt moi, afin que vous le ſachiez, qui ſuis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'eſt vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monſieur, Monſieur, mon livre ne damne perſonne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah, frère, dit le confeſſant, ne ſavez-vous pas que quiconque appelle ſon frère *Raca* eſt coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca:* combien ai-je vu d'honnêtes gens qui, ayant lu ſeulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu tranſportés de colère! Quel impertinent auteur! diſaient-ils; l'ignorant! le butor! le cuiſtre! le cheval! cela ne finiſſait point : l'eſprit de charité était totalement éteint en eux, et ils étaient

(*b*) Ce frère *Sanchez* examine *utrùm fæmina quæ nondùm ſeminavit poſſit, virili membro extracto, ſe tactibus ad ſeminandum provocare?* L. 9, diſp. 17, num. 8. *Semen ubi fæmina effudit, an teneatur alter effundere, ſive inter uxores, ſive inter fornicantes? Utrùm liceat intra vas præpoſterum, aut in os fæminæ, membrum intromittere, animo conſummandi intra vas legitimum? &c.* L. 9, diſp. 17, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même *Sanchez* pouſſe l'abomination juſqu'à examiner férieuſement, *an Virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. 2. diſp. 21, num. 11. Et il tient pour l'affirmative.

évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent, et ce sont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois ; ce qui excite sur-tout la colère parmi les fidèles, c'est cette confiance avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels ; l'un est l'orgueil, et l'autre l'avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, et que vous êtes atteint de la superbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véli*, et l'abbé *Coyer*, et l'abbé d'*Olivet*, et tous nos bons auteurs ? Je ne puis vous donner l'absolution que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne savait que répondre ; sa tête n'était pas bien libre, et il tenait furieusement à ses deux péchés favoris. Eh quoi ! vous hésitez, dit le confessant ; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ses passions, quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux* ? Est-ce pour cela que vous êtes né ? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté, d'humilité et d'obéissance ? Arbre séché, arbre rabougri, qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reste ; portez encore des fruits de pénitence ; détestez sur-tout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accusez d'être sans religion. Sachez, frère

Bertier, que la piété et la vertu ne consistent pas à croire que votre *François Xavier* (*c*) ayant laissé tomber son crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, et douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois; vos livres peuvent le dire; mais, mon frère, il est permis de ne rien croire de ce qui est dans vos livres.

A propos, frère, n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* et complices? Vraiment j'oubliais cette peccadille: vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, et qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous sauver avec la direction d'intention? vous pensez que ce sont-là des péchés véniels, et pourvu que le *Journal de Trévoux* se débite, vous vous souciez peu du reste.

Je distingue, Monsieur, dit *Bertier*. Encore des distinctions, dit le confessant! hé bien moi je ne distingue point, et je vous refuse net l'absolution.

Comme il disait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout essoufflé, tout suant, tout haletant, tout puant; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confesser son révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il; point de sacrement, mon cher révérend père, point de sacrement, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez sans sacremens; c'est l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec qui vous êtes, c'est le renard qui se confesse au loup: vous êtes perdu si vous avez dit la vérité.

(*c*) Miracles rapportés dans la vie de saint *François Xavier*.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques !* s'écria-t-il ; et vous avez attrapé un jésuite ! Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer : rends-moi ma confession, coquin, dit *Bertier*, rends-moi ma confession tout à l'heure. Ah ! c'est donc toi, l'ennemi de DIEU, des rois et même des jésuites ; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis : traître, que n'es-tu en apoplexie, et que ne puis-je te donner l'extrême-onction ? Tu crois donc être moins ennuyeux et moins fanatique que moi ? Oui, j'ai écrit des sottises, j'en conviens ; je me suis rendu méprisable et haïssable, je l'avoue ; mais toi, n'es-tu pas le plus bas et le plus exécrable de tous les barbouilleurs de papier à qui la démence a mis la plume à la main ? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos lettres édifiantes et curieuses ? Nous voulons dominer par-tout, je le confesse ; et toi, tu voudrais tout brouiller : nous voudrions séduire toutes les puissances ; et toi, tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres, d'accord ; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens ? Nous sommes tous en prison dans le Portugal, il est vrai ; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi et tes complices ? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient jusque-là de m'écraser, n'as-tu pas eu la même impertinence ? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule ? et ne devons-nous pas avouer que, dans ce siècle, l'égoût des siècles, nous sommes tous deux les plus

vils insectes de tous les insectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce bourbier ? Voila ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier ;* il parlait comme un inspiré ; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement ; sa bouche se tordait, l'écume la couvrait; son corps se roidissait ; son cœur palpitait : bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions ; et dans cette défaillance il serra tendrement la main de frère *Coutu.* J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux ;* mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah ! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère *Coutu ;* vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux : allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques ;* mourez, mon révérend père, et soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier*, le 12 octobre, à cinq heures et demie du soir.

Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du Journal de Trévoux.

Le 14 octobre, moi frère *Ignace Garasse*, petit-neveu de frère *Garasse*, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision, et vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long et le plus terrible bâillement que j'eusse jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père ? Il me fit en bâillant un signe de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je,

car, ſans doute, votre révérence eſt au nombre des ſaints ; vous devez occuper une des premières places ; quel plaiſir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, paſſés, préſens et futurs ! N'eſt-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie juſqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, et dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier*, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* eſt fermé pour nos pères ! Eſt-il poſſible ! dis-je. Oui, dit-il, gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent ; et ſur-tout, quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux*, ne m'imitez pas, ne ſoyez ni calomniateur, ni mauvais raiſonneur, ni ſur-tout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui eſt de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus ſaiſi d'une ſainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné ? m'écriai-je. Non, dit-il ; je me ſuis heureuſement repenti au dernier moment ; je ſuis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans, trois mois, trois ſemaines et trois jours, et je n'en ſerai tiré que quand il ſe trouvera quelqu'un de nos frères qui ſera humble, pacifique, qui ne déſirera point d'aller à la cour, qui ne calomniera perſonne auprès des princes, qui ne ſe mêlera point des affaires du monde, qui, lorſqu'il ſera des livres, ne ſera bâiller perſonne, et qui m'appliquera tous ſes mérites.

Ah! frère, lui dis-je, votre purgatoire durera long-temps. Eh! dites-moi, je vous prie, quelle eſt votre pénitence dans ce purgatoire? Je ſuis obligé, dit-il, de faire tous les matins le chocolat d'un janſéniſte; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale*, et le reſte du temps on m'occupe à raccommoder les chemiſes des religieuſes de Port-Royal. Vous me faites trembler! lui dis-je; que ſont donc devenus nos pères pour qui j'avais une ſi grande vénération? où eſt le révérend père *le Tellier*, ce chef, cet apôtre de l'Egliſe gallicane? Il eſt damné ſans miſéricorde, me répondit frère *Bertier*, et il le méritait bien; il avait trompé ſon roi; il avait allumé le flambeau de la diſcorde, ſuppoſé des lettres d'évêques, et perſécuté de la manière la plus lâche et la plus emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France; il a été condamné irrémiſſiblement comme fauſſaire, calomniateur et perturbateur du repos public: c'eſt lui ſur-tout qui nous a perdus, c'eſt lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines et par milliers. Nous crûmes, parce que frère *le Tellier* avait du crédit, que nous devions tous en avoir; nous nous imaginâmes, parce qu'il avait trompé ſon pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres; nous crûmes, parce qu'un de ſes livres avait été condamné à Rome, que nous ne devions faire que des livres qui duſſent auſſi être condamnés; et enfin, nous avons fait le *Journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait, je me tournais ſur le côté gauche, puis ſur le côté droit, puis je me mettais

ſur mon ſéant; puis je m'écriai : O mon cher purgatorien! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes? quel eſt le péché qui eſt le plus à craindre?

Bertier alors ouvrit la bouche et dit : En paſſant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire, on me fit entrer dans la caverne des ſept péchés capitaux, qui eſt à gauche du veſtibule : je m'adreſſai d'abord à la Luxure; c'était une groſſe dondon fraîche et appétiſſante; elle était couchée ſur un lit de roſes, ayant le livre de *Sanchez* à ſes pieds et un jeune abbé à ſes côtés; je lui dis : Madame, ce n'eſt pas vous apparemment qui damnez nos jéſuites? Non, dit-elle, je n'ai pas cet honneur; j'ai, à la vérité, un petit frère qui s'était emparé de l'abbé *des Fontaines*, et de quelques autres de ſon eſpèce, tandis qu'ils portaient l'habit; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'eſt pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin, peſant de l'herbe du Paraguai contre de l'or. Eſt-ce vous, Madame, qui avez le plus de crédit chez nous? Non, mon révérend père; je damne ſeulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait-ce vous? dis-je, à la Colère. Adreſſez-vous à d'autres, je ſuis paſſagère, j'entre dans tous les cœurs, mais je n'y demeure pas; mes ſœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandiſe qui était à table. Pour vous, Madame, lui dis-je, je ſais bien, grâce à notre frère cuiſinier, que ce n'eſt pas vous qui perdez nos ames : elle avait la bouche pleine, et ne put me répondre; mais elle me fit ſigne en branlant la tête, que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Pareſſe repoſait ſur un canapé, à moitié endormie ; je ne voulus pas l'éveiller ; je me doutai bien de l'averſion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'aperçus l'Envie dans un coin, qui rongeait les cœurs de trois ou quatre poëtes, de quelques prédicateurs, et de cent feſeurs de brochures. Vous avez bien la mine, lui dis-je, d'avoir grande part à nos péchés. Ah, dit-elle, mon révérend père, vous êtes trop bon ; comment des gens qui ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureuſe comme moi, qui n'ai que la peau ſur les os ? adreſſez-vous à monſieur mon père.

En effet, ſon père était auprès d'elle dans une chaiſe à bras, vêtu d'un habit fourré d'hermine, la tête haute, le regard dédaigneux, les joues rouges, pleines et pendantes ; je reconnus l'Orgueil : je me proſternai ; c'était le ſeul être à qui je puſſe rendre ce devoir. Pardon, mon père, lui dis-je, ſi je ne me ſuis pas d'abord adreſſé à vous, je vous ai toujours eu dans mon cœur ; oui, c'eſt vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain, fût-ce l'auteur de l'*Année littéraire*, eſt inſpiré par vous : ô magnifique diable ! c'eſt vous qui régnez ſur le mandarin et ſur le colporteur, ſur le grand lama et ſur le capucin, ſur la ſultane et ſur la bourgeoiſe ; mais nos pères ſont vos premiers favoris ; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique ; j'ai toujours été le plus fier de vos diſciples, et je ſens même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un ſourire de protection, et auſſitôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la viſion de frère *Garaſſe ;* il renonça au *Journal de Trévoux*, paſſa à Lisbonne où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida*, et enſuite alla au Paraguai.

On donnera inceſſamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garaſſe.*

LETTRE

LETTRE DE CHARLES GOUJU

A SES FRERES.

Je conjure non-ſeulement mes chers compatriotes, mais auſſi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, et même les Italiens, de vouloir bien conſidérer avec moi, pour leur édification, ce qui ſe paſſe aujourd'hui au ſujet des révérends pères jéſuites.

Je ſuis couſin de M. *Caſot*, et allié de M. *Lyonci*, que le révérend père *la Valette*, préfet apoſtolique du commerce, a ruinés de fond en comble. DIEU faſſe miſéricorde à ſon préfet! Mais je demande à tout homme qui fait uſage de ſa raiſon s'il eſt poſſible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand, après avoir fait vœu de pauvreté, et après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de ſix millions? Eſt-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, ſe damne de gaieté de cœur en feſant ce que ſa religion et ſes vœux réprouvent à ſi haute voix?

Qu'un fidèle, entraîné par une paſſion violente, commette un crime paſſager, et qu'il s'en repente; c'eſt le propre de notre nature: mais quand les maîtres

en Israël nous volent en nous prêchant et en nous confessant; quand ils persistent dans cette manœuvre des années entières, je vous demande, mes chers frères, s'il est possible qu'ils soient toujours persuadés et toujours trompeurs; qu'ils pensent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la messe, lorsqu'ils nous pillent au sortir de la sainte table?

Il est avéré, par les dépositions des conjurés de Lisbonne, que les jésuites, leurs confesseurs, les assurèrent qu'ils pouvaient en sureté de conscience assassiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés; je demande simplement s'il est possible que ceux qui se servaient d'un sacrement pour inspirer le parricide, crussent à ce sacrement?

Je passe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Pensez-vous que le jésuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST? pensez-vous qu'il crût un Dieu juste, rémunérateur et vengeur, quand il abusait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques, pour persécuter le vertueux cardinal de *Noailles*; et quand, fesant le métier de faussaire, il montrait à son pénitent des lettres de plusieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites? Cette conduite, soutenue plusieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confesseur ne croyait rien de ce qu'il fesait croire à son pénitent?

Les adversaires des jésuites, qui ont imaginé les convulsions et tant d'autres miracles, et qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jésuite *le Tellier*?

Je vous le répète; un homme peut croire en DIEU, et tuer son père; mais il est impossible qu'il

croie en DIEU, et qu'il paſſe ſa vie dans des crimes réfléchis, et dans une ſuite non interrompue de fraudes et d'impoſtures : il s'en repent du moins à la mort ; mais je vous défie de trouver dans l'hiſtoire un ſeul théologien qui ait avoué ſes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des ſéculiers, des meurtriers et des inceſtueux faire des pénitences publiques. Je me ſoumets à donner dix mille écus qui me reſtent de toute ma fortune que le révérend père *la Valette* m'a enlevée, ſi vous me montrez un ſeul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples? prenez-les chez les premiers pontifes : *Jules II*, le caſque en tête et la cuiraſſe ſur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI* ſouillé d'inceſtes et d'aſſaſſinats ; tant de papes entourés de maîtreſſes et de bâtards, ſe jouant, dans le ſein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or et teintes de ſang? un ſeul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à Saint-Juſte ſon *de profundis?*

Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné. La religion chrétienne que j'enſeigne n'eſt certainement pas celle des premiers ſiècles. Il eſt clair que la ſynaxe des premiers chrétiens n'était pas une meſſe privée; il eſt conſtant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années; que la confeſſion auriculaire

a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé ſans en excepter une ſeule. Tous les dogmes ont viſiblement changé de même ; nous ſavons l'époque de l'addition au ſymbole des apôtres, touchant la proceſſion du Saint-Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos évangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons ; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes; nous pouvons donc, ſans rien craindre, les dépouiller et les confeſſer, les aſſaſſiner et leur donner l'extrême-onction.

Non-ſeulement ils ont fait ce raiſonnement, mais il eſt impoſſible qu'ils ne l'aient pas fait; car, encore une fois, il n'eſt pas dans la nature qu'un homme diſe : Je crois fermement tout ce que j'enſeigne, et je vais faire le contraire pendant toute ma vie et à ma mort.

Beaucoup de ſéculiers, et ſur-tout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Muſtapha* a dit : Mon muphti ne croit point à *Mahomet* ; je ne dois donc pas y croire ; je peux donc faire étrangler mes frères ſans le moindre ſcrupule.

Ce ſyllogiſme abominable, *ma religion eſt fauſſe, donc il n'y a point de Dieu*, eſt le plus commun que je connaiſſe, et la ſource la plus féconde de tous les crimes.

Quoi ! mes chers frères, parce que *Malagrida* eſt un aſſaſſin, *le Tellier* un fauſſaire, *la Valette* un banqueroutier, et le muphti un fripon, s'enſuit-il

qu'il n'y ait pas un Etre ſuprême, un créateur, un conſervateur, un juge équitable, qui punit et qui récompenſe? J'ai connu un jacobin, docteur de ſorbonne, qui était devenu athée parce que ſon prieur l'obligeait de ſoutenir dans ſon cloître la conception de la Vierge dans le péché, et qu'en ſorbonne il était obligé de ſoutenir le contraire. Il diſait froidement : Ma religion eſt fauſſe : or, puiſque ma religion, qui eſt ſans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fauſſeté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU ; j'ai donc fait une énorme ſottiſe de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme; je lui dis : Il eſt vrai qu'en vous feſant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que *Marie* ſoit née maculée ou immaculée, DIEU en exiſte-t-il moins? DIEU en eſt-il moins le père et le juge de tous les hommes? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine et au dernier des jacobins d'être juſte, ſincère, modéré, et de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fît à lui-même? Les dogmes changent, mon ami ; mais DIEU ne change pas. Le cordelier St *Bonaventure* et le jacobin St *Thomas* ne ſont preſque jamais du même avis : hé bien, ne penſez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falſifié de certains livres, on en a ſuppoſé d'autres ; cela vous fait de la peine; conſolez-vous; on ne peut falſifier le grand livre de la nature, dans lequel il eſt écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaiſir que mon ſermon fit une grande impreſſion ſur mon jacobin.

Il faut, mes frères, épurer la religion ; l'Europe entière le crie ; et, pour l'épurer, ce n'eſt point par épurer la théologie qu'il faut commencer : il faut l'abolir entièrement. Il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie qui n'a ſervi qu'à renverſer des milliers de cervelles, et qui a bouleverſé tous les Etats les uns après les autres. Elle ſeule fait les athées. Le grand nombre des petits théologiens, qui eſt aſſez ſenſé pour voir tout le ridicule de cette ſcience chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. Il conclut, comme le jeune jacobin, que la Divinité eſt une chimère parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre, ni quinquina pour la fièvre, ni être ſaigné dans l'apoplexie, ni faire diète dans la pléthore, parce qu'il y a de mauvais médecins : c'eſt nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, diſent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ?

Mes frères, une fauſſe ſcience fait les athées ; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité ; elle rend juſte et ſage celui que la théologie a rendu inique et inſenſé.

Voilà, mes chers frères, ma profeſſion de foi ; ce doit être la vôtre ; car c'eſt celle de tous les honnêtes gens. *Amen.*

BALANCE EGALE.

On veut empêcher les frères nommés *jésuites* d'enseigner la jeunesse et de remplir les vues de nos rois, qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entre eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie et en Amérique; et que, s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur, frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'assassiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu et brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorn* et frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en fesant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits; que le confesseur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier*, fauſſaire, rédigea avec frère *Doucin* et frère *Lallemand* cette malheureuſe bulle, compoſée de cent trois propoſitions, dont la ſacrée conſulte ne retrancha que deux, et laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France aſſez de raiſon pour mépriſer ces diſputes ridicules autant qu'elles ſont mépriſables.

10. Qu'en dernier lieu ils ſe ſont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, et qu'ils ont ruiné pluſieurs familles.

11. Que leur inſtitut eſt viſiblement contraire aux lois de l'Etat, et que c'eſt trahir l'Etat que de ſouffrir dans ſon ſein des gens qui font vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, et qu'une ſociété convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguai, et d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat de ſon ſouverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raiſons que les flammes qui ont fait juſtice des frères *Guignard* et *Malagrida*, doivent mettre en cendres les colléges où des frères jéſuites ont enſeigné ces parricides, leſquels d'autres frères jéſuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne diſſimulons ni n'affaibliſſons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils ſont tous fondés.

Toutes ces raiſons dûment peſées, nous concluons à garder les jéſuites.

1. Parce qu'il ne leur eſt pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont eſt queſtion, et qu'ils

chaſſent d'ordinaire ceux d'entre eux qui ſont un grand ſcandale, quand ils leur ſont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeuneſſe en concurrence avec les univerſités, et que l'émulation eſt une belle choſe.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les ſoutenir, comme a dit un ſage.

4. Parce que, s'ils ont été parricides en France, ils ne le ſont plus, et qu'il n'y a pas aujourd'hui un ſeul jéſuite qui ait propoſé d'aſſaſſiner la famille royale.

5. Parce que, s'ils ont des conſtitutions impertinentes et dangereuſes, on peut aiſément les ſouſtraire à un inſtitut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de ſupérieurs réſidens en France, et non à Rome, et faire des citoyens de gens qui n'étaient que jéſuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, et ordonner aux autres d'enſeigner le latin, le grec, la géographie et les mathématiques, en cas qu'ils les ſachent.

7. Parce que, s'ils contreviennent aux lois, on peut aiſément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, ſelon l'exigence du cas.

Ayant humblement propoſé ces conditions, je paſſe à la raiſon de la balance. On veut la tenir entre les nations ; il faut la tenir entre les moliniſtes et les janſéniſtes.

Toute ſociété veut s'étendre. Le conſeil a été long-temps partagé entre les tailleurs et les boutonniers. Le procès des ſavetiers et des cordonniers

a été ſur le bureau pluſieurs années. Il faut encourager et réprimer toutes les compagnies. L'univerſité eſt auſſi modeſte que fourrée, ſans doute ; mais elle s'éleva contre *François I*, et ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établiſſait le concordat ; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne ; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV* : c'eſt lui faire un très-grand bien que de lui oppoſer des ennemis qui la contiennent, comme c'eſt faire un très-grand bien aux frères jéſuites de protéger l'univerſité, qui aura l'œil ouvert ſur toutes les ſottiſes qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, ſoyez sûr qu'il en abuſera. Que les moines de la Trappe ſoient répandus dans le monde, qu'ils confeſſent des princeſſes, qu'ils élèvent la jeuneſſe, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent ; ils feront au bout de dix ans ſemblables aux jéſuites, et on ſera obligé de les réprimer.

Liſez l'hiſtoire, et nommez-moi la compagnie, la ſociété, qui ne ſe ſoit pas écartée de ſon devoir dans les temps difficiles.

L'eſprit convulſionnaire eſt-il auſſi dangereux que l'eſprit jéſuitique? c'eſt un grand problême.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuſer ; celui-là s'élève contre l'autorité royale ; l'un veut tyranniſer avec ſoupleſſe, l'autre fouler aux pieds les petits et les grands avec dureté. Les jéſuites ſont armés de filets, d'hameçons, de piéges de toute eſpèce ; ils s'ouvrent toutes les portes en minant ſous terre : les convulſionnaires veulent renverſer les portes à force ouverte. Les

jésuites flattent les passions des hommes pour les gouverner par ces passions mêmes : les Sts Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour imposer le joug affreux du fanatisme.

Les jésuites cherchent à se rendre indépendans de la hiérarchie, les Sts Médardiens à la détruire; les uns sont des serpens, et les autres des ours : mais tous peuvent devenir utiles; on fait de bon bouillon de vipère, et les ours fournissent des manchons.

La sagesse du gouvernement empêchera que nous ne soyions piqués par les uns, ni déchirés par les autres.

Mes frères, soyons de bons citoyens, de bons sujets du roi; fuyons les sots et les fripons; et, pour DIEU, ne soyons ni jansénistes ni molinistes !

PETIT AVIS

A UN JESUITE. (1)

Il vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des répliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable et savant auteur de ces répliques de feseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque est un ouvrage très-solide et très-lumineux d'un conseiller au parlement de Paris; et ce prétendu libelle ne contient rien dont la substance ne se retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jésuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ses juges; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient sur la sellette, et lui sur le grand banc.

Notre frère (page 5) appelle le conseiller, *Médée*, *don Quichotte*, *Goliath*, *Miphiboseth*, *Esope*. Il est difficile qu'un conseiller au parlement soit tout cela ensemble : notre frère prodigue un peu les épithètes.

(1) Les jésuites, après s'être laissé chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures; ce qui leur valut un peu d'argent et l'honneur de dîner à la table des valets de chambre de l'archevêque de Paris, *Beaumont*, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

Il dit : (page 6) Loin de moi ces groſſièretés indécentes, ces injures audacieuſes. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vaſquez*, de *Leſſius*, &c. &c. Notre frère n'eſt pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jéſuites déteſtent le ciel : *Oui, le ciel*, dit-il, *qui a ſignalé par des miracles la ſainteté de quelques jéſuites.* Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous diſſes quels ſont ces miracles. JESUS a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains, &c. comme il eſt rapporté; et frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille perſonnes par ſa banqueroute : ſont-ce-là les miracles dont tu veux parler?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon homme *Ignace*, écrit que ce GRAND HOMME, après s'être fait feſſer au collége de Sainte-Barbe, alla ſe confeſſer à un habitué de paroiſſe. Le confeſſeur, émerveillé de la ſainteté du perſonnage, s'écria : *O mon* DIEU ! *que ne puis-je écrire la vie de ce ſaint ! Ignace*, qui entendit ces paroles, et qui était fort malade, craignit qu'en effet ſon confeſſeur ne trahît ſa modeſtie après ſa mort; il pria le bon DIEU de faire mourir l'habitué le plus tôt que faire ſe pourrait; et le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* aſſure, dans la vie de frère *François Xavier*, qu'un jour ſon crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* aſſure que frère *Xavier* était dans deux endroits à la fois; et, comme cela n'appartient qu'à l'euchariſtie, le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'aviſes-tu, frère, de parler (page 57) de

frère *Malagrida*, et de dire que la marquise de *Tavora* lui apparut plusieurs fois après son exécution ? Est-ce encore-là un de tes miracles ?

Tu conviens (page 71) que plusieurs jésuites ont enseigné la doctrine du parricide ; et, pour les disculper, tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans St *Thomas d'Aquin*, quoique grands ennemis de *Thomas*, et que plus de vingt jacobins ont précédé les jésuites dans cette charitable doctrine ; que veux-tu inférer de-là ? que la Somme de *Thomas* est un fort mauvais livre, et qu'il faut chasser les jacobins comme les jésuites ? On pourra te répondre : *Très-volontiers ;* lis attentivement l'excellent discours de M. le procureur général de Rennes; tu verras à quoi sont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne passes pas *Jacques Clément* et *Bourgoin* aux jacobins; mais songe que les jacobins ne te passeront pas frère *Guignard*, frère *Varade*, frère *Garnet*, frère *Oldecorn*, frère *Girard*, frère *Malagrida*, &c. &c. &c. On disait que les jésuites étaient de grands politiques ; mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères, et les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau *le Tellier*, qui fera une constitution, qui l'enverra signer à Rome, qui trompera son pénitent, qui recevra les évêques dans son anti-chambre, qui prodiguera les lettres de cachet, tu pourras alors écrire hardiment et te livrer à ton beau génie; mais à présent les temps sont changés : ce n'est pas le tout d'être chassé, mon frère; il faut encore être modeste.

LES QUAND, LES SI,

LES QUI, LES QUOI,

LES AH, AH! &c. &c.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Les pièces ſuivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne ſont pas toutes du même auteur ; il eſt même difficile de diſcerner ceux à qui elles appartiennent : il ſuffit de ſavoir que M. *le Franc de Pompignan*, ayant été admis à l'académie françaiſe, fit attendre ſix mois ſa harangue de remercîment, et la prononça enfin le 10 mars 1760 ; mais au lieu de remercier l'académie il fit un long diſcours contre les belles-lettres et contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité font le caractère dominant des productions de ſes confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philoſophie altière qui ſape également le trône et l'autel ; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richeſſes, (parce qu'on ne déclame point tout bas) et qu'ils portent envie ſecrètement aux riches, &c.

Cet étrange diſcours ſi déplacé, ſi peu meſuré, ſi injuſte, valut au ſieur *le Franc* les pièces qu'on va lire :

Le ſieur *le Franc*, au lieu de ſe rétracter honnêtement, comme il le devait, compoſa un mémoire juſtificatif, qu'il dit avoir préſenté au roi, et il s'exprime ainſi dans ce mémoire :

Il faut que l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon mémoire, &c. Il dit ensuite : *un homme de ma naiſſance.* Ayant pouſſé la modeſtie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de ſon ouvrage : *Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi* ; mais, comme ſa majeſté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut ſupprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. (*)

(*) Voyez la ſatire intitulée : *la Vanité.*

LES QUAND.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres; c'est insulter la compagnie et le public.

Quand par hasard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique, et dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses, et qu'ils portent envie en secret aux riches; 1°. parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères, moins opulens que lui, pensent en secret; 2° parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

Quand on est à peine homme de lettres, et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie.

Quand on a traduit et outré même la prière du déiste, composée par *Pope; quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province, pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme; *quand* enfin on a été redevable à des philosophes de la jouissance de cette charge, c'est manquer à la fois, à la reconnaissance, à la vérité, à la justice, que d'accuser les philosophes d'impiété; et c'est insulter à toutes les bienséances de se donner les airs de

parler de religion dans un difcours public, devant une académie qui a pour maxime et pour loi de n'en jamais parler dans fes affemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces difcours dont on parle un jour ou deux, et que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'eft être coupable envers fes concitoyens d'ofer dire dans ce difcours que la philofophie de nos jours fape les fondemens du trône et de l'autel. C'eft jouer le rôle d'un délateur, d'ofer avancer que la haine de l'autorité eft le caractère dominant de nos productions; et c'eft être délateur avec une impofture bien odieufe, puifque non-feulement les gens de lettres font les fujets les plus foumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilége, aucune prérogative, qui puiffe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas foumis. Rien n'eft plus criminel que de vouloir donner aux princes et aux miniftres des idées fi injuftes fur des fujets fidèles, dont les études font honneur à la nation : mais heureufement les princes et les miniftres ne lifent point ces difcours, et ceux qui les ont lus une fois, ne les lifent plus.

Quand on fuccède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'exiftence d'un Dieu, tirées des deffeins, des rapports et des fins de tous les ouvrages de la création, feules preuves admifes par les philofophes, et feules preuves confacrées par les pères de l'Eglife; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes

qui éclairent tous les yeux, il a ſubſtitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire, à la vérité, que ce raiſonneur était un athée, parce qu'il ne faut accuſer perſonne d'athéiſme, et encore moins l'homme à qui l'on ſuccède ; mais auſſi ne faut-il pas le propoſer comme le modèle des écrivains religieux : il faut ſe taire, ou du moins parler avec plus d'art et de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philoſophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on eſt admis dans un corps reſpectable, il faut dans ſa harangue cacher ſous le voile de la modeſtie l'inſolent orgueil qui eſt le partage des têtes chaudes et des talens médiocres.

LES SI.

SI on n'eſt pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu et beaucoup écrit, quoiqu'on poſsède les langues et qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on ſoit orateur, poëte ou hiſtorien; on l'eſt encore moins lorſqu'on n'a qu'une érudition ſuperficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'eſt pas hiſtorien, et qu'on ſe réduit à n'être qu'un rhéteur emporté et un poëte médiocre.

Si on n'eſt pas philoſophe pour avoir fait des traités de morale et de métaphyſique, atteint les hauteurs de la géométrie, et révélé les ſecrets de l'hiſtoire naturelle ; on l'eſt encore moins lorſqu'on

ignore ces choſes, et qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

Si pour être homme de lettres et philoſophe, il faut être vertueux et chrétien ; *Homère* et *Horace* n'étaient pas hommes de lettres, *Socrate* et *Platon* n'étaient pas philoſophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature ; il faudrait faire connaître et punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte et le mépris des lois : mais *ſi* les gens de lettres ne ſont pas coupables de ces excès ; *ſi* c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide ; il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient ſéditieux, ils le feraient ſans prétexte et ſans intérêt ; mais *ſi* ceux qui les accuſent de ſédition attentaient à l'autorité du ſouverain ; ils auraient des prétextes qu'on a ſouvent fait valoir, et des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuſe les philoſophes de vouloir ſaper les fondemens du trône et de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuſes une recherche des poſſeſſions des citoyens, ſagement ordonnée par le ſouverain ; s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquiſition*, (*a*) *reſſemblant à un dénombrement d'eſclavage ;* *ſi* ce même homme avait oſé envenimer par une ironie inſolente et injuſte, l'attention que ſon roi a donnée à des eſſais d'agriculture ; *ſi*, diſſimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions

(*a*) Dans un diſcours imprimé du ſieur *le Franc de Pompignan.*

vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occaſion de lui dire avec amertume : *Sire, les ſpéculations* (*b*) *des machines qu'on vous préſente, des eſſais faits ſous vos yeux, ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Verſailles ne décide point de l'état de nos campagnes ;* cet homme après avoir inſulté de la ſorte à l'autorité, ne ſerait-il pas bien imprudent d'accuſer des citoyens paiſibles et ſoumis de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ſes peuples, qui n'ont pas beſoin d'être exagérés pour être ſentis ; il ne faut pas dire que ce ſentiment de bonté du monarque ſuffit pour adoucir les malheurs de ſes ſujets, parce que la bonté des princes doit être agiſſante comme celle de la Divinité, et qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir ; mais heureuſement nos princes ne ſe conduiſent pas d'après les maximes de l'auteur du diſcours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement inſultée, il ne doit pas ſe permettre de paſſer ſans intervalle au dernier degré de la flatterie ; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'inſulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre choſe qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres ſont diviſés entre eux ; il faut regarder cette diviſion comme une ſuite de la faibleſſe humaine, et ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature : mais *ſi* ceux qui déchirent

(*b*) *Ibid.*

les gens de lettres ſont animés du même eſprit que l'auteur du diſcours ; *ſi* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front oſe-t-il la reprocher à ſon ſiècle?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naiſſance et les dignités ont de plus éminent, en écrivant une ſatire perſonnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, et en eſtimant l'injure avec équité ; mais *ſi* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands ; *s'ils* ne ſont pas de vils flatteurs ; *s'ils* jugent l'homme au travers de ſon rang ; *s'ils* écrivent que tous les hommes ſont égaux ; il faudra eſtimer ces ſentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorſqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le ſanctuaire des lettres l'anathême qui les proſcrit, que doit-on dire d'un diſcours à l'académie, qui n'eſt qu'une ſatire des lettres et de ceux qui les cultivent ?

Si les bibliothéques formées des ouvrages de notre ſiècle, n'étaient qu'un recueil d'écrits ſcandaleux, frivoles ou inſolens, on pourrait y trouver la prière du déiſte, le voyage de Provence, &c. et le diſcours prononcé le 10 mars à l'académie françaiſe.

Si l'auteur de ce diſcours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui feſait en le recevant dans une compagnie reſpectable, il pouvait cependant s'abaiſſer aux expreſſions de la reconnaiſſance que les *Corneille* et les *Racine* ont employées ; il ne devait pas dire à ſes confrères, pour tout remercîment, qu'il a été appelé par leurs ſuffrages, ou il devait

ajouter qu'il les avait déjà demandés ſans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occaſion de décrier la vie de quelques philoſophes qui pourront mourir auſſi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a déſavoué les conſéquences qu'on a voulu tirer de ſes opinions métaphyſiques ſur l'eſſence de la matière, et s'il s'eſt juſtifié comme il a pu ſur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ces conſéquences, et qu'il était tout à fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans ſa jeuneſſe; mais il ne faut pas donner ſa juſtification comme une formule que doivent ſuivre tous ceux qui ſeront accuſés de la ſorte; il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les juifs, les luthériens, les calviniſtes, les ſociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot ſi déciſif, et ont encore beaucoup de choſes à croire; et ſur-tout il ne faut pas communiquer à l'académie françaiſe cette obſervation théologique, fauſſe et déplacée, comme trop importante pour la laiſſer échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accuſé de liberté de penſer, cet exemple même devait rendre l'auteur du diſcours plus circonſpect dans ſes jugemens, et plus retenu à former la même accuſation.

Si la religion n'était pas aſſez reſpectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre et à les éclairer; mais il ne faut

ni calomnier les gens de lettres qui la reſpectent ſans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent ſans la reſpecter.

Si l'auteur du diſcours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il eſt bien aveugle; mais s'il l'a prévue, *illi robur et æs triplex.*

LES POUR, LES QUE,

LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

POUR vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne ;
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne ;
Le sieur le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en sorbonne ?

Pour instruire il faut qu'on raisonne
Sans déclamer insolemment,
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au sieur le Franc de Pompignan.

LES QUE.

QUE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un difcours très-impertinent,
Et qu'elle en foit tout endormie ;

Qu'il ait bu jufques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt cenfures qu'on publie,
Et dont je fuis affez content ;

Que pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie,
Ce qui redouble fon tourment ;

Qu'ailleurs un noir petit pédant,
Infulte à la philofophie,
Et qu'il ferve de truchement
A Chaumeix qui fe crucifie ;

Que l'orgueil et l'hypocrifie
Contre ces gens de jugement
Etalent une frénéfie
Que l'on fiffle unanimement ;

Que parmi nous à tout moment
Cinquante efpèces de folie
Se fuccèdent rapidement,
Et qu'aucune ne foit jolie ;

*Qu'*un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout sourdement,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement ;

*Qu'*un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie ;
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.

LES QUI.

QUI pilla jadis Métastase,
Et *qui* crut imiter Maron ;
Qui, bouffi d'ostentation,
Sur ses écrits est en extase ;

Qui si longuement paraphrase
David en dépit d'Apollon,
Prétendant passer pour un vase
Qu'on appelle d'élection ;

Qui parlant à sa nation,
Et l'insultant avec emphase,
Pense être au haut de l'Hélicon
Lorsqu'il barbotte dans la vase ;

Qui dans plus d'une périphrase
A ses maîtres fait la leçon,
Entre nous, je crois que son nom
Commence en *V*, finit en *aze*.

LES QUOI.

QUOI ! c'eſt le Franc de Pompignan,
Auteur de chanſons judaïques,
Barbouilleur du vieux teſtament,
Qui fait des diſcours ſatiriques ?

Quoi dans ces odes hébraïques
Qu'il tranſlata ſi triſtement,
A-t-il pris ces propos cauſtiques,
Qu'il débite ſi lourdement ?

Quoi verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques ?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne ſe pardonne nullement.

Quoi Pompignan dans ſes répliques
M'ennuîra comme ci-devant ?
Nous le pourſuivrons très-gaîment
Pour ſes fatras mélancoliques.

LES CAR.

A MONSIEUR

LE FRANC DE POMPIGNAN.

VOUS ne cessez point de calomnier la nation, *car* jusque dans l'éloge de feu monseigneur le duc de Bourgogne, lorsqu'il ne s'agit que d'essuyer nos larmes, vous ne parlez à l'héritier du trône, au père affligé, au prince sensible et juste, que de la fausse et aveugle philosophie qui règne en France, de la raison égarée, des cœurs corrompus, des mains suspectes, d'esprits gâtés par des opinions dangereuses; vous dites que dans ce siècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant, &c.

Vous avez tort; *car* il est cruel de dire à la maison royale, que la France est pleine d'esprits qui ont peu de respect pour la religion catholique, et d'insinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il est barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui sont presque tous sans appui; il est affreux de faire le métier de délateur, quand on s'érige en consolateur, et de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phrases.

On voit assez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France, *car* vous aspirez à en être chargé vous-même, vous

et monſieur votre frère ; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. *Dupré de* S[t] *Maur*, qui vous recevait à l'académie, de vous comparer à *Moïſe*, dans ſon beau diſcours, et monſieur votre frère à *Aaron ;* ce qu'il fit, et ce qu'il ne fera plus.

Ah, *Moïſe* de Montauban ! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre prière du déiſte, *car* elle n'y eſt pas. Ceſſez donc d'imputer des ſentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement profeſſé l'impiété.

Ce n'était pas ce que profeſſait le profeſſeur en droit votre grand père, profeſſant à Cahors : c'était un homme ſage que ce profeſſeur ; s'il vivait encore, il vous dirait : Mon fils, ſoyez modeſte, corrigez les vers de votre Didon, qui ſont lâches, faibles, durs, ſecs, hériſſés de ſolécifmes.

Recitez les pſaumes pénitentiaux, et ne les tranſlatez point en vers plus durs et plus chargés d'épithètes que votre Didon ; ne ſoyez point hypocrite après avoir été impie, *car* c'eſt-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir inſultée, et ſur-tout ennuyée, la ſeule fois que vous avez oſé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, *car* il ne les lira pas ; et n'imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera pas l'ordre ; ne ſoyez point délateur, *car* c'eſt un vilain métier ; ne faites point le grand ſeigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoiſie ; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monſeigneur le dauphin, elle ne ſera pas confiée aux eſprits gâtés, aux auteurs de la prière du déiſte, ni

aux

aux têtes chaudes qui ont l'eſprit froid ; n'inſultez point les gens de lettres ; *car* ils vous diront des vérités.

Si vous préſidez à la cour des aides de Cahors, ou à l'élection, ou au grenier à ſel, n'imitez point ce juge de village dont parle *Horace*, qui portait le laticlave, et feſait parade de ſa chaiſe curule ; *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de ſupplique, qu'il *traite ſes ſujets comme des eſclaves ; car* alors ce n'eſt plus une ſupplique, et il ne reſte que le libelle ; et lorſqu'on eſt coupable d'un libelle ſi inſenſé, on a beau faire ſa cour au père *Deſmarets* jéſuite, le père *Deſmarets* jéſuite ne vous fera jamais entrer dans le conſeil ; *car* il n'y entrera pas lui-même.

LES AH, AH.

A MOISE LE FRANC DE POMPIGNAN.

Ah, *ah*, *Moïſe le franc de Pompignan*, vous êtes donc un plagiaire, et vous nous feſiez accroire que vous étiez un génie !

Ah, *ah*, vous avez donc pillé le père *Villermet* dans votre hiſtoire de monſeigneur le duc de Bourgogne, et vous vous portiez pour hiſtoriographe des enfans de France, écrivant de votre chef ! Vous avez cru que les biens des jéſuites étaient déjà confiſqués ; vous vous êtes preſſé de vous emparer

de leur ſtyle. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métaſtaſe*, et vous n'en diſiez mot!

Ah, *ah*, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'hiſtoire des enfans de France. Vous nous induiſiez en erreur, en diſant dans votre épître dédicatoire à monſeigneur le dauphin, et à madame la dauphine: *J'obéis à vos ordres;* et il ſe trouve que vous avez ſeulement uſé de la permiſſion qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite tranſlation, permiſſion qu'on accorde à qui la demande!

Il ſemble par votre épître dédicatoire que le roi et monſeigneur le dauphin vous aient dit: *M. le Franc de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains ſuſpectes, à des cœurs corrompus, à des eſprits gâtés.*

Mais, *Moïſe le Franc*, qui jamais a voulu faire élever ſes enfans par des eſprits gâtés, et des cœurs corrompus, qui ont des mains ſuſpectes? Vos mains ont, ſans doute, un bon cœur; mais ce n'eſt pas aſſez pour élever nos princes.

Ah, *ah*, *Moïſe le Franc de Pompignan*, vous vouliez donc faire trembler toute la littérature? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cu à un pauvre diable, et celui-ci les recevait par reſpect; vint un brave qui donna des coups de pied au cu du fanfaron; le pauvre diable ſe retourne, et dit à ſon batteur: *Ah*, *ah*, Monſieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron; et il roſſa le fanfaron à ſon tour, de quoi le prochain fut merveilleuſement content: *Ah*, *ah!*

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Querci, le premier juillet 1760.

Le mémoire de M. *le Franc* de Montauban, préfenté au roi, étant parvenu à Montauban, et chacun étant ftupéfait, les parens du fieur auteur du mémoire s'affemblèrent ; et ayant reconnu que ledit fieur inftruifait familièrement fa majefté de fes geftes, dits et écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui fieur *le Franc* avait eus avec M. d'*Agueffeau*, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothéque à Montauban, et de plus, qu'il fefait des vers ; ayant remarqué dans ledit écrit plufieurs autres paffages qui dénotaient une tête attaquée ; ils députèrent en pofte un avocat de ladite ville au fieur auteur, demeurant pour lors à Paris, et lui enjoignirent de s'informer exactement de fa fanté, et d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, et fe tranfporta chez le malade : il le trouva debout, à la vérité, mais les yeux un peu égarés, et le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés : *Jeovah, Jupiter, Seigneur.* (*a*)

Je ne fuis qu'un avocat, répondit le voyageur ; je ne m'appelle point Jeovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade ? Non, Monfieur, je viens vous voir.

(*a*) Prière du déifte compofée par ledit fieur.

Allez dire au roi de ma part, reprit le ſieur malade, qu'il reliſe mon mémoire, et portez-lui le catalogue de ma bibliothéque. L'avocat lui conſeilla de manger de bons potages, de ſe baigner et de ſe coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulſions, et dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du ſein maternel. (*b*)

Eh! Monſieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces déteſtables vers, quand je vous parle raiſon? Le malade écuma à ce propos, et grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (*c*)
Sous le fer de Joſué;
L'orgueilleux Jabin ſuccombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iſſacar a pris les armes:
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat verſa des larmes en voyant l'état lamentable du patient; il retourna à Montauban faire ſon rapport juridique, et la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le ſieur *le Franc de Pompignan*, juſqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la ſanté d'icelui.

(*b*) Poëſies ſacrées dudit auteur, page 61.

(*c*) *Ibid.* page 87.

RELATION

Du voyage de M. le marquis le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jufqu'à Fontainebleau, adreffée au procureur fifcal du village de Pompignan.

Vous fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi dans cette fuperbe proceffion, lorfque j'étais derrière un jeune jéfuite. Tous les bourdons du pays fe fefaient entendre, tous les payfans étaient mes gardes; vous entendîtes ce fermon, dans lequel il eft dit que j'ai la jeuneffe de l'aigle, et que je fuis affis près des aftres, tandis que l'envie gémit fous mes pieds. Vous favez combien ce fermon me coûta de foins; je le refis jufqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la poftérité qu'en corrigeant fes ouvrages dans le temps préfent.

Vous affiftâtes à ce fplendide repas de vingt-fix couverts, dont il fera parlé à jamais. Vous favez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la pofte pour la cour, ma réputation me précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret: il y avait au bas cinq petits vers qui fefaient une belle allufion aux aftres, auprès defquels je fuis affis.

Le Franc plane fur l'horizon;
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Pyron;
Et c'eft à préfent fa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges, je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac;* il était inſtruit de ma fête, il me dit qu'elle reſſemblait parfaitement au repas bien trouſſé que monſieur ſon grand-père avait donné. Nous nous ſéparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans, je trouvai que la plupart des chanoines ſavaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon diſcours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau, et j'allai le lendemain au lever du roi, accompagné de M. *Fréron*, que j'avais mandé exprès; dès que le roi nous vit, il nous adreſſa gracieuſement la parole à l'un et à l'autre: M. le marquis, me dit ſa majeſté, je ſais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le profeſſeur. N'auriez-vous point ſur vous ce beau ſermon de votre façon qui a fait tant de bruit? J'en préſentai alors des exemplaires au roi, à la reine, à M. le dauphin. Le roi ſe fit lire à haute voix, par ſon lecteur ordinaire, les endroits les plus remarquables: on voyait la joie répandue ſur tous les viſages; tout le monde me regardait en rétréciſſant les yeux, en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche, et en mettant les mains ſur les côtés, ce qui eſt le ſigne pathologique de la joie. En vérité, dit M. le dauphin, nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce ſtyle.

Allez-vous ſouvent à l'académie, me dit le roi? Non, Sire, lui répondis-je. L'académie va donc chez vous? reprit le roi. (c'était préciſément le même diſcours que *Louis XIV* avait tenu à *Deſpréaux*)

Je répondis que l'académie n'eſt compoſée que de libertins et de gens de mauvais goût, qui rendent rarement juſtice au mérite; et vous, dit le roi à M. *Fréron*, n'êtes-vous pas de l'académie? Pas encore, répondit M. *Fréron*. Il eut alors l'honneur de préſenter ſes feuilles à la famille royale, et je reſtai à cauſer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaiſſez ma bibliothéque? Oh tant! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires.... Comme nous en étions-là, le roi et moi, la reine s'approcha, et me demanda ſi je n'avais pas fait quelque nouveau pſaume judaïque? J'eus l'honneur de lui réciter ſur le champ le dernier que j'ai compoſé, dont voici la plus belle ſtrophe:

Quand les fiers Iſraélites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achor;
Galgala ſaiſi de crainte,
Abandonna ſon enceinte,
Fuyant vers Samaraïm;
Et dans leurs rocs ſe cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, et je fus reconduit avec des acclamations univerſelles, qui reſſemblaient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

LETTRE

DE M. DE L'ECLUSE,

Chirurgien-dentiſte, ſeigneur du Tilloy, près de Montargis, à M. ſon curé.

MONSIEUR MON CURÉ,

Vous ſavez que j'ai recrépi à mes dépens l'égliſe du Tilloy, et que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié ; je ne m'en ſuis pas ſeulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. *le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il ſe l'eſt donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, juſqu'au ſermon qu'on a prononcé à ſon honneur dans l'égliſe de ſon village ; qu'il a fait imprimer ce ſermon et la relation de cette belle fête, à Paris, chez *Barbou*, rue Saint-Jacques, aux grues ; que quand on veut paſſer à la poſtérité, il faut ſe donner beaucoup de peines, et que je ne m'en ſuis donné aucune ; vous avez craint, dites-vous, le ſort des prédicateurs modernes que M. *le Franc de Pompignan* traite dans ſa préface d'écrivains impertinens, comme il a traité

les académiciens de Paris, de libertins, dans ſon diſcours à l'académie. Mais, mon cher paſteur, on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modeſtie, et me forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'égliſe du Tilloy (page 3) à la ſainte Cité de Jéruſalem deſcendant du ciel ? ne vous était-il pas aiſé de me louer moi préſent ? c'eſt ainſi qu'on en a uſé à Pompignan, immédiatement avant d'implorer les lumières du Saint-Eſprit et de la vierge *Marie*. On a eu ſoin de mettre en marge : M. le marquis de *Pompignan* préſent.

Quand je vous ai fait de doux reproches ſur votre négligence dans une affaire ſi grave, vous m'avez répondu que c'eſt ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis, que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges, que celui de M. de *Pompignan* était profeſſeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroiſſe eſt trop près de Paris, et que ce qui eſt grand et admirable à deux cents lieues de la capitale, n'a peut-être pas tant d'éclat dans ſon voiſinage.

Cependant, Monſieur, il m'eſt bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU, tandis que M. de *Pompignan* reçoit ſa récompenſe dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la deſcription de ſa proceſſion ; il y avait, dit-il, à la tête un jeune jéſuite, (page 32) derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec ſon procureur fiſcal.

Mais, Monſieur, n'avons-nous pas eu auſſi une proceſſion, un procureur fiſcal et un greffier ? s'il

m'a manqué le derrière d'un jeune jéſuite, cela ne peut-il pas ſe réparer?

M. *le Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coſte* officia d'une manière impoſante; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coſte* qui en impoſait en effet; c'était un aſſocié du ſieur *Fréron*, et on fit même un paſſe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coſte* dans la marine; je ne crois pas que ce ſoit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reſte, Monſieur, l'égliſe du Tilloy avait un très-grand avantage ſur celle de Pompignan; vous avez une ſacriſtie, et M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point, et que le prêtre, le diacre et le ſous-diacre furent obligés de s'habiller dans ſa bibliothéque; cela eſt un peu irrégulier; mais auſſi il a parlé de ſa bibliothéque au roi; il eſt dit en marge (page 31) qu'un miniſtre d'Etat a trouvé ſa bibliothéque fort belle; on y trouve une collection immenſe de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, et de ſon diſcours à l'académie françaiſe; tandis que les petits écrits badins où l'on ſe moque un peu de M. de *Pompignan* ſont condamnés à être diſperſés en feuilles volantes, abandonnés à leur mauvais ſort ſur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la ſatisfaction de les voir pour les immoler à ſa gloire.

Il eſt dit même, dans le ſermon prononcé à Pompignan, „ que DIEU donne à ce marquis la „ jeuneſſe et les ailes de l'aigle; qu'il eſt aſſis près „ des aſtres; (page 14) que l'impie rampe à ſes

„ pieds dans la boue, qu'il eſt admiré de l'univers,
„ et que ſon génie brille d'un éclat immortel. „

Voilà, Monſieur, la juſtice que ſe rend à lui-même le marquis, tandis que je reſte inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-ſix couverts; (page 38) je vois que la renommée eſt auſſi injuſte que la fortune; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre égliſe, et cela n'a pas ſeulement été remarqué dans Montargis.

Enfin il eſt parlé de madame la marquiſe de *Pompignan*, et on n'a pas dit un mot de madame de l'*Ecluſe;* on ſe prévaut même du jugement du ſieur *Fréron* qui appelle cette partie du ſermon une églogue en proſe; (page 36) éloge qu'il donne auſſi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs poſſibles, depuis ſon beau diſcours à l'académie françaiſe; la France ne parle que de lui, et je ſuis oublié: je demande à meſſieurs de l'académie ſi cela eſt juſte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HYMNE,

Chanté au village de Pompignan.

Sur l'air : *de Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village
De Pompignan
Et ce marquis brillant et fage,
Modefte et grand,
De fes vertus premier garant;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi fa chapelle
Et tous fes vers;
Il pourfuit avec un faint zèle
Les gens pervers.
Tout fon clergé s'en va chantant:
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

En aumuffe un jeune jéfuite
Allait devant,
Gravement marchait à fa fuite
Sieur Pompignan
En beau fatin de préfident;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je fuis marquis, robin, poëte,
Mes chers amis;
Vous voyez que je fuis prophète
En mon pays.
A Paris c'eft tout autrement;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un pfautier judaïque,
On n'en fait rien;
J'ai fait un beau panégyrique,
Et c'eft le mien:
De moi je fuis affez content;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en pofte
Charmer les grands.
Je protége l'abbé la Cofte
Et mes parens;
Je fuis fifflé par les méchans;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Verfaille
D'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
Serrant la main,
Récitant fes vers dignement;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au ſujet du marquiſat de Pompignan. On a porté à M. le garde des ſceaux les lettres patentes à ſceller ; il les a lues, et il a trouvé :

Que le roi, déſirant reconnaître les ſervices importans que la maiſon de *le Franc* avait rendus à l'Etat depuis la fondation de la monarchie, ſoit dans la robe, ſoit dans l'épée, déſirant récompenſer perſonnellement les ſervices que M. *le Franc* avait rendus à ſa patrie et à la religion, ſoit en qualité de magiſtrat, et à la tête d'une cour ſouveraine, ſoit en qualité d'homme de lettres, et nommément le ſoin qu'il a pris d'immortaliſer la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait ; ſa majeſté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquiſat ſa terre de Pompignan, n'entendant néanmoins ſa majeſté que ce fût-là une récompenſe, mais une faible marque de ſatisfaction, &c.

M. le garde des ſceaux a cru que la tête avait tourné au ſecrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes ; il l'a envoyé chercher : (ce ſecrétaire du roi eſt M. *Carpot*) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'eſprit, diſant que, quand ce feraient les *Montmorenci*, les *Châtillon*, les *la Trimouille*, il n'en

eût pas mis davantage. Il eſt vrai, Monſeigneur, lui a dit M. *Carpot*, que c'eſt moi qui ai dreſſé les lettres, mais la formule m'en a été envoyée... Et par qui?... Par M. *le Franc;* il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts..... Hé bien, lui a dit M. de *Brou*, retranchez l'autre quart, et nous verrons : Et vive le roi et *Simon le Franc*, ſon favori, ſon favori!

FRAGMENT

D'UNE

LETTRE SUR DIDON,

TRAGEDIE.

PLUSIEURS perſonnes ayant à l'envi rendu M. *le Franc de Pompignan* célèbre, et tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé ſa Didon; je n'ai pu encore aller au-delà de la première ſcène; mais j'eſpère pourſuivre avec le temps : cette première ſcène m'a paru un chef-d'œuvre. *Jarbe* déclare d'abord :

Que ſes ambaſſadeurs irrités et confus
Trop ſouvent de la reine ont *ſubi* les refus :
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime,
Que déguiſant encor ſon dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à ſes hauteurs,
Il vient ſous le *faux nom* de ſes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère.
Que fait-il ? n'écouter qu'un tranſport amoureux,
Se découvrir lui-même, et déclarer ſes feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

> Vos feux ! que dites-vous ? Ciel, quelle eſt ma ſurpriſe !

Ce *Maderbal* en effet peut être ſurpris, pour peu qu'il ſache la langue françaiſe, que des ambaſſadeurs *ſubiſſent* des refus, &c. que le prince *Jarbe*

> . . . . en *proie* à des hauteurs
> Vienne ſous le *faux nom* de ſes ambaſſadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambaſſadeurs ont un faux nom, et que ce *Jarbe* prend les noms de trois ou quatre ambaſſadeurs à la fois. *Jarbe* lui réplique :

> Je pardonne ſans peine à ton étonnement ;
> Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment ;
> J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'eſt comme ſi on diſait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui eſt au milieu des terres. Enſuite il apprend à cet officier

> Qu'il vient, peut-être épris d'une flamme trop vaine,
> *Tenter* lui-même encor cette ſuperbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réuſſi, car il ajoute :

> . . . . . Que ſes ſoldats et ſes vaiſſeaux
> Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
> L'amour conduit mes pas, la haine peut les ſuivre, &c.

Maderbal,

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, et fur-tout d'une haine qui va fuivre les pas de *Jarbe*, lui répond :

Non, je ne reviens point de ma furprife extrême.

Je fuis comme *Maderbal*, je ne reviens point de ma furprife, de lire de tels difcours et de tels vers : le ftyle eft un peu de Gafcogne.

..... *Je fus* (dit Jarbe) dans nos déferts
Enfevelir la honte, et le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut affez mal confeillé; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je fuis déjà édifié de fon épître dédicatoire, dans laquelle il fe compare, avec fa modeftie ordinaire, au cardinal de *Richelieu;* et j'avoue qu'en fait de vers le gafcon peut s'égaler au poitevin....

LA

PRIERE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MARS 1760, A L'ACADEMIE FRANÇAISE:

Adeò indulgent ſibi latiùs ipſi.
JUVEN. ſat. XIV.

Conforme à celle qui a paru en 1740, ſous le nom de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.

AVERTISSEMENT.

J'AI *bien eu de la peine*, dit le provincial de *Pascal*, *à trouver un Escobar : je ne sais ce qui est arrivé depuis peu qui fait que tout le monde le cherche.* La traduction de la *Prière universelle* de *Pope*, par M. *le Franc*, vient d'éprouver un sort semblable à celui de l'ouvrage du théologien jésuite. Un homme célèbre a dit un mot, et la prière du déiste est sortie de l'obscurité où elle était ensevelie. Elle était devenue rare, quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur par modestie en avait racheté un grand nombre d'exemplaires; et elle est recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. *le Franc* ont acquis beaucoup de célébrité depuis son *discours à l'académie.*

Nous avons donc pensé que le public recevrait avec plaisir une nouvelle édition de cette pièce : les notes et les critiques que nous y avons jointes pouvant servir pour prémunir les fidèles contre les principes de la *philosophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, et que M. *le Franc* a si bien combattus dans son *discours*. Nous espérons que l'auteur même nous saura gré de notre zèle, et que les personnes religieuses trouveront dans nos remarques un grand sujet d'édification.

On nous dira peut-être qu'il serait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en

le critiquant. A cela nous répondrons que, ſi cette traduction était auſſi belle que l'original, ſi elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il ſerait à craindre que nos obſervations, quelque ſolides qu'elles fuſſent, ne tinſſent pas contre les charmes de la poëſie, et que l'antidote ne fût moins puiſſant que le poiſon ; mais nos lecteurs verront aiſément que l'ouvrage que nous leur préſentons n'eſt rien moins que dangereux, et ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne ſont pas des raiſons, de mauvais vers ſont encore au-deſſous des mauvaiſes raiſons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à ſa naiſſance ayant ſcandaliſé beaucoup de perſonnes, et ſur-tout un illuſtre magiſtrat, M. *le Franc* en donna dans les journaux des ſavans (en ſeptembre 1741) une rétractation très-ample et très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occaſions : par exemple, en 1734, il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères ; dans la préface de ſon édition de 1753, il dit que cette expreſſion qu'il avait employée eſt dure, et ne convenait point à ſon âge ni à ſon peu d'expérience ; et il ajoute : *Je la rétracte aujourd'hui par reſpect pour Virgile, en penſant toujours de même par reſpect pour la vérité.*

LA

PRIERE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO, MAXIMO.

I.

O toi que la raiſon, que l'inſtinct même adore,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jehovah, Jupiter, Seigneur!

NOTES.

Le titre ſeul de cette pièce annonce l'irréligion, puiſque le mot *univerſelle* ſignifie que tout homme peut adreſſer cette prière à DIEU, quelque religion qu'il profeſſe. Si dès 1740, M. *le Franc* eût été lié étroitement, comme il l'eſt aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, il aurait bien compris que ſi nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume, à plus forte raiſon ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs et les Guèbres la même formule de prière.

Au reſte, toute cette ſtrophe ne reſſemble que par le dernier vers à l'original. Voici la traduction littérale: *Père de tout, adoré dans tous les âges, dans tous les climats, par le ſaint, par le ſauvage, par le philoſophe, Jehovah, Jupiter ou* DIEU!

Il n'y a point là d'*inſtinct qui adore ;* on n'y trouve point cette expreſſion ſi faible et ſi commune de l'*univers qui t'implore.* On voit combien cette prétendue traduction eſt au-deſſous de l'original.

I I.

Source, cauſe première, Etre inintelligible,
Que je ſuis borné devant toi !
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un chaos pour moi.

N O T E S.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une choſe obſcure et reſpectable, des myſtères de la religion par exemple, qu'ils ſont *incompréhenſibles ;* mais un homme religieux ne dira point qu'ils ſont *inintelligibles.* On dit avec vérité des ſyſtêmes des athées qu'ils ſont *inintelligibles*, et on les traiterait trop favorablement en diſant qu'ils ſont *incompréhenſibles ;* même dans l'uſage ordinaire ces deux mots ne ſont pas ſynonymes : par exemple, la hardieſſe de M. *le Franc* à inſulter des gens de lettres et l'académie eſt *incompréhenſible*, mais elle n'eſt pas *inintelligible.* Il eſt d'autant plus difficile d'excuſer l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot, qu'*incompréhenſible*, qui était le mot propre, feſait également le vers, et était beaucoup plus conforme à l'original, *leaſt underſtood*, *ſi peu compris.*

Dans le reſte de la ſtrophe, la traduction préſente encore des idées plus libres que celles de l'original,

Pope dit : *O* DIEU, *qui as borné toute mon intelligence à ſavoir que tu es bon , et que je ſuis aveugle;* et M. *le Franc* lui fait dire :

Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le *reſte* eſt un *chaos* pour moi.

Ce mot *reſte* eſt fort indécent. Ce *reſte* renferme beaucoup de choſes reſpectables que le traducteur traite bien légèrement : c'eſt toute l'économie de la religion , toutes les vérités qu'elle enſeigne aux hommes, qui ſeraient ce *chaos*, au dire du traducteur; car, comme on le voit, *Pope* ne dit rien de ſemblable.

III.

Mais le bien et le mal, dans cette nuit obſcure,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la nature,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons ſeulement que notre conſcience :
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompenſe,
Le mal plus affreux que l'enfer. (*)

(*) C'eſt le ſens preſque littéral de l'anglais ; mais n'eſt-ce point exiger trop de perfection dans les ſentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainſi cette penſée :

Ma conſcience eſt libre, et ce guide ſévère
Ne règle pas mes ſentimens
Par le déſir ſeul du ſalaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Les perſonnes éclairées , et particulièrement les Anglais qu'on a conſultés ſur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte. *Note du traducteur.*

NOTES.

Toute critique littéraire ferait fuperflue fur des vers qui font fort au-deffous du médiocre :

N'écoutons feulement que notre confcience :
. . . .
Que le ciel qui le récompenfe.

Cette dernière expreffion eft impropre et équivoque. Le ciel qui récompenfe le bien, fignifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui eft la récompenfe des bonnes actions : or c'eft ce dernier fens qui eft celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir, c'eft payer tes grâces ;
Je t'obéis quand je jouis.

NOTES.

Il n'y a aucune efpèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU, c'eft les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expreffion de la reconnaiffance envers l'Etre fuprême. Au refte, en rétractant cette maxime qui eft une des plus libres de *la prière univerfelle*, il paraît que M. *le Franc* s'était réfervé le droit de fe conduire *vis-à-vis* de l'académie françaife, comme le déifte de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remercîment, c'eft qu'il a cru, fans

doute, qu'en *recevant* la grâce que lui fesait l'académie, il l'*avait payée.* M. *le Franc* tient encore un peu aux erreurs de sa jeunesse.

V I.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi :
N'es-tu souverain que de l'homme ?
Tant d'autres mondes sont à toi !

NOTES.

Mais cessons de penser : ces mots sembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque chose dont il va se rétracter ; mais ils ne sont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de syllabes. Quand un poëte médiocre a besoin de ces sortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fussent qu'inutiles, et qu'elles ne fissent pas un sens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atome* avec *homme ;* mais le tradacteur prête encore ici à son original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'esprit.

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de DIEU, qu'il dit n'être pas bornée à la terre; littéralement : *Que je ne resserre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe ; que je ne te croie pas le* DIEU *de l'homme seul, tandis que mille mondes m'environnent.* Le traducteur lui fait dire : *Que la terre ne borne pas la loi de* DIEU : or, comme la religion chrétienne n'est certainement faite que pour notre globe, si l'on ne doit pas penser que *notre terre borne la loi de* DIEU, on en

peut conclure que la religion chrétienne n'eſt pas la loi de DIEU. Il n'y a pas d'autre moyen d'excuſer M. *le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'eſt-là juſtifier la religion du traducteur aux dépens de ſes talens pour la poëſie; et quelque réconciliation qui ſe ſoit faite entre ſon eſprit et ſa dévotion, (*) on peut craindre que l'apologie ne ſoit pas de ſon goût.

VII.

Faut-il qu'un vil mortel oſe venger DIEU même,
Que tes foudres lui ſoient remis,
Et qu'il prononce l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

NOTES.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* ſur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui; il a fait voir que le traducteur a envenimé la penſée de l'auteur anglais; que dans l'original c'eſt de lui-même que le déiſte parle, en diſant que ſa main ne doit pas préſumer de lancer la foudre; au lieu que dans la traduction, le déiſte s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathême ſur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifeſtement les miniſtres de la religion, devient hardi et ſcandaleux. Nous renvoyons nos

(*) Alluſion à un ouvrage ridicule de *Jean-George le Franc*, archevêque de Vienne, primat de ſept provinces ; ce livre était intitulé : *Réconciliation de la dévotion avec l'eſprit*. On a dit que c'était la *réconciliation normande*.

lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te ſuivre juſqu'à la fin :
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta ſageſſe dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

NOTES.

Ce ne ſont pas-là des vers ; ce n'eſt pas-là l'élégance, l'harmonie, les images, la ſublimité de *Pope.* C'eſt un écolier qui ſe traîne languiſſamment ſur la trace d'un grand homme, et qui bronche à chaque pas ; qui lutte ſans ceſſe contre les difficultés et qui ne les ſurmonte pas ; qui croit avoir fait des vers lorſqu'il a compaſſé laborieuſement un certain nombre de ſyllabes, et placé quelques rimes à leur ſuite. *Sauve-moi du murmure impie* ſignifie en français : *Ne permets pas que je ſois l'objet du murmure ;* au lieu que *Pope* a dit, et ſon traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure.* Au reſte, ces deux ſtrophes ſont très-religieuſes ; c'eſt une prière qui ſied dans la bouche d'un chrétien même. M. *le Franc* lui-même avait plus de raiſon qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la folle vanité ;* car c'eſt un grand péché et un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner ;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

NOTES.

Cette strophe, comme les précédentes, ne renferme que des sentimens pieux et humains, et nous pouvons dire des instructions que M. *le Franc* a bien perdues de vue. A entendre les anathêmes qu'il prononce, et les accusations qu'il intente, dans son discours, à beaucoup de personnes, on serait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de *Pope* cette belle maxime qu'*il faut être lent à condamner*. Il devait cependant penser que c'est un précepte de l'évangile : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés.* St *Luc*, chap. VI, v. 33.

X I.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être ;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains :
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

NOTES.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être : rien n'est si vrai que cette maxime ; au milieu des richesses, de la réputation, de la faveur, ce néant se fait sentir.

Un homme qui se croyait heureux peut voir en un instant une fausse démarche et le concours de quelques circonstances troubler tout le bonheur de sa vie. Un homme qui jouissait de quelque considération peut la voir s'éclipser en un jour : alors seulement on rentre en soi-même, on reconnaît son néant, et on s'écrie : *Vanité des Vanités.* Nos lecteurs nous pardonnerons cette petite digression morale.

Revenons à M. *le Franc.*

XII.

Que le pain, que la paix soit ici mon partage :
J'attends que ton auguste choix
Des autres biens fixe l'usage ;
Tes volontés seront mes lois.

NOTES.

Que le pain et la paix, dit *Pope*, *soient mon partage: quant à tout autre bien, tu sais s'il vaut mieux me l'accorder ou me le refuser ; que ta volonté soit faite.* On n'exprime pas cette pensée en français, en disant à DIEU : *Des autres biens fixe l'usage.*

XIII.

Ton temple est en tous lieux ; tu remplis la nature ;
Tout l'univers est ton autel.
Rien ne vit, n'existe, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

NOTES.

Cette dernière strophe, qui est une des plus sublimes de l'original, est une de celles que le traducteur a le

plus miférablement défigurées. La traduction littérale fuffit pour faire fentir la platitude et l'infidélité de celle de M. *le Franc.*

L'immenfité, dit *Pope*, *eft ton temple ; la terre, la mer et les cieux font ton autel ; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire, et que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.*

Ici l'auteur a encore rendu fon original irréligieux fans néceffité. *Pope* dit que l'immenfité eft le temple de DIEU, idée grande et fublime, qui n'a rien d'oppofé à la religion ; et le traducteur, avec l'expreffion *en tous lieux*, rabaiffe la penfée des lecteurs à la terre, et leur donne à entendre que les temples conftruits par la main des hommes, ne font pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres, ni les églifes que les autres *lieux*. On peut croire même que depuis fa converfion, il a confervé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU eft par-tout, et qu'il ait regardé l'académie comme une églife, puifqu'il y a fait un fi ennuyeux fermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des favans, où fe trouve la rétractation de M. *le Franc* dont il eft fait mention ci-deffus, (dans l'avertiffement) nous croyons que nos lecteurs feront bien aifes de trouver ici un petit extrait de cette pièce, que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. *le Franc :*

1°. Il avait traduit la prière du déifte, parce que *certains anglais, avec lefquels il était dans une affez étroite liaifon*, l'en avaient *défié.*

2°.

2°. *Emporté par la chaleur du travail, il ne jugea de ſang froid de ſa traduction* que long-temps après qu'elle fut faite.

3°. *Il eut l'imprudence de livrer ſa traduction* à ces anglais.

4°. Lorſqu'il reprit le ſang froid que la chaleur de la compoſition lui avait ôté, et qu'il jugea que ſon ouvrage pouvait être *ſcandaleux*, il voulut retirer la copie.

5°. *Il n'était plus temps; les anglais*, avec qui il était étroitement lié, *étaient déjà retournés à Londres*, ſans qu'il en eût rien ſu.

6°. Il leur écrivit *pour les conjurer de ne la point divulguer.*

7°. *Ils le lui promirent.*

8°. *Alors il oublia totalement la prière et la traduction; mais un imprimeur anglais n'y penſa que trop pour lui.*

A toute cette hiſtoire, M. *le Franc* ajoute que *ce ſerait le lieu de réfuter les propoſitions condamnables de la prière univerſelle; mais que ce qui eſt viſible n'a pas beſoin d'être démontré; qu'il les déſavoue, quoiqu'elles ne ſoient pas de lui, et qu'il les rétracterait, s'il avait eu le malheur de les penſer un ſeul inſtant;* qu'elles ſont, ſans doute, échappées par enthouſiaſme à M. *Pope*, ſi recommandable par ſes talens, et qui a le courage de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes inſenſés et les ſyſtêmes inconſéquens d'une *malheureuſe philoſophie* déshonorent les talens devant les hommes, et les rendent criminels devant DIEU.... que la poëſie ne doit point être le langage de l'irréligion; que, ſi elle a rempli ſes loiſirs, il a du moins

l'avantage aſſez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs, &c. &c., et qu'il eſt avec reſpect, &c. &c.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piége tendu pour ſurprendre la religion de M. *le Franc*, et nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du diſcours témoigne contre les philoſophes anglais, après en avoir éprouvé une auſſi noire trahiſon. Nous conjecturons qu'on l'aura auſſi défié de faire un diſcours malhonnête à l'académie, et nous l'exhortons à ne pas accepter déſormais de ſemblables défis.

2°. M. *le Franc*, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas ſenti le venin de la prière de *Pope* dans une longue et laborieuſe traduction ; il n'a entendu l'original et ſa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorſqu'il compoſe de tête, puiſqu'il eſt ſi chaud lorſqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un diſcours qu'il a fait attendre pendant plus de ſix mois à l'académie. Si jamais il eſt reçu dans quelque ſociété littéraire, on lui conſeille d'achever ſon diſcours trois ou quatre ans avant ſa réception ; dans cet intervalle, il profitera des momens de ſang froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de ſa harangue les choſes qui pourraient être inſultantes pour ſes confrères, et révoltantes pour le public.

3°. M. *le Franc* avait-là d'étranges amis : ils lui

promettent que ſa traduction ne paraîtra pas, et ils la confient à un imprimeur! C'eſt, ſans doute, ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point la *philoſophie naturelle du droit des gens;* et il faut convenir que, ſi M. *le Franc* n'a jamais ſouffert des violences et des injuſtices de leurs gens de guerre, il a bien à ſe plaindre de leurs philoſophes, et ſur-tout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. *le Franc* juge *Pope* bien favorablement, lorſqu'il dit que les propoſitions condamnables de la prière univerſelle lui ſont échappées dans l'enthouſiaſme; mais pourquoi l'enthouſiaſme, qui excuſe *Pope* et ſon traducteur, ne pourrait-il pas excuſer auſſi quelques-uns de ceux que M. *le Franc* traite ſi durement dans ſon diſcours? Croit-il être le ſeul en France qui ſoit emporté par la chaleur du moment, et à qui l'on puiſſe pardonner les fougues de l'eſprit et du génie? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne ſoient plus chauds que la traduction de la prière univerſelle.

5°. M. *le Franc* loue *Pope* du courage qu'il a eu de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; ſur quoi nous ferons ce raiſonnement : Ou l'auteur de la prière univerſelle était aux yeux de M. *le Franc* un catholique bien convaincu, ou il ſe regardait comme un homme penſant librement, laiſſant apercevoir ſon irréligion dans ſes écrits, et rempliſſant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on eſt en droit d'exiger de M. *le Franc* qu'il ne juge pas plus rigoureuſement ceux des *philoſophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'*Eſſai ſur l'homme* et la *Prière univerſelle.*

Dans le ſecond cas, on lui repréſentera qu'en louant *Pope* incrédule et rempliſſant quelques devoirs extérieurs de religion, il fait penſer que c'eſt un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuſe en France de la même diſſimulation, puiſqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux, cette diſſimulation eſt auſſi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme ſuffiſante la juſtification de M. *le Franc* contre le reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occaſion de la prière univerſelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs qu'on n'y trouve pas les mots déciſifs de religion révélée et de révélation, que l'auteur du diſcours donne comme la marque diſtinctive des juſtifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop ſévèrement M. *le Franc*, ſi on le jugeait d'après ſes propres maximes.

CONCLUSION.

Il ſuit de tout ce que l'on vient de dire, que l'auteur du diſcours prononcé à l'académie françaiſe, le 10 mars 1760, avait traduit et envenimé, en 1740, la prière du déiſte, compoſée par *Pope*.

LETTRE D'UN QUAKER (1)

A Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.

AMI JEAN-GEORGE,

JE ſuis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres, que les fermiers généraux payent tous les ans à nos frères de Penſilvanie et Mariland pour les nez de la France.

(1) Le frère de M. de *Pompignan* ſe trouvait, par haſard, évêque du Puy en Vélai : il avait fait ces queſtions ſur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, et enſuite que les incrédules ſont dangereux. Il avait eſſayé de réconcilier la dévotion avec l'eſprit, et ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis ſon livre. Il crut donc, en qualité d'évêque et de bel eſprit, devoir défendre ſon frère contre M. de *Voltaire*, et donner à ſes brebis, dans une inſtruction paſtorale, des leçons de théologie et de bon goût. Cette inſtruction lui attira les réponſes ſuivantes de la part d'un quaker et d'un évêque ſchiſmatique. Pour l'en conſoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, ſi connu de toute l'Europe pour la profondeur de ſes lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne; et, en cette qualité, il a écrit à ſes diocéſains de ne point ſouſcrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il ſe doutait qu'on aurait la malice de ſe moquer un peu de lui.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Auguſtins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiſſance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une inſtruction dite paſtorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monſeigneur Cortiat*, *ſecrétaire*. Il m'offrit en payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton* et *Locke*, qu'un français plus juſte que toi appelle les précepteurs du genre humain. Peux-tu être aſſez barbare pour dire (page 33) qu'*on ne trouve point d'idée poſitive de* DIEU *dans ce ſage Locke*, auteur du *Chriſtianiſme raiſonnable*, et légiſlateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire, *Chaubert*, m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, et que, dans cette apologie, tu dis que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah! frère, cela n'eſt pas bien : nous ne ſommes pas ſi mépriſables que tu le dis; demande à nos amiraux.

De quoi t'aviſes-tu, dans une inſtruction dite paſtorale, adreſſée aux laboureurs, vignerons et merciers du Puy en Vélai, de dire (page 38) que le ſyſtême de la gravitation eſt menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes et centrifuges avec la religion et avec les habitans du Puy en Vélai? Vois combien il eſt ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, et de vouloir faire le

bel-efprit chez *Chaubert*, quai des Auguftins, fous prétexte d'enfeigner ton catéchifme à tes payfans. Apprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'eft point un fyftême; que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raifon directe de la maffe, et en raifon inverfe du quarré de la diftance; que c'eft une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; et fouviens-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie : *Non erat hic locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne fuis pas furpris que tu outrages les gens de ton pays; (page 18) tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle*, et de dire que fon *Hiftoire des oracles eft remplie de venin.* Cette hiftoire n'eft point de lui : elle eft du favant *Van-Dale; Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le fage miniftre *Bafnage*, le judicieux *du Marfais*, les meilleurs journaliftes; tous ont foutenu cette hiftoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces chofes avec naïveté, je vis le carroffe d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert*. Eft-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre, où le préfident de *Montefquieu*, le bienfaiteur des hommes, eft traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle fe fit donner ta paftorale; on lui avait indiqué la page; (page 208) elle lut et rendit l'ouvrage. Quel eft le poliffon qui a fait cette rapfodie, dit-elle? C'eft monfeigneur *Cortiat*, fecrétaire, répondit *Chaubert.* Je lui dis : Belle femme, qui es-tu? Elle m'apprit

qu'elle était la bru du célèbre *Monteſquieu.* Conſole-toi, lui dis-je; quiconque inſulte tant de grands hommes eſt sûr du mépris et de la haine du public.

Elle partit conſolée; je continuai à te feuilleter: tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terraſſon*, et d'un *Boindin* auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, et ſi *Boindin* a fait quelque écrit d'athéiſme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déiſme. Il me dit que ce *Boindin* était un magiſtrat, qui avait fait quelques comédies, et que ni lui ni *Terraſſon*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit ſur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, et que je dis: *Pox on the mad man;* la peſte ſoit du... j'en demande pardon à DIEU, et je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, et tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'Eccléſiaſte a dit dans ſon dernier chapitre: „Tout ce qui vient de la terre, „tout ce qui doit y retourner, eſt vanité. Il n'y a „d'eſtimable dans l'homme que ſon ame, ſortie immé- „diatement des mains de DIEU, faite pour retourner „vers lui, conſiſtant toute entière à le craindre et à „le ſervir, et attendant de ſon jugement la déciſion „de ſa deſtinée. „

Tu n'as pas menti; mais tu as dit la choſe qui n'eſt pas. Ce paſſage n'eſt point dans l'Eccléſiaſte: tu peux répondre, comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que, s'il n'y eſt pas *totidem verbis*, il y

eſt *totidem litteris ;* mais réponſe comique n'eſt pas raiſon valable : quand on cite l'Ecriture, il faut la citer fidèlement, et ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon*.

Tu parles enſuite contre la religion naturelle : ah ! mon frère, tu blaſphèmes ; ſaches que la religion naturelle eſt le commencement du chriſtianiſme, et que le vrai chriſtianiſme eſt la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne; mais je n'aime ni le galimatias, ni les contradictions : tu avoues (page 111) que DIEU ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta paſtorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, et feraient ſauvés. Et tu prétends (page 117) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion ne ſoit pas damné. Hélas ! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans baptême ; puiſque les pères de ton Egliſe ont cru que les petits enfans morts ſans baptême ſont la proie des flammes éternelles ; puiſqu'un enfant mort-né eſt vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu paſſes de *Boindin* à *Moïſe*. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu ! tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de *Moïſe*, et tu ne l'as pas fait ; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui ſont

la ſeule loi des Juifs, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort ne ſont jamais énoncées. Tu devais faire ſentir que DIEU, gouvernant ſon peuple immédiatement par lui-même, et le menant par des récompenſes et des punitions ſoudaines et temporelles, n'avait pas beſoin de lui révéler le dogme de la vie future, qu'il réſervait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer et étendre cette raiſon pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs ceux des Indiens, des Perſans, des Egyptiens, beaucoup plus anciens, et qui annonçaient une vie à venir. Quel ſervice n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare et l'Adès des Grecs, et qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui ſignifie tantôt l'enfer, tantôt la foſſe; car la langue des Hébreux était ſtérile et pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot ſervait à pluſieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens et les ſavans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que ſous le roi *Oſias*; que *Moïſe* n'a pas pu preſcrire des règles aux rois, puiſqu'ils n'exiſtèrent point de ſon temps; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïſe* et à ſon peuple vivant dans le déſert. Tu devais ſavoir quelle langue parlaient alors les Juifs, comment on avait gravé ſur la pierre tout le Pentateuque; ce qui était une entrepriſe prodigieuſe dans un déſert où tout manquait. Tu

devais résoudre mille difficultés de cette nature ; et alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre savant évêque de Worcester ; mais il faudrait savoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïse* sépara les eaux de la mer à la vue de six cents mille hommes ; le moindre écolier le sait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les Juifs, descendans de *Jacob*, se trouvaient, au bout de deux siècles, au nombre de six cents mille combattans ; ce qui fait plus de deux millions de personnes ; comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui, au rapport de *Diodore de Sicile*, n'ont pas été sous les *Ptolomée* plus de trois millions d'ames, et qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions, qui pouvaient composer six cents mille familles, tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Egypte n'avait certainement pas, après cette perte, six cents mille combattans à opposer aux Israélites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite, au lieu de s'emparer de l'Egypte ; pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de côtoyer la Méditerranée : c'est ce que notre fameux *Taylor* a merveilleusement expliqué ; mais il connaissait parfaitement l'Arabie et l'Egypte.

Tu nous aurais enseigné comment, en fesant un long détour pour arriver entre Memphis et Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les ſecrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs preſtiges les miracles de *Moïſe*, et comment ils changèrent en ſang les eaux du Nil que *Moïſe* avait déjà transformées en un fleuve de ſang. C'eſt ce que le docteur *Stilling fleet* a ſu approfondir. Tu vois bien encore une fois que les Anglais ne ſont pas ſi mépriſables.

Tu aurais appris chez notre ſavant *Sherlock* la raiſon évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le ſoleil dans ſa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens, et pourquoi preſque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux et eſclave ſi ſouvent et ſi long-temps.

Il était eſſentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant *Eſdras*, avancent qu'aucun paſſage de ce Pentateuque ne ſe trouve cité, ni dans les prophètes, ni dans l'hiſtoire des rois juifs; qu'il n'y eſt jamais parlé, ni du Bereſith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addebarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire; ce ſont les titres de la Genèſe, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres ſacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités, s'ils avaient été connus? C'eſt une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-ſavamment.

Un devoir non moins indiſpenſable était de

montrer que tous les livres ſacrés de la nation judaïque étaient néceſſaires au monde entier; car comment DIEU aurait-il inſpiré des livres inutiles? Et ſi tous ces livres étaient néceſſaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falſifiés?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile ſelon ſaint *Matthieu* dît au chap. II : JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie : *Il s'appelera Nazaréen*? Et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne ſe trouvât dans aucun prophète?

On voit encore au chap. XXVII : *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en diſant : Ils ont accepté trente pièces d'argent, &c. dont il achètera le champ du Potier.* Cela n'eſt point dans *Jérémie*; et cette difficulté eſt encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young*, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui ſemblent entièrement contradictoires. Permets que je te diſe que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, et qu'il valait mieux inſtruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté : tu n'avais qu'à lire l'expoſition de ce digne prélat; tu aurais vu dans quel ſens cette grande prophétie s'eſt accomplie, et ton ouvrage alors eût été en effet une inſtruction. Mais tu examines ſi *Boileau* était un verſificateur ou un

poëte ; ſi *Perrault* a pris avec raiſon le parti des modernes ; tu parles de l'attraction ; tu tâches de décrier l'algèbre et la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu aurais enſuite expliqué les myſtères; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST, ayant dit : *Mon père eſt plus grand que moi*, cependant il eſt égal à lui; comment le S^t Eſprit, étant égal au Père et au Fils, ne peut cependant engendrer, et pourquoi, au lieu d'être engendré, il procède; ſur quels fondemens l'Egliſe grecque le crut toujours procédant du Père ſeul, et par quelle raiſon l'Egliſe romaine le crut, au dixième ſiècle, procédant du Père et du Fils tout enſemble.

De bonne foi, ces queſtions ne ſont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* et de *Terraſſon*, et de la *Théorie de l'impôt*, roman de l'ami des hommes.

Crois-moi, lorſqu'on eſt ſuperficiel et ignorant, on ne doit pas ſe haſarder d'écrire des paſtorales.

AMI JEAN-GEORGE,

Je tombe ſur un plaiſant endroit de ta paſtorale : (pages 258 et 259) tu prétends que la philoſophie peut auſſi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur ; tu ſais à qui ce privilége a été réſervé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shafteſbury*, *l'un des héros du parti philoſophiſte*, et l'ami de *Locke*, entra dans des factions contre le conſeil de *Charles II*, et ſur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles

blunders. Celui que tu appelles le *héros du parti philosophiste* était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique; le petit-fils fut un véritable philosophe, et passa sa vie dans la retraite, loin des fripons et des fanatiques. Pauvre homme! voilà ce que c'est que de parler au hasard, et de savoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Vélai?

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un évêque, ton confrère, qui vient rendre à *Chaubert* ta pastorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs : Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrases qui ne signifient rien! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire respecter. J'aimerais mieux encore, je crois, (Dieu me pardonne!) les vers judaïques de son frère aîné. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGE.

SECONDE LETTRE

D'UN QUAKER.

AMI JEAN-GEORGE,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes; mais tu ne veux que les pallier, et tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injuſtice et d'ignorance il y avait à dire que le grand philoſophe *Locke n'admettait nulle part l'idée poſitive d'un Dieu;* je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU poſitivement, dans ſon admirable ouvrage de l'*Entendement humain* et dans ſon *Chriſtianiſme raiſonnable.*

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury*, petit-fils du chancelier de ce nom; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, et cette bévue était le fruit de ta ſingulière opinion, que les philoſophes étaient auſſi des ſéditieux. Tu devais une réparation authentique à ſa famille, à la raiſon et à l'hiſtoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu feſais de ſcandaleux outrages à la mémoire des *Monteſquieu*, des *Fontenelle* et d'autres grands hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens et parler de vers dans ta paſtorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, et pour réponſe tu cries à l'impiété : ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures?

AMI

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puifque tu avais la paffion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il fallait enfeigner les faintes écritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels font les meilleurs commentateurs. Je te difais que fi tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre favant évêque de Worchefter la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le fecrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque fous le roi *Ofias;* et tu me réponds comme fi je t'avais dit que le fecrétaire *Saphan* compofa le livre; de bonne foi, cela eft-il jufte?

Que n'as-tu lu la favante differtation du docteur *Sancroft* contre *Newton* et contre *le Clerc?* Le premier était un grand homme, le fecond était un vrai favant; cependant ils ont pu fe tromper. *Newton*, qui daigna s'amufer quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit auffi; d'autres l'ont attribué à *Efdras.* Tu aurais rendu fervice à la religion et aux lettres, en approfondiffant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terraffon* et de *la Motte* à meffieurs du Puy en Vélai, dans ta paftorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton?* Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, et tu ne ferais pas réduit à citer S[t] *Paul* mal à propos; il t'aurait appris que S[t] *Paul*, à l'exemple de fon maître, annonçait et conftatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'évangile

prouve l'immortalité de l'ame; il prouve que le Dieu de Jacob eſt le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïſe* ait annoncé publiquement une vérité réſervée à dès temps plus ſacrés et plus heureux. Ah ! mon frère , tu devais mieux t'inſtruire , et ne pas priver notre ſainte loi du plus grand avantage qu'elle ait ſur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'avais appris qu'aucun uſage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'eſt expreſſément citée dans aucun livre hébreu poſtérieur, qu'on ne trouve aucun verſet des cinq livres de *Moïſe* répété dans les autres livres, et là deſſus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois: *Gardez les cérémonies*, *les préceptes*, *les ordonnances* , *ſelon qu'il eſt dit dans la loi de Moïſe*. Mais ne vois-tu pas que ce n'eſt pas-là une citation. Autre choſe eſt d'exhorter en général à ſuivre la loi ; autre choſe eſt de citer préciſément les paſſages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la queſtion.

Qu'on nous diſe chez nous : Soyez fidèles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés , cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïſe* a écrit ſes lois, perſonne n'en doute ; mais puiſque tu voulais prouver ce que nous connaiſſons tous, il fallait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGE,

Que tu avais un beau champ pour manifeſter la puiſſance du Seigneur dans les plaies d'Egypte, et dans le miraculeux paſſage de la mer Rouge ! Notre

évêque *Stillinfleet* entend mieux que toi le texte ſacré ; tu viens nous dire que le *ſeul bétail* des Egyptiens mourut de la peſte dans la cinquième plaie. Les mots hébreux et chaldaïques répondent préciſément à ceux-ci ; *Tous les animaux* des Egyptiens moururent ; et la Vulgate, que tu pouvais ſuivre, dit expreſſément : *Omnia animantia.* Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire, tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Egypte étaient alliés du roi de Nubie ; et même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, et que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la ſienne.

Voilà comme un commentateur habile réſout les difficultés. Je ſais qu'on veut éluder cette ſolution, et que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps ; que du fond de la preſqu'île Méroé, frontière de la Nubie, il y a environ onze cents mille pas juſqu'à Memphis, et qu'avant qu'on eût pu raſſembler les chevaux en Nubie, et les conduire ſi loin, on aurait perdu un temps trop conſidérable ; mais il faut obſerver auſſi que la cavalerie marche plus vîte qu'un peuple entier, composé de vieillards, de femmes et d'enfans ; que la multitude des Juifs, qui allait à plus de deux millions de perſonnes, ne pouvait faire de longues traites ; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Geſſen vis-à-vis du lac Sirbon, et en retournant du lac Sirbon au déſert d'Ethan. Quand ils furent dans ce déſert qui eſt préciſément à la

pointe de la mer Rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils ſortaient ; et il eſt dit expreſſément qu'ils firent un long circuit : *Circumduxit per viam deſerti.* Ils paſsèrent donc à la hauteur du grand Caire, d'Héliopolis et de Memphis. Or de Memphis à Baal-Séphon ou Cliſma, qui eſt préciſément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux, il y a ſoixante mille pas. La ſainte écriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche ; ainſi l'on eſt bien reçu à ſuppoſer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence, tu n'en as ſuivi aucun, et tu ne m'as pas ſeulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur ſur la ſuperbe de certaines gens ; voilà l'origine des fauſſes démarches, des mauvais vers, de la proſe ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut paſſer pour bel-eſprit dans ſon village et à Paris, et pour y parvenir il n'y a point de ſottiſe qu'on ne faſſe. Quand les ſottiſes ſont faites, on veut les ſoutenir par les calomnies, on perd la charité comme la raiſon, on tombe d'abyme en abyme, ainſi que de ridicule en ridicule, on perd ſon ame en ſe feſant moquer de ſoi. Ah ! mon frère, que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré et modeſte comme tu dois l'être, à te ſauver des ſifflets dans ce monde, et de la damnation dans l'autre !

Adieu, JEAN-GEORGE.

INSTRUCTION PASTORALE

De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.

MES CHERS FRERES,

MON confrère *Jean-George* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encore si *Jean-George* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-George* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède ; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam*, ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était un prophète, et l'autre un redresseur des torts ; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur ;* mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'Eglise ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages ; nous ne voyons

pas même que les évangiles aient été écrits par monſeigneur *Matthieu* et par monſeigneur *Luc*. Mais auſſi, mes chers frères, conſidérez que les ouvrages de monſeigneur *Jean-George* ne ſont pas paroles d'évangile.

Il a ſoin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan* ; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus ſévères ſe dérider, et la joie répandue ſur tous les viſages, juſqu'au moment où la lecture des premières pages a changé abſolument toutes les phyſionomies, et plongé les eſprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monſeigneur était auteur à Paris, et on a demandé dans Paris ſi cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on proſtituât ainſi la dignité du ſaint miniſtère ; que ſous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèſe, on imprimât en effet un livre qui n'eſt pas fait pour ce diocèſe, et qu'on affectât de parler de *Newton* et de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en ſommes d'autant plus ſurpris que les ouvrages de ces Anglais ne ſont pas plus connus des habitans du Vélai que de monſeigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'eſt le ridicule.

Comme notre diocèſe eſt extrêmement éloigné du ſien, nous nous ſervons, à ſon exemple, de la voie de l'impreſſion pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens ſe doivent les uns aux autres; devoir dont ils ſe ſont fidèlement acquittés dans tous les temps.

Ce n'eſt pas que nous voulions conteſter à *Jean-George* ſes prétentions épiſcopales au bel-eſprit ; ce n'eſt pas que nous ne ſachions eſtimer ſon zèle ardent qui, dans la crainte d'omettre les choſes utiles, ſe répand preſque toujours ſur celles qui ne le ſont pas. Nous convenons de ſon éloquence abondante qui n'eſt jamais étouffée ſous les penſées ; nous admirons ſa charité chétienne qui devine les plus ſecrets ſentimens de tous ſes contemporains, et qui les empoiſonne, de peur que leurs ſentimens n'empoiſonnent le ſiècle.

Mais, en rendant juſtice à toutes les grandes qualités de *Jean-George*, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans ſon inſtruction paſtorale, laquelle pluſieurs malins d'entre vous diſent n'être ni d'un homme inſtruit ni d'un paſteur. Cette bévue conſiſte à regarder les plus grands génies comme des incrédules ; il met dans cette claſſe *Montagne*, *Charon*, *Fontenelle* et tous les auteurs de nos jours, ſans parler de la prière du déiſte de monſieur ſon frère aîné que DIEU abſolve.

C'eſt une entrepriſe un peu trop forte d'écrire contre tout ſon ſiècle : et ce n'eſt peut-être pas avoir un zèle ſelon la ſcience, que de dire : Mes frères, tous les gens d'eſprit et tous les ſavans penſent autrement que moi, tous ſe moquent de moi ; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru aſſez habile.

On dit auſſi qu'il y a dans l'in-4° de mon confrère *Jean-George* un long chapitre contre la tolérance, malgré la parole de JESUS-CHRIST et des apôtres, qui nous ordonne de nous ſupporter

les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, selon cette parole, à supporter *Jean-George*. Vous avez beau dire que son livre est insupportable ; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. Si son ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous rassurer, que mon relieur m'a promis qu'il serait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-George*, et même à *Jean-Jacques*, quoique nous pensions différemment d'eux sur quelques articles. Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy est comme l'arche du Seigneur, elle est sainte, elle est exposée en public, et personne n'approche d'elle.

Bon soir, mes frères.

L'humble évêque d'Alétopolis.

AVIS

A TOUS

LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Afie et de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, et fur-tout dans la ville de Rome, une fecte qui fe nomme les *chrétiens catholiques :* cette fecte envoie des efpions dans tout l'univers, tantôt fur des vaiffeaux marchands, tantôt fur des vaiffeaux armés en guerre. Elle a fubjugué une partie du vafte continent de l'Amérique, qui eft la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y maffacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre fon pouvoir defpotique et contre fa religion. Il s'eft écoulé environ cent trente révolutions du foleil depuis que cette fecte, foi-difant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres fectes, et caufa une des plus furieufes guerres civiles qui aient jamais défolé un royaume. Le Japon nagea dans le fang; et depuis cette affreufe époque, les habitans ont été obligés de fermer leur

(1) Cette efpèce de manifefte n'a jamais été imprimé ; il s'eft trouvé dans les papiers de l'auteur, et l'on ignore s'il en avait fait quelque ufage.

pays à tous les étrangers, de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les espions appelés jésuites, que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine, commençaient déjà à causer du trouble dans ce vaste empire, lorsque l'empereur *Yontchin*, d'heureuse mémoire, renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao, et maintint par leur bannissement la paix dans son empire.

Ces mêmes jésuites se sont soumis en Amérique un pays de quatre cents soixante milles de circonférence ; on dit qu'ils ont civilisé les habitans : ces peuples en effet sont civils au point d'être esclaves des bonzes et fakirs catholiques, connus sous le nom de jésuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour subjuguer le royaume d'Abyssinie.

Le nom de catholique signifie universel ; ce nom leur suffit pour persuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes, et se soumettre à leur pouvoir ; ces dogmes sont le comble de la démence : et ils disent que c'est précisément ce qui convient au genre humain. Non-seulement ils annoncent trois dieux qui n'en sont qu'un, mais ils disent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le ressusciter tous les jours avec des paroles ; ils le mettent dans un morceau de pain ; ils le mangent, et le rendent avec les autres excrémens. C'est à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes se soumettent ; et quand ils sont les plus forts, ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui osent opposer leur raison à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans ſe vantent d'être deſcendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu, juif, ou iſraélite. Ils perſécutent avec férocité ces juifs dont ils ſe diſent les enfans : ils en font des ſacrifices à leurs trois dieux, et ſur-tout à celui qu'ils changent en un morceau de pain, et pendant ces ſacrifices de chair humaine, ils chantent les hymnes compoſées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites ſectes dans leſquelles leur religion eſt diviſée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ſes propres enfans de la même main qui a porté la déſolation aux extrémités du monde.

Il eſt donc néceſſaire qu'on faſſe paſſer ces excès dans toutes les langues, et qu'on les dénonce à toutes les nations.

LETTRE PASTORALE

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH,

J. F. DE MONTILLET.

Il parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une inſtruction paſtorale, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des aſſertions, conſacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéſuites comme des martyrs, et les parlemens comme des perſécuteurs; (*a*) on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéſuites du royaume. Cette inſtruction paſtorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi ſait réprimer les attentats à ſon autorité; les parlemens ſavent les punir. Mais les citoyens qui ſont attaqués avec tant d'inſolence dans ce libelle n'ont d'autre reſſource que celle de confondre les calomnies. Vous avez oſé inſulter des hommes vertueux, que vous n'êtes pas à portée de connaître; vous avez ſur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous: vous dites à vos diocéſains d'Auſch, que ce citoyen, officier du roi, et

(*a*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites, &c.* pages 34 et ſuivantes du mandement de M. d'*Auſch.*

membre d'un corps à qui vous devez du reſpect, (*b*) eſt un vagabond et un fugitif du royaume, tandis qu'il réſide depuis quinze années dans ſes terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèſe, quoique vous ſoyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercenaire dans le temps même qu'il donnait des ſecours généreux à votre neveu, dont les terres ſont voiſines des ſiennes : ainſi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'eſt un jéſuite qui eſt l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir ſignée; ſi c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous ſavez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiſcopat, et qui le rendrait mépriſable, s'il pouvait l'être. On a épuiſé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable, ſi inſolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, et en priant DIEU qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe et ſi lâche ; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

(*b*) Pages 12, 13 et 14 du libelle.

OMER DE FLEURI

Etant entré, ont dit : (*)

MESSIEURS,

COMME je ſuis chargé *par état*, (page 3) de vous propoſer des thèſes de médecine, et qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affaibliſſent la ſécurité, et de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (pag. 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades et des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Mais, comme ce qui peut intéreſſer la religion ne regarde en aucune manière le bien public, (p. 3) et que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la ſorbonne qui *par état* eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné et purgé, et la faculté de médecine chargée *par état* de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins et les meilleurs théologiens de l'Europe,

(*) Voyez le réquiſitoire contre l'inoculation.

vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu ſur les catégories d'*Ariſtote*, ſur la circulation du ſang, ſur l'émétique et ſur le quinquina.

On ſait que vous vous entendez *par état* à toutes ces choſes comme en finances.

Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes les nations voiſines qui l'ont eſſayée; puiſqu'elle a ſauvé la vie à des étrangers qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enregiſtrée; et pour y parvenir, vous emploierez les déciſions de la ſorbonne, qui vous dira que St *Auguſtin* n'a pas connu l'inoculation, et la faculté de Paris qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Sur-tout, Meſſieurs, ne donnez point un temps fixe aux ſalutaires et ſacrées facultés pour décider, parce que l'inſertion utile de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la groſſe ſœur de la petite, meſſieurs des enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pilules de *Keizer*, tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes meſſieurs qui en ont beſoin *par état;* la ſorbonne ayant préalablement donné ſon décret ſur cette matière théologique.

Nous eſpérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés ſans votre permiſſion, et contre quiconque révoquera en doute votre ſageſſe et votre impartialité reconnues.

A WARBURTON.

Tu exerces ton infolence et tes fureurs fur les étrangers comme fur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur; tu as réuffi: après avoir commenté *Shakefpeare*, tu as commenté *Moïfe ;* tu as écrit une rapfodie en quatre gros volumes, pour montrer que DIEU n'a jamais enfeigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans; et tandis qu'*Homère* l'annonce, tu veux qu'elle foit ignorée dans l'écriture fainte. Ce dogme eft celui de toutes les nations policées ; et tu prétends que les Juifs ne le connaiffaient pas.

Ayant mis ainfi le vrai Dieu au-deffous des faux dieux, tu feins de foutenir une religion que tu as violemment combattue; tu crois expier ton fcandale en attaquant les fages; tu penfes te laver en les couvrant de ton ordure; tu crois écrafer d'une main la religion chrétienne et tous les littérateurs de l'autre : tel eft ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie et de témérité n'eft pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité et dans l'obfcurité de ton ftyle; tu as couvert d'un mafque ton affreux vifage. Voyons fi on peut faire tomber d'un feul coup ce mafque ridicule.

Tous les fages s'accordent à penfer que la légiflation des Juifs les rendait néceffairement les ennemis des nations.

Tu

Tu contredis cette opinion ſi générale et ſi vraie dans ton ſtylé de *Billingſgate.* Voici tes paroles : „ Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'entaſſer, même „ dans le plus ſale égoût de l'irréligion, tant de „ fauſſetés, d'abſurdité et de malice.... Comment „ peut-il ſoutenir à viſage découvert, et à la face „ du ſoleil, que la loi moſaïque ordonnait aux Juifs „ d'entreprendre de vaſtes conquêtes, ou qu'elle „ les y encourageait, puiſqu'elle leur aſſignait un „ diſtrict très-borné ? &c. „

Je paſſe ſous ſilence les injures auſſi groſſières que lâches, dignes des porte-faix de Londres et de toi ; et je viens à ce que tu oſes appeler des raiſons : elles ſont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'on ait promis aux Juifs un ſi petit diſtrict.

„ En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec „ *Abraham*, et lui dit : Je donnerai à ta ſemence la „ terre depuis le fleuve d'Egypte juſqu'au grand „ fleuve d'Euphrate. „

C'était promettre aux Juifs par ſerment l'iſthme de Suez, une partie de l'Egypte, l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'eſt-là un petit pays, il faut que les Juifs fuſſent difficiles ; il eſt vrai qu'ils ne l'ont pas poſſédé, mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des ſiècles ſans connaître ces vaſtes contrées, et ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate et du Tigre que pour y être traînés en eſclavage. Mais voici bien d'autres promeſſes ; voyez *Iſaïe*, au chap. XLIX.

„ Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains ſur
„ toutes les nations; je lèverai mon ſigne ſur les
„ peuples ; ils vous apporteront leurs fils dans leurs
„ bras , et leurs filles ſur leurs épaules ; les rois
„ ſèront vos nourriciers , et leurs filles vos nour-
„ rices ; ils vous adoreront le viſage en terre , et ils
„ lécheront la poudre de vos pieds. „

N'eſt-ce pas leur promettre évidemment qu'ils ſeront les maîtres du monde , et que tous les rois ſeront leurs eſclaves ? Hé bien , *Warburton*, que dis-tu de ce petit diſtrict ?

Tu ſais ſur combien de paſſages les Juifs fondaient leur orgueil et leurs vaines eſpérances ; mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres ſaints contre leſquels tu as écrit. Vois ſi le ſale égoût de l'irréligion n'eſt pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi ſi on égorge les pères et les mères , les fils et les filles , les enfans à la mamelle et les animaux même ſans haïr ? Tu hais , tu calomnies ; on te déteſte dans ton pays , et tu déteſtes : mais ſi tu avais trempé dans le ſang tes mains qui dégouttent de fiel et d'encre , oſerais-tu dire que tu aurais aſſaſſiné ſans colère et ſans haine ? Relis tous les paſſages où il eſt ordonné aux Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie , et dis , ſi tu en as le front , qu'il ne leur était pas permis de haïr. Eſt-il poſſible qu'un cœur tel que le tien ſe trompe ſi groſſièrement ſur la haine ? C'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'eſt ſervi , de ne pas toucher ſes habits , ce n'eſt pas ordonner l'averſion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui , ſans te montrer de colère ne veulent pas dîner avec toi , par la ſeule raiſon que ton pédantiſme les ennuie , et que ton inſolence les révolte ; mais ſois sûr qu'ils te haïſſent , toi et tous les pédans barbares qui te reſſemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïſſaient que l'idolâtrie, et non les idolâtres : plaiſante diſtinction !

Un jour un tigre raſſaſié de carnage rencontra des brebis qui prirent la fuite ; il courut après elles , et leur dit : Mes enfans , vous vous imaginez que je ne vous aime point ; vous avez tort ; c'eſt votre bêlement que je hais ; mais j'ai du goût pour vos perſonnes , et je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous ; je m'unis à vous par la chair et le ſang. Je bois l'un , je mange l'autre pour vous incorporer à moi ; jugez ſi on peut aimer plus intimement.

Bon ſoir , *Warburton.*

CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN,

EN 1767.

CANONISATION
DE
SAINT CUCUFIN.

La canonisation de Saint Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII; et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

ROMULUS et Liber pater et cum Castore Pollux
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dùm terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravère suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari, &c.

Lorsque l'on vit Bacchus et l'invincible Alcide,
Et Pollux et Castor et le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des lois utiles,

Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus ?
L'homme ingrat et méchant noirciſſait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ;
On fit de ces héros cent contes odieux ;
On les perſécuta tout le temps de leur vie :
Furent-ils enterrés, le monde en fit des dieux.

Il était bien vilain, ſans doute, de donner des ridicules à *Triptolême* pour prix de ſon blé ; de dire des ſottiſes de *Bacchus* lorſqu'on buvait ſon vin, de reprocher à *Hercule* ſes amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, et qu'il nettoyait nos écuries. Mais auſſi il eſt bien beau de diviniſer les *Hercules* malgré les *Euryſthées*.

L'antiquité n'a rien de ſi honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les ſages ne s'oppoſaient point à ces apothéoſes ; ils ſavaient bien que le ſot peuple prend l'air et les nuages pour le ciel ; que chaque ſphère qui roule dans l'eſpace eſt entourée de ſon atmoſphère ; que notre terre eſt un ciel pour Vénus et pour Mars, comme Mars et Vénus ſont des cieux pour nous ; que *Jupiter* n'aſſemble point ſon conſeil ſur le mont Olympe en Theſſalie ; qu'un dieu ne vient point dans une nue, comme à notre opéra. Ils ſavaient bien que ni le corps d'*Hercule*, ni ſon petit ſimulacre léger qu'on appelait ame, vent, ſouffle, manes, n'avaient point épouſé *Hébé*, et ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces ſages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui, vous ſerez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous difent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis *Orphée* et *Homère* jufqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* jufqu'à *Pline*, il n'y a pas un feul poëte, un feul philofophe qui ait admis plufieurs dieux fuprêmes. Le *Jehovah* des Phéniciens, adopté en Egypte, et enfuite en Paleftine, le *Zéus* des Grecs, le *Jupiter* des Latins, a toujours été conftamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le fouverain des dieux fecondaires et des hommes : *Divum fator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux fecondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice fe foit appelée *Junon*, *Minerve*, *Latone*, *Vénus*, *Iris*, au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* et de *Matthieu*. *Chaumeix* porte infolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuiffant qui s'appelait *Salomon*, mari de trois cents femmes et de fept cents concubines. Le plus vil coquin a fon nom de faint ; je voudrais bien favoir quel eft le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins, depuis *Numa* jufqu'à *Théodofe*, ont toujours défigné DIEU par le titre de *très-grand et très-bon ;* titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité fuprême n'a eu d'affociés ; ce blafphême fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars*, *Minerve*, *Junon*, *Apollon*, &c.

Oui, comme des génies inférieurs ; et, si j'ose le dire sans blasphême, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs et les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

S[t] *George*, armé de pied en cap, est le dieu des batailles, comme l'étaient *Mars* et *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que S[t] *George* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage que S[te] *Claire ;* et *Mercure*, le dieu des arts, vaut bien S[t] *Crépin* le dieu des cordonniers. *Diane* eut plus de réputation que S[t] *Hubert*, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des anges de la guerre et de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante et grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme et constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges. (*a*) C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michäel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*, &c. le nom même d'*Israël*, qui signifie *voyant* DIEU, est chaldéen : les historiens juifs *Josephe* et *Philon* l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très-postérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel*, (*b*) que l'ange *Gabriel*, secouru par l'ange *Michäel*, combattit contre l'ange

(*a*) Tamuld de Jérusalem, *in rhostra shana.*

(*b*) Chap. IX, v. 21 ; et chap. X, v. 13.

des Perses, et qu'on lit dans l'épître de S[t] *Jude* (*c*) que *Michaël* eut une grande contestation avec le diable pour le corps de *Moïse*.

Il est constant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un seul DIEU, vénérèrent des dieux secondaires, des demi-dieux. Exceptons-en les seuls Chinois qui, doués d'une sagesse supérieure, ne firent jamais partager à personne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Gréce et Rome, en plaçant des demi-dieux, des saints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les surplis, les chasubles, l'eau bénite des gentils: mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies; et la vérité consacra des rites inventés par l'esprit de mensonge.

Polyeucte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

> Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
> De bois, de marbre et d'or, comme vous les voulez:

Mais qu'aurait dit *Pauline*, si elle avait vu quelque temps après S[t] *Roch*, S[t] *Pancrace*, S[t] *Fiacre*, en bois, en marbre, en métal?

L'apparence est la même dans l'un et dans l'autre cas. Jamais S[t] *Fiacre* et S[t] *Pancrace* n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais aussi on ne s'est avisé chez les gentils d'offrir de l'encens à *Mercure*, à *Latone*, comme aux maîtres

(*c*) V. 9.

ſouverains des cieux, de la terre et du tonnerre. *Mercure* et *Latone* obéiſſaient à *Jupiter ;* on priait *Mercure* et *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter :* cela eſt ſi vrai, que *Lucien*, qui ſe moque également d'eux tous, fait préſenter par *Mercure* les placets des hommes à *Jupiter*, ſon maître.

La juive *Eſther*, dans une belle pièce de vers en dialogues, intitulée, je ne ſais pourquoi, *tragédie*, dit à un roi de Perſe, nommé *Aſſuérus*, qui n'a jamais exiſté :

Ce Dieu, maître abſolu de la terre et des cieux,
N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel eſt ſon nom, le monde eſt ſon ouvrage ;
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de ſon trône interroge les rois.

Ces vers ſont admirables ; preſque perſonne ne devrait être aſſez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine ;* et les hommes groſſiers que leur épaiſſe barbarie rend inſenſibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Aſſuérus* pouvait répondre à la prétendue *Eſther :*

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchiſme; je ſavais, avant que vous fuſſiez née, que DIEU eſt le maître abſolu de notre petite terre, des planètes et des étoiles. Nous adorions *Jéhovah*, l'Eternel, pluſieurs ſiècles avant que vos miſérables Juifs vinſſent de l'Arabie déſerte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire et à écrire

que de nous et des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul DIEU; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large et de haut, où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain, quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaïm, et vous fit tous conduire, les mains derrière le dos, sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous, ma bonne, de penser m'enseigner DIEU, qu'il serait ridicule à moi de vous avoir épousée, d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs, et d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le sens d'un oison. Je sais mieux vos propres livres que vous et que votre fat de *Mardochée*; je sais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire, vous adorâtes (*d*) l'étoile remphan et celle de moloch, &c. je sais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe, et que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que votre *Isaïe* (*e*) vous reproche de sacrifier vos fils et vos filles à vos dieux dans des torrens, sous des rochers.

(*d*) *Amos*, chap. V, v. 26, cité Actes des apôtres, chap. VI, v. 42.
(*e*) Chap. LVII, v. 5.

Il vous ſied bien, bégueule juive, d'oſer enſeigner votre maître !

Saints à faire.

Il eſt démontré que tous les peuples policés ont adoré un DIEU formateur du monde, et que pluſieurs peuples ont compoſé une cour à ce Dieu qui n'en a pas beſoin. Dans cette cour ils ont placé les grands hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, *Divus Antoninus* ne ſignifiaient à la lettre que S[t] *Antonin*, S[t] *Trajan*. Ces ſaints étaient propoſés pour modèles aux empereurs; modèles bien peu imités ! Si nous avions S[t] *Bertrand du Gueſclin*, S[t] *Bayard*, S[t] *Montmorenci*, et ſur-tout S[t] *Henri IV*, je ne vois pas qu'une telle apothéoſe fût ſi déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas S[t] *l'Hoſpital* ? Ce chancelier fut ſi modéré dans un temps de fureurs ; il fit des lois ſi ſages, malgré les horribles démences de la cour !

J'adreſſerais encore volontiers un *oremus* à S[t] de *Thou* qui fut le magiſtrat le plus intègre, ainſi que le meilleur hiſtorien.

Le maréchal de *Turenne* eſt ſurement en paradis, puiſqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y eſt auſſi, ſans doute. L'un eſt mort pour la patrie ; l'autre, après avoir gagné des batailles, a ſouffert la diſgrâce et la pauvreté ſans ſe plaindre. Si on leur dreſſe des autels, je promets de les invoquer.

Oh ! me disent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des saints comme on veut ; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous proposez ; c'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique, à trois cents mille francs la pièce ; encore c'est marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuel Bernard* et les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des saints ; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent ; que c'est une véritable simonie ; que je veux révérer, *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, de *Thou*, le chancelier de *l'Hospital* d'un culte de dulie sans qu'il m'en coûte rien ; et que je n'acheterai jamais le paradis ni pour moi ni pour personne.

Quels ont été les premiers saints dans le christianisme ? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révérer ? le consentement du peuple sans aucun frais : or je soutiens que *Henri IV* est un vrai martyr ; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorsqu'il fut martyrisé par le fanatisme ; et quant au consentement du peuple, il est déjà tout obtenu ; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans Saint-Denis une oraison funèbre, ceux qui ne purent l'entendre, soit parce qu'ils étaient trop loin, soit parce qu'ils étaient durs d'oreille, se levèrent de leurs places, allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux, ils l'arrosèrent de leurs larmes, ils lui adressèrent des vœux attendrissans. Que manque-t-il à une telle consécration ? c'est

celle des cœurs ; c'eſt la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un ſaint, afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ſes ſottiſes. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyriſé. Mais que tous les objets et tous les témoins de ſes faibleſſes reparaiſſent, qu'ils dépoſent contre lui, je l'adorerai encore. Je dirai à *Coriſande d'Andouin*, à *Charlotte des Eſſarts*, à la belle *Gabrielle* et à tant d'autres : Oui, Meſdames, il vous a careſſées ; mais il a ſauvé la France au combat d'Arques et à la bataille d'Ivri ; il a été juſte, clément et bienfeſant ; il a eu la bonté de *Titus* et la valeur de *Céſar*. Voilà mon ſaint.

On me dira qu'il faut auſſi des ſaintes ; c'eſt à quoi je ſuis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou*, laquelle donna douze batailles en perſonne contre les Anglais pour délivrer de priſon ſon imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix ſyllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adreſſe des prières. Qui fêterons-nous en effet, ſi ce n'eſt les dames ! elles doivent aſſurément être feſtoyées.

Canonifation du frère Cucufin.

Le 12 octobre 1766, le pape *Clément XIII* canonifa folennellement frère *Cucufin d'Afcoli*, en fon vivant frère lai chez les capucins : né dans la Marche d'Ancone, l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès verbal de la congrégation des rites porte : qu'il traverfa plufieurs fois le ruiffeau nommé Potenza fans fe mouiller ; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Afcoli, il renverfa par humilité un œuf frais fur fa barbe, et prit de la bouillie avec fa fourchette ; (*) que pour récompenfe la fainte Vierge lui apparut ; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât fon nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin*. Ils en ont célebré la fête folennelle dans tous les lieux où ils font établis ; et où ne le font-ils pas ?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en fuperfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour folennifer la fête d'un pauvre ? Les peuples fe font empreffés de fournir aux capucins des fubfiftances qui auraient fuffi à une grande armée, et qui l'auraient amollie. Cent fortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en foie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que fous le nom d'aumône les moines mendians impofent au peuple la taxe la plus accablante.

(*) Page 28 de la traduction.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province, en argent comptant, le tiers de ſa récolte non encore vendue, les droits à ſon ſeigneur, la dixme de ſes gerbes à ſon curé, que lui reſte-t-il? preſque rien; et c'eſt ce rien que les moines mendians demandent comme un tribut qu'on n'oſe jamais refuſer. Ceux qui travaillent ſont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre; aujourd'hui ils la ſurchargent.

Nous ſommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines*; nous reſpectons la piété et les autres vertus de *Cucuſin*; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos ſeuls moines en France. Or, quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs?

Tous ces moines ſont très-déſintéreſſés; j'en tombe d'accord: mais n'y a-t-il rien de mieux à faire?

Quand tous les chrétiens répandus ſur la ſurface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la ſociété; mais que dans la victoire d'Ivri, *Henri IV* s'écrie de rang en rang: *Epargnez le ſang français*; qu'il nourriſſe le peuple même qu'il aſſiége; qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires: *Aſſaſſinez le béarnois au nom de* DIEU; qu'il paye

exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une ſoumiſſion due à tant de titres ; qu'il faſſe fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant déſertes : ce ſont-là des vertus qui ſont au-deſſus de celles de *Cucufin* , et même de S[t] *François* , ſi j'oſe le dire.

Nous avouons que S[t] *François* avait une femme de neige, et que ce n'était pas à de telles figures que s'adreſſait le grand *Henri IV ;* mais enfin la neige de S[t] *François* n'a rien produit : et il eſt venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui ſeul a remis *Philippe V* ſur le trône d'Eſpagne. Les ſaints ont eu des faibleſſes; ce n'eſt pas leurs faibleſſes qu'on révère. Et après tout, *Deodatus*, bâtard de S[t] *Auguſtin*, a été moins utile au monde que la race des *Vendôme.*

Manière de ſervir les ſaints.

Que j'aime les ſaints ! que je voudrais les voir honorés, ſervis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, ſans contredit, ſont ceux pour leſquels on ferme les boutiques dans les villes, comme dans une ſédition, et où on laiſſe la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il ſi mal que les magiſtrats, chargés de la police d'un grand royaume, ordonnaſſent qu'après avoir fêté un ſaint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Que feſait S[t] *Cucufin* le jour que nous célébrons

ſa fête ? Il bêchait le jardin des révérends pères capucins, il ſemait, il plantait, il cueillait des ſalades, il n'allait point avec des filles boire du vin déteſtable dans un bouchon, altérer ſa ſanté, et perdre, pour plaire à DIEU le peu de raiſon que DIEU lui avait donné. Il ſemble, à voir la manière dont nous honorons les ſaints, qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reſte, quand je propoſe d'imiter les ſaints en travaillant après avoir prié DIEU, ce n'eſt qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je ſais que les commis des aides s'y oppoſent, et qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU et le bien de l'Etat. Ils prétendent que, ſi on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, et que tout ſerait perdu. L'inconvénient ſerait grand, je l'avoue ; mais ne pourrait-on pas les apaiſer en leur feſant comprendre que, ſi on travaille tous les jours de fête après le ſervice divin, ſans en excepter une ſeule, les vignes ſeront mieux cultivées, les terres mieux labourées, qu'on vendra plus de vin et plus de grain, que les commis y gagneront, et que cette véritable dévotion enrichira l'Etat ?

Apparition de ſaint Cucuſin au ſieur Aveline.

Le jour qu'on feſait à Troyes, dans notre cathédrale, le ſervice de S[t] *Cucuſin*, je m'aviſai de ſemer pour la troiſième fois mon champ dont les ſemailles avaient été pourries par les pluies; car je ſavais bien qu'il ne faut pas que le blé pourriſſe en terre pour lever, *quoi qu'on die*. Le pain valait quatre ſous et demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne ſèment et ne mangent que du blé noir, et ſont accablés de tailles. Notre terrain eſt ſi mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire S[t] *Loup* notre patron, que la huitième partie tout au plus eſt ſemée en froment; la ſaiſon avançait, je n'avais pas un moment à perdre: je ſemais donc mon champ ſitué derrière Saint-Nicier, avec mon ſemoir à cinq ſocs, après avoir entendu la meſſe, et chanté les antiennes du ſaint du jour. Voilà-t-il pas auſſitôt le révérend gardien des capucins, aſſiſté de quatre profès, qui ſe préſente à moi à une heure et un quart de relevée, au ſortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, et criait comme un diable: Théiſte: athéiſte, janſéniſte, oſes-tu outrager DIEU et S[t] *Cucuſin*, au point de ſemer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déférer comme un impie à M. le ſubdélégué, à M. le directeur des aides, à monſeigneur l'intendant, et à monſeigneur l'évêque. Diſant ces mots, il ſe met en devoir de briſer mon ſemoir.

Alors S[t] *Cucuſin* lui-même deſcendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'empyrée

jusqu'au faubourg de Troyes; un jaune d'œuf et de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien, calme ton saint zèle, ne casse point le semoir de ce bon homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre, j'en ai conféré avec St *Loup*, patron de la ville; va dire de ma part à monseigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, et monseigneur s'adressa lui-même aux magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou semer, ou planter, ou provigner, ou palisser, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fêtes après la sainte messe.

Gloire à DIEU et à St *Cucufin*.

MANDEMENT

Du révérendiſſime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande.

Deutera-ton-pia-nepſiou. (*a*)

MES FRERES,

Nous avons appris avec une grande édification que le dicaſtère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (*b*) fait brûler, il y a quelques ſemaines, (*c*) par ſon juré bourreau, au pied de ſon grand eſcalier, la lettre circulaire de l'aſſemblée du clergé frank, comme fanatique et ſéditieuſe, en préſence de *Dagobert-Etienne Iſabeau.*

Et, quoique nous ignorions quelle eſpèce de ſaint eſt ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire et les actes de l'aſſemblée générale dudit clergé, et après avoir invoqué les lumières du Saint-Eſprit, déclarons qu'il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu

(*a*) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(*b*) Les Franks ſe ſervent du ſubjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'eſt l'ancien vice d'une langue barbare, vice conſervé dans les chancelleries et cours des plaids; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(*c*) Le vendredi 6 ſeptembre 1765.

par le ſuſdit dicaſtère, lequel dans tous les temps à nous connus, a ſoutenu et vengé les droits des rois franks et de la nation gallo-franke contre les uſurpations de l'Egliſe héralde, gothe et lombarde, nommée par abus *Egliſe romaine*, leſquels droits des rois franks et de la nation gallo-franke ſont les droits naturels de tous les rois et de toutes les nations.

Tout le ſyſtême de l'aſſemblée du clergé frank roule ſur ces paroles de je ne ſais quel pape tranſalpin nommé *Gelaſe :*

Deux puiſſances ſont établies pour gouverner les hommes, l'autorité ſacrée des pontifes (*d*) *et celle des rois.*

Mes frères, notre obéiſſance aux lois de notre vaſte empire, la vérité et l'humilité chrétienne, exigent que nous vous inſtruiſions ſur la nature de ces *deux puiſſances*, ſur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Egliſe, et que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieuſes, *nées dans les ténèbres de l'Occident*, comme diſait notre grand patriarche *Photius.*

DES DEUX PUISSANCES.

Il faut d'abord, mes frères, ſavoir ce que c'eſt que puiſſance ; car, ſi on ne definit les mots, on ne s'entend jamais ; et l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* eſt l'origine de toutes diſputes ; et les diſputes ont produit le trouble dans tous les temps.

(*d*) Il faut remarquer que les évêques ſont nommés avant les rois, et que le mot *ſacrée* n'eſt ici que pour eux, et non pas pour les rois, qui cependant ſont très-ſacrés.

Puiſſance chez les hommes ſignifie faculté convenue de faire des lois, et de les appuyer par la force.

Ainſi, depuis près de cinq mille ans, nos voiſins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puiſſance; notre auguſte impératrice jouit du même droit; le monarque frank a les mêmes prérogatives; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il eſt d'accord avec ſes états généraux, nommés *parlement*. Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité, ni à la Chine, ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident, on n'entendit parler de deux puiſſances dans un Etat; c'eſt une imagination pernicieuſe; c'eſt une eſpèce de manichéiſme, qui, établiſſant deux principes, livrerait l'univers à la diſcorde.

Pendant les premiers ſiècles du chriſtianiſme, cette diſtinction ſéditieuſe de deux puiſſances fut abſolument ignorée, et par cela ſeul elle eſt condamnable. Il ſuffit d'avoir lu l'évangile pour ſavoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'eſt point de ce monde, qu'il n'y a ni premier ni dernier; que le fils de l'homme eſt venu *non pas pour être ſervi, mais pour ſervir.*

Ce ſont, mes frères, les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur, paroles ſacrées dont le ſens clair et naturel ne pourra jamais être perverti ni par aucune uſurpation, ni par aucune citation tronquée et captieuſe d'un texte malignement interprété.

Notre ſeigneur JESUS-CHRIST donna une puiſſance à ſes diſciples; quelle fut cette puiſſance? celle de chaſſer les démons des corps des poſſédés, de manier les ſerpens impunément, de parler pluſieurs langues

à la fois ſans les avoir appriſes, de guérir les malades, ou par leur ombre, ou en leur impoſant les mains.

Nos papes grecs, africains, égyptiens, qui fondèrent ſeuls l'Egliſe chrétienne, qui ſeuls écrivaient dans les premiers ſiècles, qui ſeuls furent appelés *pères de l'Egliſe*, perdirent cette puiſſance, et ne prétendirent point la remplacer par des honneurs, par un crédit, par des richeſſes, par une ambition que la religion condamne, et que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince ou comte ;* aucun ne prétendit d'autre puiſſance que celle d'exhorter les pécheurs, et de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche voulut abuſer de ſa place, et lutter contre le trône, il fut ſévèrement puni, et tout l'empire approuva ſon châtiment.

On ſait qu'il n'en fut pas ainſi dans l'Egliſe d'occident ; elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre ; nos Evangiles grecs, écrits dans Alexandrie et dans Antioche, furent à peine connus de ces barbares ; ils en firent enfin une aſſez mauvaiſe traduction dans le temps de la décadence de la langue latine ; mais d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y eut aucun père de l'Egliſe né à Rome.

Ils ſuppléèrent à leur ignorance par des contes abſurdes, qu'ils firent croire aiſément à des peuples auſſi abſurdes qu'eux. Ne pouvant ſe faire valoir par leur ſcience, ils ſuppoſèrent que l'apôtre *Pierre*, dont la miſſion était uniquement pour les Juifs, avait trahi ſa vocation pour aller à Rome.

Voyez, mes frères, ſur quels fondemens ils

bâtirent cette fable. Il y eut, disent-ils, dès le premier siécle, un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque secret des premiers chrétiens à Babylone, quoiqu'il soit avéré que ce ne fut qu'au second siècle qu'il y eût de véritables évêques attachés à un troupeau, et qu'on vit une hiérarchie certaine établie : cet *Abdias* passa pour avoir écrit en hébreu une histoire des douze apôtres ; et *Jule africain* l'a traduite depuis, ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain.*

C'est cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien, avec lequel il fit assaut de miracles. Un jeune seigneur, parent de *Néron*, mourut. *Simon* et *Pierre* disputaient à qui lui rendrait la vie : *Simon* ne le ressuscita qu'à moitié ; mais *Pierre* le ressuscita tout à fait et gagna le prix. *Simon* voulut prendre sa revanche ; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de sa part, et le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en présence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de sa commission. *Pierre* aussitôt envoya son chien chez *Simon* pour le complimenter à son tour et pour accepter le défi : les deux champions comparurent ; *Simon* vola ; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que DIEU, touché de pitié, fit tomber *Simon*, qui se cassa les jambes ; et *Néron* irrité fit crucifier *Pierre*, la tête en bas. *Egésippe* et *Marcel* racontent la même histoire ; ce sont-là les pères de l'Eglise de Rome.

Cette Eglise prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale, ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie ; mais les latins ne s'effraient

pas pour ſi peu de choſe ; ils ont eu le front d'aſſurer que *Pierre* avait écrit une lettre de Babylone où il était avec *Abdias ;* ce mot de Babylone ſignifiait Rome ; et voilà, en vérité, toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiſcopat de *Pierre.* Nous ſavons que pluſieurs pères adoptèrent ces contes long-temps après ; mais nous ſavons auſſi par quelles raiſons victorieuſes *Spanheim* et *la Roque* les ont réfutés. C'eſt donc ſur cette fable et ſur un paſſage ou deux de l'évangile, interprétés d'une étrange manière, que les latins ont établi l'empire du pape, et ſa domination ſur tous les rois.

Jamais l'Egliſe grecque ne ſe ſouilla par des entrepriſes ſi criminelles ; elle fut toujours ſoumiſe à ſes ſouverains, ſuivant la parole de JESUS-CHRIST même ; mais l'Egliſe romaine s'emporta juſqu'à une rebellion ouverte ſur la fin du huitième ſiècle ; et enfin au commencement de l'année 800, un pape, nommé *Léon III*, oſa transférer l'empire d'Occident à *Charlemagne.*

Dès ce moment quelle foule d'uſurpations, de meurtres, de ſacriléges, de guerres civiles ! Eſt-il un royaume depuis le Danemarck juſqu'au Portugal, dont les papes n'aient prétendu diſpoſer plus d'une fois ? Qui ne ſait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon, pieds nus et à genoux, à l'évêque de Rome, *Grégoire VII ;* qu'il mourut détrôné et réduit à l'indigence ; que ſon fils *Henri V* fit déterrer le corps de ſon père, comme celui d'un excommunié ; et qu'ayant oſé enfin ſoutenir lui-même ſes droits contre Rome, il fut obligé de céder, de peur d'être traité comme ſon père ?

Les malheurs des empereurs *Frédéric Barberousse* et *Frédéric II* sont connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts assassinés, sont d'effroyables exemples qui doivent instruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eus les Franks est *Louis XII*. Que n'essuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui, environné de sa maîtresse et de ses cinq bâtards, fesait mourir par le poison, par le poignard, ou par la corde, vingt seigneurs dont il ravissait le patrimoine, et leur donnait encore l'absolution à l'article de la mort ?

Nous fesons gloire de n'être pas d'une communion souillée de tant de crimes. DIEU nous préserve sur-tout de nous élever jamais contre la jurisprudence de notre chère patrie et contre le trône ! Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement soumis à nos augustes souverains : ces seuls mots, *les deux puissances*, nous paraissent le cri de la rebellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre sénat, ne reconnaît qu'une puissance fondée sur les lois. Nous plaignons les malheurs et les troubles intestins où la France a été plongée depuis plus de soixante ans par trois moines jésuites. *Le Tellier*, *Doucin* et *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collége de Louis le Grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois passages tirés pour la plupart de nos saints pères, et sur-tout de St *Augustin l'africain*, et de St *Paul de Tarsis*, apôtre de JESUS. Nous savons que l'évêque de Rome et son consistoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaissance de cause, retranchèrent

deux propofitions condamnées, et réduifirent le tout à cent et un anathêmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtreffe une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Conftitution*, et qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous favons que prefque toutes les affaires eccléfiaftiques fe font ainfi traitées, et que, quand le fcandale des mauvaifes mœurs ne s'eft pas joint aux mœurs de cette Eglife latine, le fanatifme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes et des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été inftruits de tout le mal qui a réfulté de la déteftable invention des billets de confeffion, et de tout le bien qu'a fait la chrétienne et vigoureufe réfiftance du parlement de Paris. Quoique nous ne foyons pas de la communion de l'Eglife gallicane, cependant, en qualité de chrétien indépendant de l'ufurpation romaine, nous nous uniffons à cette Eglife gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à foutenir fes libertés, et à ne pas fouffrir que jamais un évêque tranfalpin ofe déléguer des juges chez elle.

Puiffent fes évêques ne plus s'avilir jufqu'à s'intituler évêque par la grâce d'un évêque tranfalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU! feriez-vous defcendu fur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez vous

recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embraſſée pour qu'un de leurs ſucceſſeurs traitât ſes confrères en tributaires, et marchât ſur les têtes des princes à qui vous obéiſſiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée ?

Nous reconnaiſſons que le parlement de Paris, et tous ceux du pays des Franks, ſe ſont toujours oppoſés à ces innovations odieuſes, à ces ſimonies tranſalpines, qui ont leur ſource dans le fatal ſyſtême des *deux puiſſances*.

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous donner un préſervatif contre ces opinions déteſtables, que nous ſommes inſtruits que nos ſeigneurs ruſſes font dans la capitale des Franks de fréquens voyages ; ils pourraient nous apporter la mode des *deux puiſſances* et des billets de confeſſion, avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous laiſſer ſéduire par aucune nouveauté, à demeurer fidèlement attachés à notre ancienne Egliſe grecque, mère de la latine, et mère d'une fille dénaturée ; et dans cette eſpérance nous vous donnons notre ſainte bénédiction, au nom du Père qui a engendré le Fils, au nom du Fils qui n'a pas la puiſſance d'engendrer, et au nom du Saint-Eſprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permiſſion de notre auguſte impératrice *Catherine II*, ſans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune inſtruction paſtorale.

Signé, ALEXIS.

Permis d'imprimer. CHRISTOPHE BORKEROI, lieutenant de police de Novogorod la grande.

DISCOURS AUX VELCHES,

PAR ANTOINE VADÉ, FRERE DE GUILLAUME.

O Velches, mes compatriotes! ſi vous êtes ſupérieurs aux anciens Grecs et aux anciens Romains, ne mordez jamais le ſein de vos nourrices, n'inſultez jamais à vos maîtres, ſoyez modeſtes dans vos triomphes; voyez qui vous êtes et d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eſt vrai, d'être ſubjugués par *Jules-Céſar* qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reſte des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, et vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtâtes plus de cinq cents ans ſous les lois de l'empire romain; vos druides qui vous traitaient en eſclaves et en bêtes, qui vous brûlaient pieuſement dans des paniers d'oſiers, n'eurent plus le même crédit quand vous devîntes province de l'Empire; mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième ſiècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appelés du nom ſonore de *Bourgonſions* ou de *Bourguignons*, gens d'eſprit d'ailleurs et fort propres, qui oignaient leurs cheveux

avec

avec du beurre fort, comme le dit *Sidonius Apollinaris*, *infundens acido comam butyro* : ces gens-là, dis-je, vous firent esclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne, jusques aux sources de votre rivière de Seine ; et c'est un reste glorieux de ces temps illustres, que des moines et des chanoines aient encore des serfs dans ce pays. (*a*) Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appelâtes si long-temps les provinces d'*Oc*, et que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Visigoths : et quant à vos provinces de *Oui* ; elles vous furent prises par un sicambre nommé *Hildovic* (*b*) dont les grands pères avaient été condamnés aux bêtes, à Trèves, par l'empereur *Constantin*. Ce sicambre, honoré du titre de *patrice romain*, vous réduisit en servitude avec une poignée de francs sortis des marais du Rhin, du Mein et de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'assassiner trois roitelets ses parens et ses amis, l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, et le troisième vers le village du Mans que vos chroniques appellent *villes* ; ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs ; et vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à Saint-Denis.

(*a*) A Saint-Claude et dans d'autres seigneuries de moines, les citoyens sont encore gens de main-morte.

(*b*) *Clovis*.

Des pirates du Nord vinrent quelque temps après vous mettre à rançon, et vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres ; et chaque nation avait ses lois particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartint bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain*, ou *England* dans leur idiome qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent long-temps entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marseille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers*, et votre royaume *le premier royaume :* cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant et aimable ; et si vous joignez la modestie à vos grâces, le reste de l'Europe sera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge et de la rose blanche vous délivrèrent des Angles, et remerciez-le sur-tout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays, et d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous *Louis XIV ;* mais n'allez pas pour cela vous croire

ſupérieurs en tout aux anciens Romains et aux Grecs.

Songez que, pendant ſix cents ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne ſut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome et à ſes conſorts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent et corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous feſiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé; et quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonſuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre couſine au ſeptième degré, que votre mariage était un ſacrilége, que vos enfans étaient bâtards, et que vous étiez damnés, ſi vous ne feſiez pas toucher à la chambre nommée *apoſtolique* la moitié de votre bien ſans délai ni remiſe.

Vos baſilois n'étaient pas mieux traités que vous: vous en avez eu neuf d'excommuniés, ſi je ne me trompe, par le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU ſous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait néceſſairement la confiſcation de biens; de ſorte que vos baſilois perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain feſait préſent, ſelon ſon bon plaiſir et ſon équité, au premier de ſes amis.

Vous me direz, mes chers Velches, que les peuples de l'île Britain ou England, et même les empereurs teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, et qu'ils étaient auſſi ignorans: cela eſt vrai, mais cela ne vous juſtifie pas; et ſi la nation britannique a été

affez abrutie pour être pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eft bien vengée ; tâchez de l'imiter fi vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous fes deffeins et dans toutes fes expéditions, eft pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire et à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enfeignèrent le grec, et d'autres qui vous apprirent à deffiner, et à tailler une figure en pierre. Mais il fe paffa plus de cent années avant que vous euffiez un bon peintre et un bon fculpteur; et pour ceux qui apprirent le grec, et même l'hébreu, on les brûla prefque tous, parce qu'ils étaient foupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eft bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays eft la première contrée de l'univers; cependant vous ne poffédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Confidérez que l'Efpagne eft un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eft bien davantage, que la Pologne et la Suède font plus grandes, et qu'il y a des provinces en Ruffie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je fouhaite que vous foyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain ; mais de grâce, fongez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée fi noblement *pouilleufe*, à des provinces entières où le peuple ne fe nourrit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guère que du pain

d'avoine. Remarquez bien la défenfe qui vous eft faite de fortir les blés de votre pays, défenfe fondée néceffairement fur votre difette, et peut-être encore fur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vîte tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; femblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront fe coucher le foir.

D'ailleurs la dépenfe que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer fes têtes, foit que vous foyez coiffés à l'oifeau royal, foit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* et les confeillers de la cour; cette dépenfe eft fi univerfelle, qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un fi bel ufage.

Premier peuple de l'univers, fongez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de perfonnes qui marchent en fabots fix mois de l'année, et qui font nus pieds les autres fix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce et pour la marine?.... hélas!

J'entends dire, mais je ne puis le croire, que vous êtes la feule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, et même de les mener tuer à la guerre. On m'affure que vous faites paffer par cinquante mains l'argent du tréfor public; et quand il eft arrivé à travers toutes ces filières, il fe trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réuffiffez beaucoup à l'opéra comique; j'en conviens: mais de bonne foi,

votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eſt-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous poſſédez enfin deux ou trois petites îles ? n'eſt-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts; cependant n'eſt-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la bouſſole ? n'eſt-ce pas l'allemand *Swartz* qui donna le ſecret de la poudre inflammable? l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand ?

Quand vous voulez lire des brochures nouvelles qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes? remerciez-en *François Spina*, ſans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des téleſcopes, remerciez-en *Jacques Metius* le hollandais, et *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des baromètres et des thermomètres, à qui en avez-vous l'obligation? à *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les ſeconds.

Pluſieurs d'entre vous étudient le vrai ſyſtême du monde planétaire; c'eſt un homme de la Pruſſe polonaiſe qui devina ce ſecret du Créateur. On vous

aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'eſt au prodigieux travail de milord *Neper* et de ſes aſſociés que vous en avez l'obligation ; c'eſt *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'eſt ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les ſatellites de Jupiter, les taches du Soleil, et ſa rotation ſur ſon axe. Le hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne, un italien vit ſes ſatellites, lorſque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'eſt le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'eſt que la lumière, et qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les aſtres, et qui dirige les corps peſans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies eſtampes ; mais ſongez que le florentin *Finiguerra* eſt le père de cet art qui éterniſe ce que le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encore une invention du hollandais *Huyghens.*

Vous portez quelques brillans au doigt ; ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'eſt encore à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas, à la vérité, comme Rome qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puiſſe être, et qui fait jeûner *Galilée* au pain et à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour

du ſoleil. Mais que faites-vous ? dès qu'une découverte utile illuſtre une autre nation, vous la combattez, et même très-long-temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs et inaltérables de la lumière ; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, et vous lui oppoſez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Deſcartes*. Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obſtination.

La méthode de l'inoculation ſauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes ; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet uſage ſalutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous ſentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur et de regrets) ſi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus ſages que vous et plus hardies, ſi vous vous promettez d'oſer faire ce qui eſt ſi ſimple chez elles, ce mouvement paſſe bien vîte ; le préjugé et la légèreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, deſtinés à la petite vérole naturelle et artificielle, la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, et qu'à peine meurt-il une perſonne ſur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laiſſez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; et quand vous êtes effrayés de ce

calcul qui vous déclare ſi imprudens et ſi coupables, que faites-vous? vous conſultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon :* vous préſentez des réquiſitoires. C'eſt ainſi que vous ſoutîntes des thèſes contre *Harvey*, quand il eut découvert la circulation du ſang : c'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les catégories d'*Ariſtote*.

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnable? Vous êtes obligé de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſottiſes n'empêchent pas que mademoiſelle *Duchap* ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, et qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockholm et à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le grec et le latin : à qui en êtes-vous redevables, je vous prie? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négligés, ou perſécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez ſur-tout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers, à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie, vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *le Clerc*, les *Baſnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Thoyras*, les *Beauſobre*, les *Lenfant*, et tant d'autres, allèrent illuſtrer la Hollande et l'Allemagne ; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-Unies, et une perte pour vous. Ce ſont les malheurs

de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations ; les *Racine*, les *Corneille*, *les Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, et vos bons écrivains en profe ont, fans doute, beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue et votre gloire : c'eft un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout fur les Grecs et fur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de confidérer que vous n'avez aucun art, aucune fcience dont vous ne deviez la connaiffance aux Grecs. Les noms mêmes de ces fciences et de ces arts l'atteftent affez : la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphyfique, la poëfie, la géographie, la théologie même, fi c'eft une fcience, tout vous annonce la fource où vous avez puifé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec fans s'en douter ; car fi elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie ; qu'on lui a récité une ode ; qu'un de fes parens eft tombé en apoplexie, ou en paralyfie ; qu'il a une efquinancie, un anthrax ; qu'un chirurgien l'a faignée à la veine céphalique ; qu'elle a été à l'églife ; qu'un diacre a chanté les litanies ; fi elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariftie, de baptême, de myftères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie, &c. il eft bien certain qu'elle n'a pas prononcé un feul mot qui ne foit grec.

Il eft vrai qu'on peut tirer prefque toutes fes expreffions d'une langue étrangère, et en faire un fi heureux ufage, que les difciples furpaffent enfin les maîtres. Mais, lorfqu'avec le temps vous avez

composé votre langue des débris du grec et du latin mêlés avec vos anciens mots velches et tudesques, parvîntes-vous alors à faire un langage assez abondant, assez expressif, assez harmonieux? Votre stérilité n'est-elle pas attestée par ces mots secs et barbares, que vous employez à tout? *Bout du pied*, *bout du doigt*, *bout d'oreille*, *bout du nez*, *bout du fil*, *bout du pont*, *&c.* tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choses par des termes énergiques et pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière*, *un bras de mer*, *un cu d'artichaut*, *un cu de lampe*, *un cu de sac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables; et cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul rapport. *Jérôme Carré* vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue, ce mot est noble et significatif; cependant, à votre honte, votre almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de sac de Menard, et l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains appelaient ces chemins sans issue *angiportus;* ils n'imaginaient point qu'un cu pût ressembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant et de si nobles usages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est aussi flattée que l'imagination amusée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye

ſur les rives du Simoïs et du Scamandre ; mais, en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'égliſe de Saint-Pierre aux bœufs, ou de Saint-Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du pet au diable, et par la rue trouſſe-vache, s'embarquant ſur la galiote de Saint-Cloud, et allant combattre dans la place de Long-Jumeau ?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* juſqu'à celle de *Henri IV*. Ce ſont des monumens de groſſièreté enfantés par la rage d'écrire ; c'eſt un amas de ſatires ſur des événemens affreux tranſmis à la poſtérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon hiſtorien, et il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin vous avez nettoyé votre langue de cette rouille barbare, et de cette craſſe bourgeoiſe ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors ſurpaſſé *Cicéron* et *Démoſthènes* ? avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucydide* et *Xénophon* ? quel auteur au-deſſus du médiocre a écrit juſqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de ſon hiſtoire : „ Ce ne fut que ſous le grand *Clovis* „ que les Français ſe rendirent maîtres pour tou- „ jours de ces *grandes* provinces ? „ Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puiſque ſes ſucceſſeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire de Tours*, que les ſoldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert* : „ Nous renonçons aux „ dieux mortels ; nous ne voulons plus adorer que

„ l'immortel ; nous ne reconnaiſſons plus d'autre „ Dieu que celui que le ſaint évêque *Rémi* nous „ prêche. „

En vérité, il n'eſt pas poſſible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phraſe, et ces antithèſes de mortel et d'immortel. Votre *Daniel* reſſemble à votre *la Motte* qui, dans une abréviation d'*Homère*, fait dire une pointe à toute l'armée grecque, et lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* ſe réconcilie avec *Agamemnon* :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels? adorait-elle des hommes ? le *Thaut*, l'*Irminſul*, l'*Odin*, la *Fridda*, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un DIEU ſuprême qui préſidait à toutes ces divinités ſecondaires ; il n'avait qu'à conſulter l'ancien livre de l'*Edda* ; cité par le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expreſſément dans ſon traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus :* ce DIEU s'appelait *God* ou *Goth*, *Goth le bon;* et on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille ſottiſe dans la bouche de toute une armée, ſottiſe convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien*. Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait *Rémi* à ces Bructères et à ces Sicambres ? il parlait en latin ou velche ; et les

Sicambres parlaient l'ancien tudesque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la Pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam.* Si vous examinez de près *Mézerai*, que de fables, que de confusion, et quel style ! Méritez des *Tite-Live*, et vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau et de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge *Marie*, qui précède ces divisions, un long discours velche sur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, et enfin des lieux communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvre, sans doute ; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque et romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal*, *Bossuet*, *Fénélon*, aient été très-éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être Velches, et que vous fûtes Français ; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques.* Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* et de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat*, d'*Escobar* et de *Tambourini.* Les intérêts de la Gréce et les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas, la grâce coopérante qui n'opère point, et la grâce efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec

les jéſuites ; mais les oraiſons de *Demoſthènes* et de *Cicéron* inſtruiſent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne ſubſiſtent plus, quand les Grecs ne ſont que des eſclaves, et que les Romains ne ſont plus que tonſurés.

Je ſais, encore une fois, que les oraiſons funèbres de *Boſſuet* ſont belles, qu'il y a même du ſublime; mais entre nous qu'eſt-ce qu'une oraiſon funèbre? un diſcours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, et ſouvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des diſcours ſolides de *Cicéron* et de *Démoſthènes*?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens, et nourri de leurs ouvrages, alluma ſa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oſerez pas prétendre que ſa *Calypſo*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile :* la froide et inutile paſſion de ce *Télémaque* que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de ſon amour, ne ſemble pas une invention des plus ſublimes. Et oſerez-vous dire que la proſe de cet ouvrage ſoit comparable à la poëſie d'*Homère* et de *Virgile*? O mes Velches! qu'eſt-ce qu'un poëme en proſe, ſinon un aveu de ſon impuiſſance? Ignorez-vous qu'il eſt plus aiſé de faire dix tomes de proſe paſſable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarraſſée d'articles, dépourvue d'inverſions, pauvre en termes poëtiques, ſtérile en tours hardis, aſſervie à l'éternelle monotonie de la rime, et manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles?

Souvenez-vous enfin que lorſque *Louis XIV*, qu'on s'obſtinait à reconnaître dans *Idoménée*, ne fut plus

au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de *Protéſilas*, lorſqu'on n'envia plus la marquiſe *Scarron de Maintenon* qu'on avait comparée à la vieille *Aſtarbé*, alors le Télémaque perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide ſera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec attendriſſement ces vers et tous ceux qui les précèdent:

Ter ſeſe attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt; oculiſque errantibus, alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

On a cité dans une traduction en proſe de *Virgile*, (car il vous eſt impoſſible de le traduire en vers, et vous n'avez pas même encore réuſſi à rendre en proſe le ſens de l'auteur latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable diſcours de *Didon*.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor
Qui face Dardanios ferroque ſequare colonos.
Nunc, olim, quòcumque dabunt ſe tempore vires,
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armi: pugnent ipſique nepotes.

Voici la prétendue imitation de *Virgile*, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre!
Excités par mes vœux puiſſent mes ſucceſſeurs
Jurer dès le berceau qu'ils feront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.

Que

Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs diſſentions ;
Que tout ſerve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croiſſe toujours juſqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur ;
Que ſes derniers efforts ſignalent ſa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue eſt faible, vicieuſe, forcée, languiſſante.

Puiſſe après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui ſur la terre aille au loin ſe répandre !

Que veut dire ce feu qui ira ſe répandre au loin ſur la terre? Retrouve-t-on dans ces vers hériſſés de chevilles le moindre mot qui rappelle les idees de douleur. de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor ?

Il s'agit d'un vengeur; et le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin ſe répandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles*, énervent la peinture de *Virgile !* Que toute épithète qui n'ajoute rien au ſens eſt puérile !

Je ne ſais pas de qui ſont ces vers ; mais je ſais que, quand on oppoſe ainſi les rimailleries d'un poëte velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaiſir d'admirer avec vous vos grands poëtes ; ce ſont eux principalement

qui ont porté votre langue jufque fous le cercle polaire, et qui ont forcé des italiens et des efpagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf et aimable *la Fontaine :* la plupart de fes fables font prifes chez *Efope* le phrygien, et chez *Phédre* le romain. Il y en a environ cinquante qui font des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces et pour la diction. Ce genre même eft inconnu aux autres nations modernes. J'aurais fouhaité, je l'avoue, que dans le refte de fes fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue fi familière aux peuples voifins, que fon ftyle eût été plus châtié, plus précis ; qu'en furpaffant de bien loin *Phèdre* en délicateffe, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je fuis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et fi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaifant honneur, d'*entreprendre d'agréer ;* et qu'eft-ce que le *prix d'agréer* ? *Phèdre* ne parle point ainfi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne fe remplit à babiller. . .

Le renard chez *Phèdre* dit :

Ils font trop verds. . . . .

et il n'ajoute point :

et bons pour des goujats.

Je ſuis affligé quand je vois :

> La cigale ayant chanté
> Tout l'été,

à qui la fourmi dit :

> Vous chantiez ! j'en ſuis fort aiſe,
> Hé bien, danſez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ſes bons repas au prix de ſa liberté ; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute :

> Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor :
> Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

Un loup n'a jamais déſiré l'or et l'argent.

L'homme qui ſouffle dans ſes doigts parce qu'il a froid, et ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très-grande raiſon : il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid.

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe ; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses contes ſont, ſans doute, les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité grecque et romaine. *La Fontaine*, en ce genre, a ſurpaſſé *Rabelais*, et ſouvent égalé la naïveté et la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot ;* vous trouvez dans ſes meilleurs

contes, cette aménité, ce naturel de *Passerat*, qui vivait sous *Henri III*, et qui nous a laissé la métamorphose du coucou ; ouvrage trop peu connu, qui ne sent en rien la grossièreté du temps, et qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Passerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui, étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché ;
Et néanmoins, quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passans, et ne peut dire qu'*ou ;*
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre ;
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, et pond au nid d'autrui.
Voilà comment sa douleur il allége.
Heureux ceux-là qui ont ce privilége !

Voilà le style sur lequel *la Fontaine* se forma ; car tous vos poëtes du siècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédécesseurs. *Corneille* imita d'abord le style de *Mairet*, et de *Rotrou ; Boileau* celui de *Regnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine*, est qu'ils roulent presque tous sur le même sujet. C'est toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le style n'en est pas toujours correct et élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales et communes le défigurent. Il paraît au-dessous de l'*Arioste* dans les contes qu'il a empruntés de lui.

Non-ſeulement l'*Arioſte* a le mérite de l'invention; mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles ſont racontées à propos. Le ſtyle en eſt toujours pur; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers; enfin il eſt peintre, et très-grand peintre; c'eſt-là le premier mérite de la poëſie, et c'eſt ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Jocònde* de l'*Arioſte* ce jeune grec qui vient trouver la *Fiametta* dans ſon lit, tandis qu'elle eſt couchée entre le roi *Aſtolphe* et *Joconde*.

Viene all'uſcio, e lo ſpinge, e quel li cede;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paſſi, e ſempre in quel di dietro
Tutto ſi ferma, e l'altro par che mova,
A guiſa, che di dar tema nel vetro;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova;
Et tien la mano innanzi ſimil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova;
Et di la dove gle altri avean le piante,
Tacito ſi caccio col capo inante.

Il eſt étrange que votre *Boileau*, dans ſon jugement ſur le *Joconde* de l'*Arioſte* et ſur celui de *la Fontaine*, reproche à l'auteur italien certaines familiarités; il ne ſonge pas que c'eſt un hôtelier qui parle; chacun doit garder ſon caractère. L'*Arioſte*, en obſervant ce coſtume, ne laiſſe échapper aucun mot qui ne ſoit du toſcan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de ſi longue haleine, écrit tout entier en ſtances dont les rimes ſont redoublées.

C'eſt trop vous parler peut-être de ce petit genre

qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor, at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la Phèdre et l'Iphigénie de *Racine*. Les tragédies de *Racine* et pluſieurs ſcènes de *Corneille* ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de *Quinault* eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte ſur *Térence* et ſur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'art poëtique de *Boileau* eſt plus poëtique que celui d'*Horace*; qu'il donna l'exemple avec le précepte, et que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire, ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique et ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la poëſie, et que, ne pouvant plus faire de vers comme on en feſait dans le ſiècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une ſecte de gens durs qui ſe diſent ſolides; d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement, parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination; d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité et la fable.

Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'imagination, fille du ciel, bâtit autrefois en Gréce un temple de marbre tranſparent ; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux et des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille ; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois Grâces ; et quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt *Aglaé* par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe ; voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les Muſes enſeignent tous les beaux arts ; elles ſont filles de *Mémoire*, et leur naiſſance vous apprend que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; et que ſubſtitueront-ils à ces emblêmes divins ? les plaidoyers de *le Maître*, les enluminures et les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, ſi *Janus* au double front, repréſentant l'année qui finit et qui commence, a chez vous encore le nom groſſier et inintelligible de *Janvier* ; ſi votre *Avril*, qui ne ſignifie rien, eſt chez les anciens le mois conſacré à cette *Aphrodiſe*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; ſi les noms iroquois de *Vendredi* et de *Mercredi* rappellent encore l'idée

de *Vénus* et de *Mercure;* ſi tout le ciel, dans ſes conſtellations, eſt encore plein des fables de la Gréce; reſpectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez reſſembler à ce ſavant velche qui prétendait que les douze patriarches, fils de *Jacob*, avaient inventé les douze ſignes du zodiaque; que le bélier était celui d'*Iſaac;* les gémeaux, *Jacob* et *Eſaü;* la vierge, *Rebecca;* le verſeau, la cruche de *Rebecca;* et qu'on avait falſifié les autres ſignes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédéceſſeurs.

AVERTISSEMENT

Sur le ſupplément du diſcours aux Velches.

TOUT le monde ſait que *Guillaume* et *Antoine Vadé* étaient frères, et cependant d'eſprit et de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaiſant et léger, ainſi que le témoignent ſes opéra comiques, et qu'on le verra dans le Vadiana, qu'un de nos plus illuſtres académiciens rédige actuellement, dans le goût du Fontenelliana, et qui ne ſera pas moins intéreſſant.

Antoine, au contraire, était grave, profond et ſérieux, comme le prouve ſon diſcours aux Velches; il n'aimait à s'occuper que de choſes utiles. La gloire de la nation et le bien public l'intéreſſaient par-deſſus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un et l'autre, et plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer, ne commençaient pas par ſe réformer eux-mêmes. Il diſait que quiconque veut corriger les autres doit ſe ſouvenir de l'oracle d'*Apollon*, et qu'il ne ſied pas, lorſqu'on laiſſe brûler ſa maiſon, de dire des injures à ſon voiſin, parce que le feu prend à la ſienne.

On ajoute même qu'il travaillait depuis pluſieurs années à un grand ouvrage ſur les dangers de la libre ſortie des grains à l'étranger,

dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich, comme il en était autrefois des figues d'Athènes, et qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim ſur les blés entaſſés par monceaux, que de ſouffrir qu'ils ſoient achetés, payés et mangés par les étrangers.

On ne peut aſſez regretter la perte de cet ouvrage, qui était fort avancé lorſqu'*Antoine Vadé* eſt mort. Il ſerait d'un grand ſecours aujourd'hui pour déſabuſer certains eſprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, et qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichiſſe par le commerce des productions de ſon ſol; mais malheureuſement Mlle *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuſcrit, ne ſachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, et ne nous a donné que le diſcours aux Velches.

C'eſt à l'occaſion de ce diſcours, qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même, de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit ſuivant d'une converſation à laquelle il s'eſt trouvé, et qui peut ſervir de ſupplément au diſcours.

Les velches qui ne ſont pas velches ne feront point fâchés de voir ce ſupplément, et

peut-être inſpirera-t-il à ceux qui le ſont encore le déſir de ceſſer de l'être.

Au reſte, Mlle *Catherine Vadé* aſſure que ſon couſin *Antoine* penſait que les Velches étaient les ennemis de la raiſon et du mérite, les fanatiques, les ſots, les intolérans, les perſécuteurs et les calomniateurs; que les philoſophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artiſtes, les gens aimables enfin, étaient les Français, et que c'était à eux à ſe moquer des autres, quoiqu'ils ne fuſſent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit juſtifier pleinement la mémoire de notre illuſtre auteur, des reproches qu'on lui feſait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

SUPPLEMENT

DU

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, er ſur-tout à Mlle *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut ſon diſcours aux Velches. „ Vous „ avez bien de l'humeur, mon couſin, lui dit „ *Catherine*. Il eſt vrai que je ſuis en colère, „ répondit *Antoine*; je trouverai toujours un *cu de* „ *ſac* horriblement velche, et je ne m'apaiſerai que „ quand on aura ſubſtitué quelque mot français „ honnête à cette expreſſion groſſière. Et comment „ voulez-vous qu'une nation puiſſe ſubſiſter avec „ honneur, quand on imprime *je croyois*, *j'octroyois*, „ et qu'on prononce *je croyais*, *j'octroyais*? Comment „ un étranger pourra-t-il deviner que le premier *o* „ ſe prononce comme un *o*, et le ſecond comme „ un *a*? pourquoi ne pas écrire comme on parle? „ Cette contradiction ne ſe trouve ni dans l'eſpa- „ gnol, ni dans l'italien, ni dans l'allemand; c'eſt „ ce qui m'a le plus choqué : car il m'importe peu „ que ce ſoit un allemand ou un chinois qui ait „ inventé la poudre, et que je doive des remercî- „ mens à *Goya* de Melphi ou à *Roger Bacon* pour „ les lunettes que je porte ſur le nez; mais un „ *cu de ſac*, et tous ces termes populaires qui défi- „ gurent une langue, me donnent un mortel „ chagrin. „

Catherine Vadé, voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, et qu'il ne ſe paſſerait pas trois cents ans avant qu'ils fuſſent réformés. Cela conſola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *Saint-Pierre*, qui ſe croyait payé de toutes ſes peines, quand on lui laiſſait entrevoir qu'un de ſes projets pouvait être exécuté dans ſept ou huit ſiècles. *Jérôme Carré*, le voyant apaiſé, lui dit : „ Mon cher *Antoine*, ne vous plaignez plus „ que les belles inventions ne viennent pas de vos „ compatriotes ; nous avons un excellent citoyen „ qui a promis de deſſaler l'eau de la mer; et quand „ il n'y parviendrait pas, il ſerait toujours beau de „ le tenter. Un autre a inventé un carroſſe ſuſpendu „ par l'impériale, ce qui ſera auſſi commode qu'a- „ gréable. Un grand naturaliſte eſt venu à bout, au „ commencement du ſiècle, de faire une paire de „ gants avec de la toile d'araignée. Ce n'eſt qu'avec „ le temps que les arts ſe perfectionnent. „ Le viſage d'*Antoine*, à ce diſcours, parut reſplendir d'une joie douce et ſereine, car il aimait tendrement ſa patrie; et s'il était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fuſſent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande queſtion. „ lequel vaut le mieux, de l'eſprit „ inventif, ou de l'eſprit aimable ? „ M. *Laffichard*, dont le nom eſt ſi connu dans la république des lettres, ami de tout temps, comme moi, de la famille *Vadé*, ſoutint que le génie de l'invention eſt

le premier de tous, et que celui qui a trouvé le ſecret de faire des épingles eſt infiniment au-deſſus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chanſons, et même des opéra. Mlle *Vadé*, au contraire, prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment ſur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la ſagacité et toute la profondeur qu'elles méritaient : et je ſuis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raiſons de *Catherine*. „ Celui qui ſait plaire, diſait-elle, eſt au-deſſus „ d'*Archimède*. Imaginez une ville d'inventeurs ; l'un „ fera une machine pneumatique, l'autre cherchera „ les propriétés d'une courbe ; celui-ci fera un chariot „ à roues et à voiles, celui-là inventera le vertu- „ gadin pour les dames ; ils ne converſeront avec „ perſonne, ils ne s'entendront pas même entre „ eux : la ville des inventeurs ſera la plus triſte du „ monde entier. Auprès de cette ville d'atteliers, „ placez-en une où l'on ne cherche que le plaiſir ; „ qu'arrivera-t-il à la longue ? tous les habitans de „ la première ſe réfugieront dans la ſeconde. „

Catherine appuya cette ſuppoſition de raiſonnemens ſi fins et de tours ſi délicats, que toute la compagnie fut de ſon avis. Ce ſuccès l'enhardit ; et voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la converſation ſur des choſes plus ſérieuſes, „ Vous „ vous déſolez, dit-elle, mon pauvre *Antoine*, de „ ce qu'on appelle une partie de la Champagne, où „ vous êtes né, *pouilleuſe*. Ah ! le mot eſt ignoble et „ odieux, dit *Antoine*. Vous avez raiſon, mon „ couſin ; mais quel eſt le pays qui n'ait pas des „ terrains rebelles et incultivables ? Vous vous

„ plaignez des landes de Bordeaux ; mais ſachez „ qu'on va les défricher, et qu'une compagnie s'y „ eſt déjà ruinée. Vous vous affligez que dans „ certaines provinces vos compatriotes portent des „ ſabots, ils auront des ſouliers avant qu'il ſoit „ peu ; ils ne payeront pas même le trop bu, et „ ils auront ſoif impunément ; c'eſt à quoi l'on „ travaille dès à préſent avec une application mer„ veilleuſe. Eſt-il poſſible ? dit *Antoine* avec tranſ„ port. Il n'y a rien de plus vrai, dit *Catherine* ; „ prenez donc courage ; et que votre eſprit ne ſoit „ plus abattu parce que les Cimbres ſont venus „ autrefois à Dijon, les Viſigoths à Toulouſe, et les „ Normands à Rouen, comme les Maures ſont „ venus en Eſpagne. Tous les peuples ont éprouvé „ des révolutions ; mais la nation avec laquelle on „ aime le mieux vivre eſt celle qui mérite la préfé„ rence. „

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette ſavante aſſemblée. Je voulus prouver que chaque peuple ſur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abſurde, ou induſtrieux, ou ignorant, ſelon qu'il avait ſuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long ; et je m'aperçus même, en les approfondiſſant, que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureuſement je fus interrompu par *Jérôme Carré* : „ J'avais, dit-il, il y a quelques „ années, une couſine fort jolie qui voulait m'épou„ ſer ; on me demanda ſept mille et deux cents „ livres, que je devais envoyer par-delà les monts, „ pour impétrer la liberté d'aimer loyalement ma „ couſine : je manquai cette grande affaire, faute de

„ cinq cents écus. Mon frère, qui n'avait rien, „ ayant obtenu un petit bénéfice, s'eſt ruiné en „ empruntant d'un juif de quoi payer auſſi par-„ delà les monts la première année de ſon revenu. „ Ces abus, mon cher, ſont inſupportables; il ne „ s'agit point ici de philoſophie et de théologie; il „ eſt queſtion d'argent comptant, et je n'entends pas „ raillerie là-deſſus. „

M. *Laffichard*, à ce propos, rêva profondément, ſelon ſa coutume, et ſe laiſſant aller enſuite à ſon enthouſiaſme : „ Hé bien! dit-il, nous cherchons „ quelle eſt la première nation de l'univers; c'eſt „ celle-là, ſans doute, qui a forcé long-temps toutes „ les autres à lui apporter leur argent, et qui n'en „ donne à perſonne. „

Alors on calcula combien de temps cet abus durerait, et l'on trouva, par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, et que les ridicules pour leſquels il faut payer diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compenſation de grandeur et de faibleſſe, de ſcience et d'ignorance, de bons et de mauvais uſages, d'induſtrie et de nonchalance, d'eſprit et d'abſurdité, qui les rend toutes à la longue à peu-près égales.

Le réſultat de cette ſavante converſation fut qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards, le nom de *velches* aux pillés et aux ſots, et celui de *français* à tous les gens aimables.

PREMIERE

PREMIERE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un ſcélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, ſur la parole de St *Ambroiſe*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptiſé n'en avait pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire avec St *Jérôme* que pluſieurs païens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que St *Jean Chryſoſtome*, qui, dans une de ſes homélies, (*a*) dit que les préceptes de JESUS-CHRIST ſont ſi légers que pluſieurs ont été au-delà par la ſeule raiſon. *Præcepta ejus adeò levia ſunt ut multi philoſophicâ tantùm ratione exceſſerint.*

Vous avez même attiré à vous St *Auguſtin*, ſans ſonger combien de fois il s'eſt rétracté. On voit bien que vous êtes de ſon avis, quand il dit: (*b*) *Depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un ſeul* DIEU, *et qui ont entendu ſa voix ſelon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété et juſtice ſelon ſes préceptes, en quelque endroit et en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été, ſans doute, ſauvés par lui.*

(*a*) IIIe Homélie ſur la Ier épître de St *Paul* aux Corinthiens.

(*b*) Dans ſa XLIXme épître à DEO GRATIAS.

Mais ce qu'il y a de pis, déiste et athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot St *Paul* dans son épître aux Romains : *Gloire, honneur et gloire à quiconque fait le bien ; premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et, après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'usure, l'adultère et le sacrilége.

Enfin, déteſtable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de *Bélisaire : Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur et impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à* DIEU, *dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût et de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement tes sottes paroles et tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence ; vous, et tous vos damnés de philosophes, vous voudriez bien que *Confucius* et *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs ; c'est-là notre plaisir.

Nous comptons environ ſix cents millions d'habitans ſur la terre. A trois générations par ſiècle, cela fait environ deux milliars; et en ne comptant ſeulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliars de damnés, ſans compter tout ce qui l'a été auparavant, et tout ce qui doit l'être après. Il eſt vrai que ſur ces quatre-vingts milliars, il faut ôter deux ou trois mille élus, qui font le beau petit nombre, mais c'eſt une bagatelle; et il eſt bien doux de pouvoir ſe dire en ſortant de table: Mes amis, réjouiſſons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes ſpirituelles ſont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monſieur le réprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, eſt damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable; et que *Ravaillac*, purgé par le ſacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie religion. Où eſt le temps où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Breſſe*, avec le conſeiller *du Bourg*, et avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces ſiècles du bon ſens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, et quelquefois de leur vie?

Qui proférait ces douces paroles? c'était un moine ſortant de ſa licence; à qui les adreſſait-il? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette ſcène ſe paſſait chez un magiſtrat, homme de lettres que le licencié était venu ſolliciter

pour un procès, dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai? c'était après boire; car nous avions dîné avec le magistrat, et le moine avec les valets de chambre; et le moine était fort échauffé.

Mon révérend père, lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat romain comme aurait parlé notre *du Guesclin*, notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle il nous échappe bien des sottises; mais vous les corrigez; et un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme *Bélisaire* n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, et qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous apaiserez, et que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfesance, la douceur, l'indulgence, et qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que DIEU soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au révérend père *Hayer*, à l'abbé *Dinouard* et à moi, et nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons que dans le siècle où la raison, que nous avions par-tout proscrite, commençait à renaître dans nos climats septentrionaux, ce fut *Erasme* qui renouvela cette erreur dangereuse, *Erasme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates*,

ora pro nobis, *Erasme* à qui on éleva une statue. *Le Vayer*, le précepteur de *Monsieur*, et même de *Louis XIV*, recueillit tous ces blasphêmes dans son livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'insolence d'imprimer que des marauds tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epictète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions vertueuses. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni son livre, parce qu'il était conseiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole, et demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus :* le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'académie.

Ah! frère *Triboulet*, dit le magistrat, (car *Triboulet* est le nom du docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout à fait juste. Voudriez-vous que la sorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* se rendait pleige pour la bonne mère, et comme toute la société de JESUS était pleige pour le père *Bauni* ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'assassinat du duc d'Orléans? parce que trente-six docteurs de sorbonne, avec frère *Martin*, inquisiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir secouru son roi et sa

patrie ? parce que ſoixante et onze docteurs de ſorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs, excommunièrent au premier novembre 1592, les bourgeois de Paris, qui avaient oſé préſenter requête pour l'admiſſion de *Henri IV* dans ſa capitale, et qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince* ? Voudriez-vous, frère *Triboulet*, être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces ſages maîtres a-t-elle paſſé dans la vôtre *per modum traducis* ? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de ſimonie, comme votre partie adverſe vous en accuſe, la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y ſerez ſeul, et les moines de votre couvent (puiſqu'il y a encore des moines) ne ſeront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ſes faits ; et, comme l'a dit un certain philoſophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand père. Chacun pour ſoi, et DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui diſe à l'agneau : Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frère.

Allez, reſpectez l'académie compoſée des premiers hommes de l'Etat et de la littérature. Laiſſez *Béliſaire* parler en brave ſoldat et en bon citoyen ; n'inſultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres, et laiſſez-nous les bons. Frère *Triboulet* ſortit, la queue entre les jambes ; et ſon adverſaire reſta la tête haute.

Quand le magiſtrat et le philoſophe, ou plutôt quand les deux philoſophes purent parler en liberté : N'admirez-vous pas ce moine ? dit le magiſtrat ; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis.

Savez-vous pourquoi il a ſi cruellement changé ? c'eſt qu'il eſt bleſſé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres, tout le monde penſe comme moi dans le fond de ſon cœur; et je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perſonne n'oſe établir publiquement ce que tout le monde penſe en ſecret. Il y en a d'autres où le ſecret n'eſt plus gardé. L'auguſte impératrice de Ruſſie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de ſa propre main, *malheur aux perſécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Roſtou, condamné par le ſynode pour avoir ſoutenu l'opinion des *deux puiſſances*, et pour n'avoir pas ſu que l'autorité eccléſiaſtique n'eſt qu'une autorité de perſuaſion; que c'eſt la puiſſance de la vérité, et non la puiſſance de la force. Elle permet qu'on liſe les lettres qu'elle a écrites ſur ce ſujet important. Comme les choſes changent ſelon les temps ! dit le magiſtrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

FRÈRE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous*, (*a*) &c. &c. et de plus docteur de sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Bélisaire*, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des Maçons la petite *Fanchon* dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la sorbonne. *Fanchon* est jolie, et frère *Triboulet* entra pour . . . boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothéque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes,

(*a*) Consultez les mémoires de l'*Etoile*, et vous verrez ce qui arriva en place de Grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, et qu'il n'y a qu'une ame atroce et abominable qui puisse jamais penser que DIEU ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, et *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; et frère *Triboulet* écrivait; et *Fanchon* chantait, lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, et de frère *Bonhomme* cordelier à la grand'manche, et du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, et qui ameutaient les passans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, et ils entrèrent aussi pour . . . boire.

Pourquoi fesiez-vous tant de bruit dans la rue? dit *Fanchon*. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en sorbonne? dit *Fanchon*. Non, dit *Tamponet*, mais nous donnons toujours des décrets; et nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers s'en moque, ou n'en fait rien? dit *Fanchon*. Tant pis pour l'univers, dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit *Fanchon*. Comment, ma petite! dit frère *Triboulet;* il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit *Fanchon;* ni à moi non plus, dit *Tamponet;* mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; et *Fanchon* riait, et frère *Triboulet* la laissait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il pensait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria *Triboulet;* car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que mademoiselle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abyme immense où s'engloutit le monde;

Sépulcre où git la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Caton, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage;
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de DIEU dans la profane Gréce,
Juste Aristide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie : cher frère *Triboulet*, dans quel père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé *Tritême*, répondit *Triboulet* ; et pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé Tritême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour le convaincre par ses propres yeux, et ayant lu quelques pages

avec beaucoup d'édification : ah ah ! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un cordelier en enfer qui parle ; mais vous aviez oublié qu'il y rencontre S[t] *Dominique*, et que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été païen.

Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reſte ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en ſorbonne, et d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. *Fanchon* les apaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, et leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière :*

> N'apprêtons point à rire aux hommes
> En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

» Nous, aſſemblés extraordinairement dans la » ville des Facéties, et dans les mêmes écoles où » nous recommandâmes en nombre de ſoixante et » onze à tous les ſujets, de garder leur ſerment de » fidélité à leur roi *Henri III*, et en l'année 1592, » recommandâmes pareillement de prier DIEU pour » *Henri IV*, &c. &c.

» Animés du même eſprit qui nous guide tou- » jours, nous donnons à tous les diables un nommé

„ *Bélisaire*, général d'armée en son vivant d'un
„ nommé *Justinien;* lequel *Bélisaire* outre passant ses
„ pouvoirs, aurait méchamment et proditoirement
„ conseillé audit *Justinien* d'être bon et indulgent,
„ et aurait insinué avec malice que DIEU était
„ miséricordieux; condamnons cette proposition
„ comme blasphématoire, impie, hérétique, sentant
„ l'héréſie: défendons sous peine de damnation
„ éternelle, selon le droit que nous en avons, de
„ lire ledit livre sentant l'hérésie, et enjoignons à
„ tous les fidèles de nous rapporter les exemplaires
„ dudit livre, lesquels ne valaient précédemment
„ qu'un écu, et que nous revendrons un louis d'or
„ avec le décret ci-joint. „

A peine ce décret fut-il signé, qu'on apprit que tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne; et ce fut une si grande joie dans Paris, qu'on ne pensa plus à la sorbonne.

LETTRE

DE

L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,

A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'ai reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Béliſaire*, général d'armée de *Juſtinien*, et contre M. *Marmontel* de l'académie françaiſe, avec vos armoiries placées en deux endroits, ſurmontées d'un grand chapeau, et accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout ſigné *Chriſtophe*, par monſeigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que ſur nos fermiers; et je vous avoue, Milord, que j'aurais déſiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez M. *Marmontel de l'académie françaiſe*.

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Juſtinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre communion, il me ſemble qu'il fallait vous contenter de le dire ſans compromettre un corps reſpectable, compoſé de princes du ſang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs et pairs, de maréchaux de France,

de magiſtrats et des gens de lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'académie françaiſe n'a rien à démêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que ſi nous donnions des mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand capitaine *Béliſaire:* DIEU *eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.*

Je vous aſſure, Milord, que ſi notre roi, qui eſt le chef de notre Egliſe, diſait : *Je ſuis bon*, nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je ſuis bon*, veut dire, ce ſemble, par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la juſtice, je veux que mes ſujets ſoient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) eſt très-bon, et ſi bon qu'il vous a pardonné des déſobéiſſances réitérées qui ont troublé la France, et que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un eſprit bien fait. Vous êtes, ſans doute, aſſez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Béliſaire* ſoit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté eſt une héréſie, parce que St *Pierre*, dans ſa première épître, ch. V, v. 5, a dit que DIEU *réſiſte aux ſuperbes.* Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère penſé à ce qu'il écrivait. DIEU réſiſte, je le veux; la réſiſtance ſied bien à DIEU; mais à qui réſiſte-t-il ſelon *Pierre* ? liſez, de grâce, ce qui précède, et vous verrez qu'il

réfifte aux prêtres qui paiffent mal leur troupeau, et fur-tout aux jeunes qui ne font pas foumis aux vieillards. *Infpirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car* DIEU *réfifte aux fuperbes.*

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette réfiftance de DIEU et la bonté de *Bélifaire?* Il eft utile de recommander l'humilité, mais il faut auffi recommander le fens commun.

On eft bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expreffion humaine et naïve de *Bélifaire : Eft-il befoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-feulement vous ne voulez pas que *Bélifaire* foit bon, mais vous voulez auffi que le DIEU de miféricorde ne foit pas bon. Quel plaifir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde fera damné? Nous ne fommes point fi impitoyables dans notre île. Notre prédéceffeur le grand *Tillotfon*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus fenfé et le moins déclamateur, a parlé comme *Bélifaire* dans prefque tous fes fermons. Vous me permettrez ici de prendre fon parti. Soyez damnés fi vous le voulez, Milord, vous et votre mandataire; j'y confens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, et que je fouhaiterais auffi que mes amis ne le fuffent point; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres chofes à dire à votre mandataire; je lui recommanderais fur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui eft toujours mortel pour les mandemens; c'eft un point effentiel auquel on ne prend pas affez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande

à

à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archevêque de Cantorbéri.

POST-SCRIPTUM.

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a essuyé, depuis peu, quelques petits désagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule; qu'une barque de Venise a serré de près la barque de Saint-Pierre; et qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente : j'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie; c'était un *bon* banquier; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

LA PROPHETIE
DE
LA SORBONNE,

De l'an 1530, tirée des manuscrits de M. BALUZE, *tome Ier, page 117.*

Au *Prima Mensis* tu boiras
D'assez mauvais vin largement.
En mauvais latin parleras
Et en français pareillement.
Pour et contre clabauderas
Sur l'un et l'autre testament.
Vingt fois de parti changeras
Pour quelques écus seulement. (*a*)
Henri quatre tu maudiras
Quatre fois solennellement. (*b*)
La mémoire tu béniras
Du bienheureux Jacques Clément. (*c*)

(*a*) On a encore à Londres les quittances des docteurs de sorbonne, consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(*b*) Il y eut quatre principaux libelles de la sorbonne, appelés décrets, qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié et damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidèles.

(*c*) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en sorbonne, ne voulut entreprendre son saint parricide, que lorsque soixante et onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, et les sujets déliés du serment de fidélité, le 7 janvier 1589.

La bulle humblement recevras
L'ayant rejetée hautement. (*d*)
Les décrets que griffonneras
Seront ſifflés publiquement. (*e*)
Les jéſuites remplaceras
Et les paſſeras mêmement.
A la fin comme eux tu ſeras
Chaſſé très-vraiſemblablement. (*f*)

EPITRE

Ecrite de Conſtantinople aux frères.

Nos frères, qui êtes répandus ſur la terre, et non diſperſés, qui habitez les îles de (*) Niphon et celles des Caſſitérides, qui êtes unis dans les mêmes ſentimens ſans vous les être communiqués, adorateurs d'un ſeul DIEU, pieux ſans ſuperſtition, religieux ſans cérémonies, zélés ſans enthouſiaſme, recevez ce témoignage de notre union et de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chériſſons par-deſſus les autres, et nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps et de tous les êtres.

(*d*) On ſait que la ſorbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile, en 1718, et la reçut enſuite comme règle de foi.

(*e*) C'eſt ce qui vient d'arriver à la cenſure de *Béliſaire*, et ce qui déſormais arrivera toujours.

(*f*) *Amen !*

(*) Le Japon et l'Angleterre.

Nos cruels ennemis les brames, les fakirs, les bonzes, les talapoins, les derviches, les marabous, ne ceſſent d'élever contre nous leurs voix diſcordantes; diviſés entre eux dans leurs fables, ils ſemblent réunis contre notre vérité ſimple et auguſte. Ces aveugles qui ſe battent à tâtons ſont tous armés contre nous qui marchons paiſiblement à la lumière.

Ils ne ſavent pas quelles ſont nos forces. Nous rempliſſons toute la terre. Les temples ne pourraient nous contenir, et notre temple eſt l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces ſectes eût pris naiſſance. Nous ſommes encore tels que furent nos premiers pères ſortis des mains de l'Eternel; nous lui offrons, comme eux, des vœux ſimples dans l'innocence et dans la paix. Notre religion réelle a vu naître et mourir mille cultes fantaſtiques, ceux de *Zoroaſtre*, d'*Oſiris*, de *Zalmoxis*, d'*Orphée*, de *Numa*, d'*Odin* et de tant d'autres. Nous ſubſiſtons toujours les mêmes au milieu des ſectaires de *Fo*, de *Brama*, de *Xaca*, de *Vitſnou*, de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies*, et nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémiſſons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche, ſoient toujours ſecrètement diſpoſés à empaler ceux qui penſent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richeſſes des moſquées, que les imans tremblent toujours de perdre; au contraire, nous ſouhaitons qu'ils jouiſſent tous d'une vie douce et commode, qui leur inſpire des mœurs faciles et indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille ſequins de revenu, nous voudrions qu'il en eût davantage pour ſoutenir ſa dignité, pourvu qu'il n'en abuſe pas.

Suppoſé que les Etats du grand lama ſoient bien gouvernés, que les arts et le commerce y fleuriſſent, que la tolérance y ſoit établie, nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand lama a toujours raiſon quand il dit que deux et deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel, quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore ſur la terre un peuple ennemi de tous les peuples, qui pensât que DIEU, le père commun de tous les hommes, le tira par bonté du fertile pays de l'Inde, pour le conduire dans les ſables de Rohoba, et pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voiſin, nous déclarons cette nation de voleurs la nation la plus abominable du globe, et nous déteſtons ſes ſuperſtitions ſacriléges autant que nous plaignons les ignicoles chaſſés injuſtement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le ſoleil, la lune et les étoiles que pour lui, que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière, du pain, du vin et de la roſée, et qu'il a été créé pour mettre de l'argent à uſure, nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre quelquefois des cafetans et des dolimans; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût fait accroire que ce qui a été vrai eſt devenu faux; s'il penſe que l'eau du Gange eſt abſolument néceſſaire pour être réuni à l'Etre des êtres; s'il ſe proſterne

devant des offemens de morts et devant quelques haillons; fi fes fakirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des fakirs; fi un tel peuple exifte, nous verfons fur lui des larmes. Nous apprenons avec confolation que déjà plufieurs nations ont adopté un culte plus raifonnable; qu'elles adreffent leurs hommages au DIEU fuprême, fans adorer la jument *Borak*, qui porta *Mahomet* au troifième ciel; que ces peuples mangent hardiment du cochon et des anguilles, fans croire offenfer le créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous favons que nos ennemis crient, depuis des fiècles, qu'il faut tromper le peuple; mais nous croyons que le plus bas peuple eft capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un fequin en vaut deux croiraient-ils que le dieu *Sommonacodom* a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant?

Serait-il fi difficile d'accoutumer les bachas et les charbonniers, les fultans et les fendeurs de bois qui font tous également hommes, à fe contenter de croire un DIEU infini, éternel, jufte, miféricordieux, récompenfant au-delà du mérite, et puniffant févèrement le vice fans colère et fans tyrannie?

Quel eft l'homme dont la raifon puiffe fe foulever, quand on lui recommande l'adoration de l'Etre fuprême, l'amour du prochain et de la juftice?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la vertu, quand on s'égorgera pour favoir fi la mère du dieu

Fo accoucha par l'oreille ou par le nez ? en ſera-t-on meilleur père, meilleur fils, meilleur citoyen ?

On diſtribue au peuple du Tibet les reliques de la chaiſe percée du dalaï-lama ; on les enchâſſe dans de l'ivoire ; les ſaintes femmes les portent à leur cou ; ne pourrait-on pas, à toute force, ſe rendre agréable à DIEU par une vie pure, ſans être paré de ces beaux ornemens, qui après tout ſont étrangers à la morale ?

Nous ne prétendons point offenſer les lamas, les bonzes, les talapoins, les derviches, à DIEU ne plaiſe ! mais nous penſons que, ſi on en feſait des chaudronniers, des cardeurs de laine, des maçons, des charpentiers, ils feraient bien plus utiles au genre humain ; car enfin nous avons un beſoin continuel de bons ouvriers, et nous n'avons pas un beſoin ſi marqué d'une multitude innombrable de lamas et de fakirs.

Priez DIEU pour eux et pour nous.

Donné à Conſtantinople le 10e de la lune de Sheval, l'an de l'hégire 1215.

INSTRUCTION

Du gardien des capucins de Raguſe à frère Pédiculoſo, partant pour la Terre-Sainte.

I.

LA première choſe que vous ferez, frère *Pédiculoſo*, ſera d'aller voir le paradis terreſtre où DIEU créa *Adam* et *Eve*, ſi connus des anciens Grecs et des premiers Romains, des Perſes, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous ſera très-aiſé de trouver le paradis terreſtre : car il eſt à la ſource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe et du Nil ; et, quoique les ſources du Nil et de l'Euphrate ſoient à mille lieues l'une de l'autre, c'eſt une difficulté qui ne doit nullement vous embarraſſer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui ſont à Jéruſalem, vous ne pourrez vous égarer.

II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien et du mal ; car vous nous paraiſſez un peu ignorant et malin. Quand vous en aurez mangé, vous ſerez un très-ſavant et très-honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſont faites des œuvres des rabbins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de St *Thomas*, de St *Bonaventure*, de

S[t] *Bernard*, de l'abbé *Trilême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garaſſe*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tourneli* et du docteur *Tamponet*. L'écorce eſt rude ; les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eſt amer comme chicotin ; il porte au cerveau comme l'opium ; on s'endort quand on en a un peu trop pris, et on endort les autres ; mais dès qu'on eſt réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, et tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe : *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement.* (*a*) Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. *Adam* en mangea, et vécut encore neuf cents trente ans.

I I I.

A l'égard du ſerpent, qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous ſavez, dans la haute Egypte ; pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, et quel air il ſiffla pour tenter *Eve;* mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous ſavez que *chérub* en hébreu et en chaldéen ſignifie un bœuf, et que c'eſt pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde ! Liſez ſur cela S[t] *Ambroiſe*, l'abbé *Rupert* et ſur-tout le chérub dom *Calmet*.

(*a*) Genèſe, chap. II, v. 17.

I V.

Examinez bien le figne que le feigneur mit à *Caïn*. Obfervez fi c'était fur la joue ou fur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdelifé pour avoir tué fon frère ; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'infifterez pas fur un fratricide pardonné, tandis que toute la race eft damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pouffer jufqu'à la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod ; informez-vous foigneufement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuifiers, de forgerons, de ferruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorfqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq perfonnes fur la terre.

Hénoch eft enterré dans cette ville que bâtit *Caïn*, fon aïeul ; mais il vit encore ; fachez où il eft, demandez-lui des nouvelles de fa fanté, et faites-lui nos complimens.

V I.

De là vous pafferez entre les jambes des géans qui font nés des anges et des filles des hommes, (*b*) et vous leur préfenterez les vampires du révérend père dom *Calmet ;* mais fur-tout parlez-leur poliment ; car ils n'entendent pas raillerie.

(*b*) Genèfe, chap. VI, v. 4.

VII.

Vous comptez aller enſuite ſur le mont Ararat, voir les reſtes de l'arche qui ſont de bois de Gopher. Vérifiez les meſures de l'arche données ſur les lieux par l'illuſtre M. *le Pelletier*. Meſurez exactement la montagne, meſurez enſuite celle de Pichincha au Pérou, et le mont Saint-Gothard. Supputez avec *Whiſton* et *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, et pour s'élever quinze coudées au-deſſus. Examinez tous les animaux purs et impurs qui entrèrent dans l'arche ; et en revenant, ne vous arrêtez pas ſur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez auſſi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656 ; l'original ſamaritain qui le met en 2309 ; le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enſemble, et faites un compte juſte d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé*, qui planta la vigne. Les grecs et les Aſiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais ſa perſonne ; mais les Juifs ont été aſſez heureux pour deſcendre de lui. Demandez à voir, dans ſes archives, le pacte que DIEU fit avec lui et avec les bêtes. Nous ſommes fâchés qu'il ſe ſoit enivré ; ne l'imitez pas.

Prenez ſur-tout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'eſt un point d'hiſtoire avéré.

I X.

Demandez ce qu'eſt devenu *Caïnam*, fils d'*Arphaxad*, ſi célèbre dans les Septante, et dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père *Kirker* en a données. Conſultez *Paul Oroſe*, *Grégoire de Tours* et *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, et vous demanderez aux deſcendans d'*Abraham*, le potier, pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron et du blé à Memphis ; pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur, ce qu'il gagna au juſte à ce manége. Sachez ſur-tout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied, ou ſur ſon âne, à la cour du roi d'Egypte et à celle du roi de Gérar : car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le Seigneur fit un pacte (*c*) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin feſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, et auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, et ſi les deux filles de *Loth* étaient

(*c*) Chap. XV.

pucelles lorſque le bon homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, et vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons benjamites firent la même civilité que les ſodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous ſerez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer rouge à la pourſuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la ſixième et ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille et une nuits*, et tout l'Exode dont *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.

X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Joſué*, ſucceſſeur de *Moſé*, et de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon: ce ſont de ces choſes qui arrivent tous les jours, et qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui eſt très-utile pour la morale, et qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes et plus douces, c'eſt l'hiſtoire des rois juifs. Il faut abſolument ſupputer combien ils commirent d'aſſaſſinats. Il y a des pères de l'Egliſe qui en comptent cinq cents quatre-vingts; d'autres, neuf cents ſoixante et dix; il eſt important de ne s'y pas

tromper. Souvenez-vous ſur-tout que nous n'entendons ici que les aſſaſſinats des parens : car pour les autres ils ſont innombrables. Rien ne ſera plus édifiant qu'une notice exacte des aſſaſſins et des aſſaſſinés au nom du Seigneur. Cela peut ſervir de texte à tous les ſermons de cour ſur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiſtoire des rois vous paſſerez aux prophètes, vous goûterez et vous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le ſoufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée*. Ce n'eſt pas ſeulement un ſoufflet probable comme celui du jéſuite dont parle *Paſcal*, c'eſt un ſoufflet avéré par le Saint-Eſprit, dont on peut tirer de fortes conſéquences pour les joues des fidèles.

Lorſque vous ſerez à *Ezéchiel*, c'eſt-là que votre ame ſe dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre Ier, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle et d'homme; une roue à quatre faces ſemblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, et les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous ſavez qu'enſuite le prophète mangea, par ordre de DIEU, un livre tout entier de parchemin. Demandez ſoigneuſement à tous les prophètes que vous rencontrerez ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'eſt pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier. (*d*) Tout lié qu'il eſt, il trace le plan de Jéruſalem ſur une brique; puis il ſe couche ſur le côté gauche pendant trois

(*d*) *Ezéchiel*, chap. III.

cent quatre-vingt-dix jours, et ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

X I V.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point son texte, comme vous avez déjà fait; c'est un des péchés contre le Saint-Esprit. Vous avez osé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire son pain avec de la bouze de vache; ce n'est point cela, il s'agit de mieux. Lisez la Vulgate, *Ezéchiel*, chap. IV, v. 12. „ *Comedes „ illud, et stercore quod egreditur de homine operies illud „ in oculis eorum.* Tu le mangeras, tu le couvriras de „ la merde qui sort du corps de l'homme. „ Le prophète en mangea, et il s'écria : „ *Pouah! Pouah! „ pouah! Domine Deus meus, ecce anima mea non est „ polluta.* Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon „ DIEU! je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. „ Et le Seigneur, par accommodement, lui dit : „ Je „ te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde „ d'homme. „

Conservez toujours la pureté du texte, notre cher frère, et ne l'altérez point pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* est un peu puant, le dîné des Israélites, dont il parle, est un peu anthropophage. (*e*) „ Les pères mangeront leurs enfans et les „ enfans mangeront leurs pères. „ Passe encore que les pères mangent les enfans qui sont dodus et tendres; mais que les enfans mangent leurs pères qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine?

(*e*) Chap. V, v. 12.

X V.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIXme chapitre de ce même *Ezéchiel.* Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire et la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns et aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 et suivans sont pour les Juifs : „ Vous mangerez le „ cheval et le cavalier. „ Non-seulement le cheval, comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures !

X V I.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiel*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons et aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* et de sa sœur *Ooliba.* On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla :* (*f*) „ Vous êtes devenue „ grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a „ pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt,* „ *pilus tuus germinavit.* Le temps des amans est venu ; „ je me suis étendu sur vous ; j'ai couvert votre „ ignominie ; je vous ai donné des robes de toutes „ couleurs, des souliers d'hyacinthe, des bracelets, „ des colliers, des pendans d'oreilles... Mais, ayant „ confiance en votre beauté, vous avez forniqué

(*f*) Chap. XVI.

pour

„ pour votre compte, vous vous êtes prostituée à „ tous les passans, vous avez bâti un bordel..... „ *ædificasti tibi lupanar :* vous avez forniqué dans „ les carrefours.... On donne de l'argent à toutes „ les putains, et c'est vous qui en avez donné à vos „ amans; *omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem* „ *dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis, &c.....* Ainsi „ vous avez fait le contraire des fornicantes, &c.

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis : (*g*) „ elle s'est „ abandonnée avec fureur à ceux dont les mem- „ bres sont comme des membres d'ânes, et dont la „ semence est comme la semence des chevaux ; *et* „ *insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes* „ *sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus* „ *eorum.* „ Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légèrement sur *Jérémie* qui court tout nu dans Jérusalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point passer sous silence le prophète *Osée* à qui „ le Seigneur „ ordonne (*h*) de prendre une femme de fornica- „ tion, et de se faire des enfans de fornication, parce „ que la terre fornicante forniquera du Seigneur. „ Et *Osée* prit donc *Gomer*, fille d'*Ebalaïm.* „ Quelque temps après „ le Seigneur (*i*) lui ordonne de cou- „ cher avec une femme adultère, et il achète une

(*g*) Chap. XXIII. (*h*) *Osée*, chap. I. (*i*) Chap. III.

„ femme déjà adultère pour quinze pièces d'argent
„ et une mesure et demie d'orge. „

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'esprit et le cœur* de la jeunesse que de savans commentaires sur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à sept livres dix sous. Les capucins, comme vous savez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau testament. Vous concilierez les deux généalogies ; c'est la chose du monde la plus aisée ; car l'une ne ressemble point du tout à l'autre : il est évident que c'est-là le mystère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchisédech : Comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies est la preuve évidente d'un puant mensonge. Oui pour *Melchisédech*, mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchisédech* n'était qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST était homme et DIEU ; donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* et *Joseph* emmenèrent leur enfant en Egypte, selon *Matthieu*, et comment, selon *Luc*, la famille resta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui sont nécessaires à salut. Il y a de très-belles choses à dire

ſur l'eau changée en vin aux noces de Cana ; pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean*, le ſeul qui en parle, dit expreſſément qu'ils étaient ivres, *et cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Liſez ſur-tout les *Queſtions de Zapata*, (*) docteur de Salamanque, ſur le maſſacre des innocens par *Hérode;* ſur l'étoile des trois rois; ſur le figuier ſéché pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne et en Veſtphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, et qu'on les ait noyés dans un lac. Ils diſent que, ſi on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du ſentiment du révérend père *le Moine*, qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, et qu'il fit fort bien de le noyer, puiſque le diable l'avait emporté ſur le haut d'une montagne ?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choſes dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive inſtance de juſtifier *Luc*, lequel, ayant écrit le dernier après tous les autres évangéliſtes, étant mieux informé que tous ſes confrères, et ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-reſpectable. Ce reſpectable *Luc* aſſure que lorſque *Marie* fut prête d'accoucher, *Céſar Auguſte*, qui apparemment s'en doutait, ordonna, pour remplir les

(*) 2e vol. de la Philoſophie.

prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, et *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies, qui ont le malheur d'être ſavans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais *Auguſte* ne donna un édit ſi extravagant; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie;* et que ce *Luc* était probablement un gredin qui, ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains ſous *Auguſte*, et que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques et tous les événemens; qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eſt paſſé à la cour, et qu'il a encore le petit amour propre de dire qu'il eſt plus inſtruit que les autres.

C'eſt ainſi que s'expriment les impies; mais ne croyez que les pies; parlez toujours en pie. Liſez ſur-tout ſur cet article les *Queſtions* du frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verſet qui ne puiſſe embarraſſer un capucin; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

XX.

Ne manquez pas de nous avertir ſi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces ſcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranſſubſtantiation, de l'aſcenſion, de l'aſſomption, de l'annonciation, de l'inquiſition; et qui ſe contentent de croire un DIEU, de le ſervir en eſprit et en vérité, et d'être juſtes. Vous reconnaîtrez aiſement

ces monſtres. Ils ſe bornent à être bons ſujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres et jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer*, récollet, doit ſe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, et d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières et à celles du petit peuple qui habite dans votre ſainte barbe.

POT POURRI.

§. I.

BRIOCHÉ fut le père de *Polichinelle*, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait ſon origine du prince des ſots et de la mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la-foire. M. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin;* mais en remontant toujours au prince des ſots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, et qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la

fenêtre donne ſur la rue Saint-Antoine, j'ai vu paſſer les ſyndics des apothicaires, qui allaient ſaiſir des drogues et du verd-de-gris que les jéſuites de la rue Saint-Antoine vendaient en contrebande; mon voiſin M. *Huſſon*, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, et m'a dit : Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés ; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, et d'une rebellion au Paraguai ; le cri public qui s'élève en France contre eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation ; mais ſachez que, s'ils ſont perdus, comme tous les honnêtes gens le déſirent, vous n'y gagnerez rien; vous ſerez accablé par la faction des janſéniſtes. Ce ſont des enthouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renversèrent le trône de *Charles I.* Songez que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène; les fripons l'entendent.

Je diſputai long-temps contre M. *Huſſon;* je lui dis enfin : Monſieur, conſolez-vous, peut-être que les janſéniſtes ſeront un jour auſſi adroits que les jéſuites; je tâchai de l'adoucir ; mais c'eſt une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de ſentiment.

§. III.

Brioché, voyant que *Polichinelle* était boſſu par devant et par derrière, lui voulut apprendre à lire et à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épela aſſez paſſablement, mais il ne put jamais parvenir

à ſe ſervir d'une plume. Un des écrivains de ſa vie remarque qu'il eſſaya un jour d'écrire ſon nom, mais que perſonne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; ſa femme et lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit : Mon père et ma mère, je ſuis boſſu, et j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis et moi, nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toujours aimé les marionnettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles ; mais auſſi il y a de grands profits.

Monſieur et madame *Brioché* admirèrent le bon ſens du jeune homme ; la troupe ſe forma, et elle alla établir ſes petits tréteaux dans une bourgade ſuiſſe, ſur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était juſtement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magaſin de leur orviétan. Ils aperçurent qu'inſenſiblement la canaille allait aux marionnettes, et qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de ſavonnettes et d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de pluſieurs mauvais déportemens, et portèrent leurs plaintes devant le magiſtrat. La requête diſait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nèfles.

On prétendit auſſi qu'il avait moleſté un marchand de coqs-d'inde ; enfin ils l'accusèrent d'être ſorcier. M. *Parfait*, dans ſon *Hiſtoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le père

Daniel penſe, ou du moins, parle autrement. On ne ſait ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'hiſtorien n'a pas jugé à propos de nous dire de ſes nouvelles.

§. IV.

Feu M. *du Marſais* aſſurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'eſt un grand malheur pour l'Etat, diſait-il, qu'un homme de mérite, ſans fortune, ne puiſſe parvenir à rien. Que de talens enterrés, et que de ſots en place! Quelle déteſtable politique d'avoir éteint l'émulation! M. *du Marſais*, ſans y penſer, plaidait ſa propre cauſe; il a été réduit à enſeigner le latin, et il aurait rendu de grands ſervices à l'Etat, s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui euſſent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée; mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, et ce qu'on appelle *une dignité*.

Du Marſais aſſurait qu'un *Montagne*, un *Charron*, un *Deſcartes*, un *Gaſſendi*, un *Bayle*, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenans thèſe contre la philoſophie d'*Ariſtote*, ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufrédi*, et qu'ils n'euſſent point, &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante*, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amſterdam. Il marchanda un aſſez

beau Chrift chez le fieur *Vandergru*. Eft-il poffible, dit le ferrarois au batave, que vous, qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jéfus ? Je fuis chrétien et catholique, répondit M. *Vandergru*, fans fe fâcher ; et il vendit fon tableau affez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante* ? Affurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenante ; c'était un focinien ; il lui vendit une fainte famille. Que penfez-vous de l'enfant ? dit le ferrarois. Je penfe, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mife fur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïfe Manfebo* qui n'avait que de beaux payfages, et point de fainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils fujets ? C'eft, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante paffa chez un fameux anabaptifte qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle églife ils avaient été baptifés ? Fi donc ! Monfieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne fommes point encore baptifés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue, qu'il avait déjà vu une douzaine de fectes entièrement oppofées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M. *Sacrito*, lui dit : Enfuyons-nous vîte, voilà l'heure de la bourfe ; tous ces gens-ci vont s'égorger, fans doute, felon l'antique ufage, puifqu'ils penfent tous diverfement ; et la populace nous affommera pour être fujets du pape.

Ils furent bien étonnés, quand ils virent tous ces

bonnes gens-là ſortir de leurs maiſons avec leurs commis, ſe ſaluer civilement, et aller à la bourſe de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions ſur la place, en comptant les arméniens et les janſéniſtes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paiſiblement du monde, et le ferrarois retourna dans ſon pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même ſcène à Londres, à Hambourg, à Dantzick, à Veniſe même, &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'eſt à Conſtantinople.

J'eus l'honneur d'aſſiſter, il y a cinquante ans, à l'inſtallation d'un patriarche grec, par le ſultan *Achmet III*, dont Dieu veuille avoir l'ame! Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau et le bâton fait en forme de béquille. Il y eut enſuite une proceſſion de chrétiens dans la rue Cléobule; deux janiſſaires marchèrent à la tête de la proceſſion. J'eus le plaiſir de communier publiquement dans l'égliſe patriarchale, et il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marſeille, je fus fort étonné de ne point y trouver de moſquée. J'en marquai ma ſurpriſe à monſieur l'intendant et à monſieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil, et que, ſi les chrétiens avaient des égliſes chez les muſulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour; mais l'affaire en demeure là, à cauſe de la conſtitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites ! vous n'avez pas été tolérans, et on ne l'est pas pour vous. Consolez-vous, d'autres à leur tour deviendront persécuteurs, et à leur tour ils seront abhorrés.

§. VI

Je contais ces choses il y a quelques jours à M. de *Boucacous*, languedocien très-chaud, et huguenot très zélé. *Cavalisque*, me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs ! on leur refuse des mosquées, et on ne nous accorde point de temples ! Pour des mosquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encore point demandé ; et j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétablisse vos temples, malgré toute la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui sommes les plus ardens serviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens, lui répliquai-je, et si ardens, que vous avez fait neuf guerres civiles, sans compter les massacres des Cévènes. Mais, dit-il, si nous avons fait des guerres civiles, c'est que vous nous cuisiez en place publique ; on se lasse à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos, et je vous jure que nous serons des sujets très-fidèles.

C'est précisément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux sur vous, on vous laisse faire votre commerce, vous avez une liberté assez honnête. Voilà une plaisante liberté ! dit M. de *Boucacous* ;

nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce-là vivre? eſt-ce-là être libre?

Alors je lui parlai ainſi : il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appelez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, et quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais!
Qui, t'arrachant les enfans des mamelles,
Ecraſera leurs têtes infidelles!

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers et la mauvaiſe muſique ?

M. de *Boucacous* m'interrompit, et me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſaumes valait mieux ? Non, ſans doute, lui dis-je; je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous ſommes tous juifs à vêpres, comme nous ſommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît ſeulement, c'eſt que les *Métamorphoſes d'Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites, et plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion, et ces gueules de baſilic, et ces collines qui ſautent comme des béliers, et toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poëſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que ſon père ne ſoit un meilleur poëte que *David*.

Mais enfin, nous ſommes la religion dominante chez nous ; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons ; et j'ai parole de monſieur le gouverneur et de monſieur l'intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles ; l'imprudence ſeule fit et fera les perſécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner et de vous purger, parce que vos pères ont été malades ; mais que voulez-vous ? ce monde eſt un grand *Bedlam*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques bohêmes, et coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, et logèrent dans un quatrième étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues dont la vente les aida quelque

temps à ſubſiſter. Ils guérirent même de la gale l'épagneul d'une dame de conſidération; les voiſins crièrent au prodige; mais, malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité et de leur misère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, et y trouvèrent un petit homme qui feſait des marionnettes pour ſon compte; il s'appelait le ſieur *Bienfait ;* il avait tout juſte le génie qu'il fallait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait, mais il avait un galimatias fort convenable; et il ne feſait pas mal ſes bamboches. Un compagnon qui excellait auſſi en galimatias, lui parla ainſi :

Nous croyons que vous êtes deſtiné à relever nos marionnettes; car nous avons lu dans *Noſtradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate icſus res fait en bi*, leſquelles priſes à rebours font évidemment : *Bienfait reſſuſcitera Polichinelle.* Le nôtre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé ſon chapeau, ſa boſſe et ſa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous ſera aiſé de lui faire une mouſtache toute ſemblable à celle qu'il avait ; et quand nous ſerons unis enſemble, il eſt à croire que nous aurons beaucoup de ſuccès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Noſtradamus*, et *Noſtradamus* par *Polichinelle.*

Le ſieur *Bienfait* accepta la propoſition. On lui demanda ce qu'il voulait pour ſa peine? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent.

Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le temps on a de tout. Le ſieur *Bienfait* ſe lia donc avec les bohêmes, et tous enſemble allèrent à Milan établir leur théâtre, ſous la protection de madame *Carminetta*. On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaîtrait ſur le théâtre de Milan, et qu'il danſerait avec madame *Gigogne*. Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y oppoſer; le ſieur *Bienfait*, qui avait auſſi le ſecret de l'orviétan, ſoutint que le ſien était le meilleur; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, et il devint ſi riche, qu'il ſe mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait (et que tout le monde veut) des honneurs et du bien, il fut très-ingrat envers madame *Carminetta*. Il acheta une belle maiſon vis-à-vis celle de ſa bienfaitrice, et il trouva le ſecret de la faire payer par ſes aſſociés. On ne le vit plus faire ſa cour à madame *Carminetta;* au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeûner chez lui; et un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hiſſing*, je me tranſportai chez mon ami M. *Huſſon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie ſur le père *la Valette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarraſſait plus de ces ſottiſes, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour-là

Polyeucte, et qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Husson*, pendant le premier acte, branlait toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant ? J'avoue, dit-il, que je suis indigné contre ce sot *Polyeucte* et contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, et qui, accompagnant son beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire et le calice, et donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque et aux chanoines ? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres ? qu'il l'a entendu dire au sieur *Lubolier*, (*) prédicant d'Amsterdam, et au sieur *Morsyé*, (**) compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju* ? (***) C'est-là le fidèle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque* ?

M. *Husson* me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, et il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant;
Adieu, trop généreux et trop parfait amant;
Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène où elle demande à son amant la grâce de son mari.

(*) *Boullier.* (**) *Formey.* (***) *Jurieu.*

Il

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui eſt bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père de Pauline avoue même qu'il a les ſentimens d'un coquin.

Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille;
Mais, ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penſer, ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela; je ne ſuis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huſſon* eſt un rude homme : j'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a perſiſté dans ſon avis, et moi dans le mien.

§. IX.

NOUS avons laiſſé le ſieur *Bienfait* fort riche et fort inſolent. Il fit tant par ſes menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, et afficha que tout le monde ſerait tenu de l'appeler *Monſieur*, ſans quoi il ne jouerait point. C'eſt de là que, dans toutes les repréſentations des marionnettes, il ne répond jamais à ſon compère que quand le compère l'appelle monſieur *Polichinelle*. Peu à peu, *Polichinelle* devint ſi important, qu'on ne donna plus

aucun ſpectacle ſans lui payer une rétribution, comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ſes domeſtiques, receveur des billets et ouvreur des loges, ayant été caſſé aux gages, ſe ſouleva contre *Bienfait*, et inſtitua d'autres marionnettes, qui décrièrent toutes les danſes de Mme *Gigogne* et tous les tours de paſſe-paſſe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, compoſa le ſien de cinq à ſix drogues; et, le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*; ce qui excita un furieux procès, et on ſe battit long-temps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

M. *Huſſon* me parlait hier de ſes voyages : en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Echelles du Levant; il eſt allé en Perſe; il a demeuré long-temps dans les Indes, et a vu toute l'Europe. J'ai remarqué, me diſait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de juifs qui attendent le Meſſie, et qui ſe feraient empaler plutôt que de convenir qu'il eſt venu. J'ai vu mille turcs perſuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans ſa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choſes les plus abſurdes. Cependant, qu'un philoſophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raiſon humaine eſt ſi horriblement obſcurcie, il eſt ſûr que, s'il y a un ſou à gagner, l'imbécille l'emportera ſur le philoſophe. Comment des taupes, ſi aveugles ſur le plus grand des intérêts,

ſont-elles lynx ſur les plus petits ? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du ſabbat ? Cette contradiction de l'eſpèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'eſt-ce pas, dis-je à M. *Huſſon*, que les hommes ſont ſuperſtitieux par coutume, et coquins par inſtinct ? J'y rêverai, me dit-il; cette idée me paraît aſſez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a eſſuyé bien des diſgraces. Les Anglais, qui ſont raiſonneurs et ſombres, lui ont préféré *Shakeſpeare ;* mais ailleurs ſes farces ont été fort en vogue ; et, ſans l'opéra comique, ſon théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* et *Arlequin*, et on ne ſait pas encore qui l'emportera. Mais.....

§. XII.

Mais, mon cher Monſieur, diſais-je, comment peut-on être à la fois ſi barbare et ſi drôle ? Comment dans l'hiſtoire d'un peuple, trouve-t-on à la fois la Saint-Barthelemi et les contes de *la Fontaine*, &c. ? eſt-ce l'effet du climat ? eſt-ce l'effet des lois ?

Le genre humain, répondit M. *Huſſon*, eſt capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut ſigner l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, et aſſaſſina ſa mère. Les ſinges font des tours extrêmement plaiſans, et étouffent leurs petits. Rien n'eſt plus doux, plus timide qu'une levrette ; mais elle déchire

un lièvre, et baigne ſon long muſeau dans ſon ſang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre eſt tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette; elle tourne tantôt au doux ſouffle du zéphyr, tantôt au vent violent du nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'eſt ſouvent plus convenable que d'aimer ſa couſine. On peut auſſi aimer ſa nièce; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouſer une couſine, et quatre-vingts mille francs pour coucher avec ſa nièce en légitime mariage.

Je ſuppoſe quarante nièces par an mariées avec leurs oncles, et deux cents couſins et couſines conjoints; cela fait en ſacremens ſix millions huit cents mille livres par an qui ſortent du royaume. Ajoutez-y environ ſix cents mille francs pour ce qu'on appelle les *annates des terres de France*, que le roi de France donne à des français en bénéfices; joignez-y encore quelques menus frais; c'eſt environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au ſaint père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu; mais on conviendra que, ſi nous avons beaucoup de couſines et de nièces jolies, et ſi la mortalité ſe met parmi les bénéficiers, la ſomme peut aller au double. Le fardeau ſerait lourd, tandis que nous avons des vaiſſeaux à conſtruire, des armées et des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans, aucun n'ait penſé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de ſorbonne, de mes amis, de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la ſomme ſuſdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jéſuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par St *Pierre* ſur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome ; et comme je doutais que St *Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me diſant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis, qu'il portait toujours à ſa ceinture. Il eſt vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone ;* mais nous avons une belle lettre de lui, datée de Babylone : or, certainement Babylone veut dire Rome ; donc vous devez de l'argent au pape quand vous épouſez vos couſines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a ſervi le roi cinquante-deux ans : il s'eſt retiré dans la haute Alſace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèſe de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à ſon champ ; la ſaiſon avançait ; l'ouvrage preſſait. Ses valets refusèrent le ſervice, et dirent pour raiſon que c'était la fête de Ste *Barbe*, la ſainte la plus fêtée à Porentru. Hé ! mes amis, leur dit mon parent, vous avez été à la meſſe en l'honneur de *Barbe ;* vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient ; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez

mon champ au lieu d'aller au cabaret. S[te] *Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, et que je manque de blé cette année? Le maître valet lui dit; Monſieur, vous voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un jour ſi ſaint. S[te] *Barbe* eſt la plus grande ſainte du paradis; elle grava le ſigne de la croix ſur une colonne de marbre avec le bout du doigt; et du même doigt et du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes: je ne travaillerai point le jour de S[te] *Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, et ſon champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus: le procès n'eſt pas encore jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les ſaints; mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Je ſuppoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun, l'un portant l'autre, vingt ſous par jour, et qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année, indépendamment des dimanches: cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, et cent cinquante millions de moins en main d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne doivent point avoir ſur nous les royaumes voiſins, qui n'ont ni S[te] *Barbe* ni d'évêque de Porentru? On répondait à cette objection que les cabarets, ouverts les ſaints jours de fête, produiſent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait; mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement,

et que d'ailleurs, ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, et point du tout épiſcopale ; il ſoutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec M. *Evrard*, que vous connaiſſez tous, nous vîmes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait. Un maçon me répondit que c'était à monſeigneur l'abbé de Cîteaux; que le marché avait été fait à dix-ſept cents mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU, qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, et de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous ? dit M. *Evrard;* n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cents cinquante mille livres de rente, et que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte et la plus odieuſe? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat, quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, et donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des

membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Evrard* : Vous allez trop loin et trop vîte; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans; ayez patience. Et c'eſt précifément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiècles, que je perds toute patience; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes, quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être janſéniſte de bonne foi, et non par eſprit de parti. La belle aventure des billets de confeſſion la fit mourir de déſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance; ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, et mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui feſait paſſer ſes meubles et ſa vaiſſelle d'une province à une autre; des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes, et il eſt mort en priſon.

M. *Evrard* me conta des aventures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis : Mon cher monſieur *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous; nous ſommes tous deux comme *Aſtolphe* et *Joconde*, qui penſaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles; ils ſe mirent à voyager,

et ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. *Evrard*, mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans directeur de.... ou de.... ou de.... ou de... et vous vous vengerez avec usure.

M. *Evrard* me crut : c'est à présent l'homme de France qui vole le roi, l'Etat et les particuliers, de la manière la plus dégagée et la plus noble, qui fait la meilleure chère, et qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

SAÜL,

DRAME,

Traduit de l'Anglais de M. HUT.

A V I S.

M. *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de M. *Huet*, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut*; ce fut lui qui, en 1728, compoſa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of* GOD, *l'homme ſelon le cœur de* DIEU. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *George II*, qui n'avait ni aſſaſſiné perſonne, ni fait brûler ſes priſonniers français dans des fours à brique, il fit une juſtice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

S A U L, fils de *Cis*, et premier roi juif.

D A V I D, fils de *Jeſſé*, gendre de *Saül*, et ſecond roi.

A G A G, roi des Amalécites.

S A M U E L, prophète et juge en Iſraël.

M I C H O L, épouſe de *David*, et fille de *Saül*.

ABIGAIL, veuve de *Nabal*, et ſeconde épouſe de *David*.

B E T Z A B É E, femme d'*Urie*, et concubine de *David*.

LA PYTHONISSE, fameuſe ſorcière en Iſraël.

J O A B, général des hordes de *David*, et ſon confident.

U R I E, mari de *Betzabée*, et officier de *David*.

B A Z A, ancien confident de *Saül*.

A B I E Z E R, vieil officier de *Saül*.

A D O N I A S, fils de *David* et d'*Agith*, ſa dix-ſeptième femme.

S A L O M O N, fils adultérin de *David* et de *Betzabée*.

NATHAN, prince et prophète en Iſraël.

G A G ou G A D, prophète et chapelain ordinaire de *David*.

ABISAG, de Sunam, jeune ſunamite.

EBIND, capitaine de *David.*

ABIAR, officier de *David.*

YESEZ, inſpecteur-général des troupes de *David.*

Les prêtres de *Samuël.*

Les capitaines de *David.*

Un clerc de la tréſorerie.

Un meſſager.

La populace juive.

PREMIER ACTE.

La ſcène eſt à Calgala.

DEUXIEME ACTE.

La ſcène eſt ſur la colline d'Achila.

TROISIEME ACTE.

La ſcène eſt à Siceleg.

QUATRIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hébron.

CINQUIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hérus-chalaïm.

On n'a pas obſervé dans cette eſpèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru avec l'illuſtre la Motte devoir ſe ſouſtraire à ces règles. Tout ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts, ſelon l'eſprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

SAÜL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O grand Saül ! le plus puiſſant des rois ; vous qui régnez ſur les trois lacs dans l'eſpace de plus de cinq cents ſtades ; vous vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés ſur les plus puiſſans ânes, ainſi que les cinquante fils d'Amalec ; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Béelzébuth ; vous qui, ſans doute, mettrez ſous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de ſi nobles triomphes et de ſi grandes eſpérances ?

SAUL.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin, et preſſe le doux raiſin de la vallée d'Engaddy ! Hélas ! je cherchais les âneſſes de mon père, je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu au contraire que j'euſſe cherché un royaume, et trouvé des âneſſes ! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Eſt-ce le prophète Samuël, eſt-ce votre gendre David qui vous cauſent ces mortels chagrins ?

SAUL.

L'un et l'autre. Samuël, tu le ſais, m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choiſir un prince, et dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre, et vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous ; on hait toujours ſon ſucceſſeur.

SAUL.

Eh ! pouvait-il eſpérer de gouverner plus long-temps ? il avait aſſocié à ſon pouvoir ſes indignes enfans, également corrompus et corrupteurs, qui vendaient publiquement la juſtice : toute la nation s'éleva contre ce gouvernement ſacerdotal. On tira un roi au ſort : les dés ſacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la ratifia, et Samuël frémit : ce n'eſt pas aſſez de haïr en moi un prince choiſi par le ciel, il hait encore le prophète ; car il ſait que, comme lui, j'ai le nom de voyant ; que j'ai prophétiſé comme lui ; et ce nouveau proverbe répandu dans Iſraël : Saül eſt auſſi au rang des prophètes, n'offenſe que trop ſes oreilles ſuperbes : on le reſpecte encore ; pour mon malheur il eſt prêtre, il eſt dangereux.

BAZA.

N'eſt-ce pas lui qui ſoulève contre vous votre gendre David ?

SAUL.

Il n'eſt que trop vrai, et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

BAZA.

Votre alteſſe royale eſt trop bien affermie par ſes victoires, et le roi Agag, votre illuſtre priſonnier, vous eſt ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre alteſſe royale.

SCENE II.

SAUL, BAZA, AGAG, Soldats.

AGAG.

Doux et puiſſant vainqueur, modèle des princes, qui ſavez vaincre et pardonner, je me jette à vos ſacrés genoux, daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon ; je ſerai déſormais un voiſin, un allié fidèle, un vaſſal ſoumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

SAUL.

Illuſtre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en ſauvant vos jours : les rois doivent reſpecter leurs ſemblables : qui ſe venge après la victoire eſt indigne de vaincre : je ne mets point votre perſonne à rançon, elle eſt d'un prix ineſtimable : ſoyez libre; les tributs que vous payerez à Iſraël ſeront moins des marques de ſoumiſſion que d'amitié : c'eſt ainſi que les rois doivent traiter enſemble.

AGAG.

O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puiſſantes ſur mon cœur ! Je vivrai, je mourrai le ſujet du grand Saül, et tous mes Etats ſont à lui.

SCENE III.

Les perſonnages précédens; SAMUEL, prêtres.

SAUL.

SAMUEL, quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre ?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAUL.

Qu'ordonne-t-il ?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAUL.

Dieu ſe repentir! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui ſe repentent; ſa ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAUL.

Eh ! quel homme n'en commet pas? parlez, de quoi ſuis-je coupable ?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un roi.

AGAG.

Comment! la plus belle des vertus ſerait regardée chez vous comme un crime ?

SAMUEL *à Agag.*

Tais-toi, ne blasphême point. (*à Saül*) Saül, ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites, sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL *à ses prêtres.*

Préparez-vous à m'obéir: et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAUL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif; j'ai pensé que la bonté était le premier attribut de l'Etre suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidèle: Dieu vous réprouve, votre sceptre passera dans d'autres mains.

BAZA *à Saül.*

Quelle insolence! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAUL.

Gardez-vous en bien; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le peuple, et que nous serions lapidés, si je résistais; car en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une chose abominable!

SAUL.

N'importe; les Juifs sont plus abominables encore; ils prendront la défense de Samuel contre moi.

BAZA *à part.*

Ah! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées!

SAUL.

Hé bien donc, Prêtres! que faut-il que je faſſe ?

SAMUEL.

Je vais te montrer comment on obéit au Seigneur: (*à ſes prêtres.*) ô Prêtres ſacrés ! enfans de Lévi, déployez ici votre zèle; qu'on apporte une table, qu'on étende ſur cette table ce roi, dont le prépuce eſt un crime devant le Seigneur. (*Les prêtres lient Agag ſur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monſtres !

SAUL.

Auguſte Samuel, au nom du Seigneur !

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne; demeurez ici, il vous l'ordonne; ſoyez témoin du ſacrifice qui peut-être expiera votre crime.

AGAG *à Samuel.*

Ainſi donc, vous m'allez donner la mort : ô mort, que vous êtes amère !

SAMUEL.

Oui, tu es gras, et ton holocauſte en ſera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas! Saül, que je te plains d'être ſoumis à de pareils monſtres !

SAMUEL *à Agag.*

Ecoute, tu vas mourir; veux-tu être juif; veux-tu te faire circoncire?

AGAG.

Et ſi j'étais aſſez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie ?

SAMUEL.

Non, tu auras la ſatisfaction de mourir juif, et c'eſt bien aſſez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux !

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache, au nom du Seigneur; et tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, et ainſi de ſuite morceau par morceau. (*Ils frappent tous enſemble au nom d'Adonaï.*)

AGAG.

O mort ! ô tourmens ! ô barbares !

SAUL.

Faut-il que je ſois témoin d'une abomination ſi horrible?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir ſoufferte.

SAMUEL *aux prêtres.*

Emportez ce corps et cette table : qu'on brûle les reſtes de cet infidèle, et que ſes chairs ſervent à nourrir nos ſerviteurs : (*à Saül*) et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéiſſance vaut mieux que ſacrifice.

SAUL, *ſe jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs ; je ne pourrai ſurvivre à tant d'horreurs et à tant de honte.

SCENE IV.

SAUL, BAZA, un meſſager.

LE MESSAGER.

Seigneur, penſez à votre ſureté; David approche en armes; il eſt ſuivi de cinq cents brigands qu'il a ramaſſés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA.

Hé bien, Seigneur, vous le voyez: David et Samuel étaient d'intelligence: vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous ferai fidèle juſqu'à la mort : quel parti prenez vous ?

SAUL.

Celui de combattre et de mourir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

IMPITOYABLE époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui, t'ayant d'abord pris pour ſon joueur de harpe, te fit bientôt après ſon écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il eſt vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de poſſéder vos charmes; il m'en a coûté aſſez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philiſtins pour préſent de noces: deux cents prépuces ne ſe trouvent pas ſi aiſément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entrepriſe; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samſon: mais eût-il fallut combattre toutes les forces de Babylone et d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais et je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père!

DAVID.

Dieu m'en préſerve! je ne veux que lui ſuccéder: vous ſavez que j'ai reſpecté ſa vie, et que lorſque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le

bout de ſon manteau ; la vie du père de ma chère Michol me ſera toujours précieuſe.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ſes ennemis? Pourquoi te ſouiller du crime horrible de rebellion, et te rendre par-là même ſi indigne du trône où tu aſpires ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel, notre ennemi domeſtique, et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré ?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre : vous ſavez qu'un jour, dans le village de Bethléem, Samuel répandit de l'huile ſur ma tête : ainſi je ſuis roi, et vous êtes la femme d'un roi : ſi je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai raſſemblé cinq cents malfaiteurs perdus de dettes, et de débauches, mais tous bons ſoldats ; Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entière confiance ; mais je n'ai jamais oublié que je ſuis juif ; ayant des commiſſions du roi Akis, pour aller ravager vos terres, j'ai très-ſouvent ravagé les ſiennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde, je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, et afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du roi Akis ; je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, et je lui diſais, par un ſalutaire menſonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons et les chèvres des Juifs ; quand je trouvais

quelque réfiftance, je fefais fcier en deux, par le milieu du corps, ces infolens rebelles, ou je les écrafais fous les dents de leur herfe, ou je les fefais rôtir dans des fours à briques. Voyez fi c'eft aimer fa patrie, fi c'eft être bon ifraélite.

MICHOL.

Ainfi, cruel, tu as également répandu le fang de tes frères et celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs; rien ne t'eft facré; tu trahiras ainfi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un fi malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jeffé, que je vous ferai toujours fidèle.

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL, *en embraffant David.*

MON cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, fortez avec moi de ces lieux dangereux; Saül arme contre vous, et Akis vous attend...

MICHOL.

Qu'entends-je! fon époux! Quoi! monftre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! quelle eft donc cette infolente rivale?

DAVID.

Je fuis confondu.

ABIGAIL.

Augufte et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre fervante; un héros tel que

David a beſoin de pluſieurs femmes; et moi je ſuis une jeune veuve qui ai beſoin d'un mari ; vous êtes obligée d'être toujours auprès du roi, votre père ; il faut que David ait une compagne dans ſes voyages et dans ſes travaux; ne m'enviez pas cet honneur; je vous ferai toujours ſoumiſe.

MICHOL.

Elle eſt civile et accorte du moins ; elle n'eſt pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtreſſe de la maiſon : monſtre, où as-tu fait cette acquiſition ?

DAVID.

Puiſqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, et uſant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait : Nabal était un brutal qui ne ſavait pas les uſages du monde, il me refuſa inſolemment : Abigail eſt née douce, honnête et tendre; elle vola tout ce qu'elle put à ſon mari pour me l'apporter ; au bout de huit jours le brutal mourut....

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épouſai la veuve.

MICHOL.

Ainſi Abigail eſt mon égale : çà, dis-moi en conſcience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'eſt pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, ſcélérat! Hé, que fais-tu de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues ! tu es comme les oiſeaux de proie qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne ; et il en faut dix-huit au fils de Jeſſé.

DAVID.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne ; ſi je n'avais qu'une rivale, je ſerais plus difficile : cependant tu me le payeras.

ABIGAIL.

Auguſte reine, ſi toutes les autres penſent comme moi, vous aurez dix-ſept eſclaves de plus auprès de vous.

SCENE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

Mon maître, que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident, et Akis de l'Orient ; de quel côté voulez-vous marcher ?

DAVID.

Du côté d'Akis, ſans balancer.

MICHOL.

Quoi ! malheureux, contre ton roi, contre mon père !

DAVID.

Il le faut bien ; il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous , Michol ; adieu , Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je ; ceci n'est pas une affaire de femme ; chaque chose a son temps, je vais combattre ; priez Dieu pour moi.

SCENE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

PROTEGEZ-MOI, noble fille de Saül ; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent ! et comment se nomme-t-elle ?

ABIGAIL.

Alchinoam ; c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

MICHOL.

C'est une vilaine race que cette race de Jacob ; je suis fâchée d'en être ; mais, par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, et je vais de ce pas en épouser un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant dès que je serai mécontente de lui.

SCENE V.

MICHOL, ABIGAIL, le meſſager EBIND.

EBIND.

Ah princeſſe! votre Jonathas, ſavez-vous?

MICHOL.

Quoi donc! mon frère Jonathas!...

EBIND.

Eſt condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathême.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari!

MICHOL.

Il n'eſt plus! on lui a arraché la vie!

EBIND.

Non, Madame, il eſt en parfaite ſanté: le roi votre père, en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philiſtins; et, comme nous étions dix contre un, nous avons donné deſſus avec courage. Saül, pour augmenter les forces du ſoldat, qui était à jeun, a ordonné que perſonne ne mangeât de la journée, et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait: Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, et en a avalé la largeur de mon pouce; Saül, comme de raiſon, l'a condamné à mourir; il ſavait ce qu'il en coûte de manquer à ſa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'eſt ſoulevée contre ce parricide; Jonathas eſt ſauvé, et l'armée s'eſt miſe à manger et à boire; et, au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel; il eſt mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux, c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu ſoit béni.

EBIND.

Le roi Saül vient ſuivi de tous les ſiens; je crois qu'il va tenir conſeil dans cette chenevière, pour ſavoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philiſtins.

SCENE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, capitaines.

MICHOL.

Mon père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et eſſuyer les infidélités de mon mari ?

SAUL.

Votre frère et votre mari ſont des rebelles : comment! manger du miel un jour de bataille! il eſt bien heureux que l'armée ait pris ſon parti ; mais votre mari eſt cent fois plus méchant que lui ; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAIL *à Michol.*

Ah! Madame, comme il roule les yeux! comme il grince les dents! fuyons au plus vîte; votre père eſt fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il eſt quelquefois poſſédé du diable.

SAUL.

Ma fille, qui eſt cette drôleſſe-là ?

MICHOL.

C'eſt une des femmes de votre gendre David que vous avez autrefois tant aimé.

SAUL.

Elle eſt aſſez jolie : je la prendrai pour moi au ſortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah ! le méchant homme ! on voit bien qu'il eſt réprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; ſi David était ici, il vous jouerait de la harpe ; car vous ſavez que la harpe eſt un ſpécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAUL.

Taiſez-vous, vous êtes une ſotte ; je ſais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah, Madame, comme il eſt méchant ! il eſt plus fou que jamais ; retirons-nous au plus vîte.

MICHOL.

C'eſt cette malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs ; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE VII.

SAUL, BAZA.

SAUL.

MES capitaines, allez m'attendre ; Baza, demeurez : vous me voyez dans un mortel embarras ; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puiſſans ennemis, ils ſont derrière la montagne de Gelboé ; je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de cette bataille.

BAZA.

Eh, Seigneur! il n'y a rien de plus aiſé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre? n'avez-vous pas même des vapeurs qui ſont un véritable avant-coureur des prophéties?

SAUL.

Il eſt vrai; mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus; je ne ſais ce que j'ai: as-tu fait venir la pythoniſſe d'Endor?

BAZA.

Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous?

SAUL.

Oui, ſans doute, car elle a un eſprit de Python.

BAZA.

Un eſprit de Python, mon maître! quelle eſpèce eſt-ce-là?

SAUL.

Ma foi, je n'en ſais rien; mais on dit que c'eſt une femme fort habile: j'aurais envie de conſulter l'ombre de Samuel.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes: comment conſulte-t-on une ombre?

SAUL.

La pythoniſſe les fait ſortir de la terre, et l'on voit à leur mine ſi l'on ſera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'eſprit! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amuſez point à toutes ces ſottiſes, et allons mettre vos troupes en bataille.

SAUL.

Reſte ici; il faut abſolument que nous voyions une ombre: voilà la pythoniſſe qui arrive: garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCENE

SCENE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE *arrivant avec un balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

QUEL mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abyme qui les couvre ? qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir ?

BAZA, *montrant Saül.*

C'eſt mon capitaine : ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorcière ?

LA PYTHONISSE *à Saül.*

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ſes lois éternelles ? combien me donnerez-vous ?

SAUL.

Un écu : et te voilà payée d'avance, vieille ſorcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans ; ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil, je vais en faire davantage ; et premièrement, je commande au ſoleil de paraître.

BAZA.

En plein midi ! quel miracle !

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque choſe ſur la terre.

SAUL.

N'eſt-ce pas une ombre ?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAUL.

Comment eſt-elle faite ?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAUL.

N'a-t-elle pas une grande barbe ?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau et une grande barbe.

SAUL.

Une barbe blanche ?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAUL.

Juſtement, c'eſt l'ombre de Samuel ; elle doit avoir l'air bien méchant !

LA PYTHONISSE.

Oh ! l'on ne change jamais de caractère ; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAUL.

Ah ! je ſuis perdu.

BAZA.

Eh, Seigneur ! pouvez-vous vous amuſer à ces fadaiſes ? N'entendez-vous pas le ſon des trompettes ? les Philiſtins approchent.

SAUL.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai ſon argent ; mais voilà un ſot capitaine

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID et ses capitaines.

DAVID.

SAUL a donc été tué, mes amis? son fils Jonathas aussi? et je suis roi d'une petite partie du pays légitimement?

JOAB.

Oui, Milord; votre altesse royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül; car il n'est jamais permis de dire qu'un roi est mort: cet acte de justice vous conciliera tous les esprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau père, et que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laisse des enfans: Isboseth son fils règne déjà sur plusieurs tribus; comment faire?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent assassiner Isboseth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, et vous régnerez sur Juda et Israël.

DAVID.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laissé beaucoup d'argent? serai-je bien riche?

ABIEZER.

Hélas ! nous n'avons pas le sou ; vous savez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes ; il n'y avait que deux sabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés : les Philistins, dont nous avons presque tous été les esclaves, ne nous laissèrent pas dans nos chaumières seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues ; aussi nos charrues nous sont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hérissé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raisins : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait ; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée ; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr et à Damas, mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'est-on emparé du petit village de Salem et de son château ?

JOAB.

Oui, Milord.

ABIEZER.

J'en suis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre ; c'est un lieu saint, car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchisédech qui tienne ; j'en ferai une bonne forteresse ; je l'appellerai Hérus-Chalaïm ; ce sera le lieu de ma résidence ; nos enfans seront

multipliés comme le sable de la mer, et nous régnerons sur le monde entier.

JOAB.

Eh, Seigneur, vous n'y pensez pas! cet endroit est une espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissans, nous risquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaïm, j'y demeurerai et j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos serviteurs viennent d'assassiner Isboseth qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, et de vous disputer le trône ; on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans son sang ; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir ; et l'on vous amène sa sœur Michol, votre femme, qui vous avait abandonné, et qui venait de se marier à Phaltiel, fils de Saïs.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui ; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme ; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isboseth, apportez-le moi, nous le partagerons : vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboseth, et qui m'ont rendu ce signalé service ; marchez tous devant le Seigneur avec confiance ; j'ai ici quelques petites affaires un peu

preffées ; je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous enfemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis fous mes pieds le basilic et le dragon.

Tous les capitaines ensemble.

(*a*) Houfah ! houfah ! longue vie à David, notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de fon peuple.

(*ils fortent.*)

DAVID *à un des fiens.*

Faites entrer Betzabée.

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chère Betzabée, je ne veux plus aimer que vous : vos dents font comme un mouton qui fort du lavoir ; votre gorge eft comme une grappe de raifin, votre nez comme la tour du mont Liban ; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embraffemens : Michol, Abigail, et toutes mes autres femmes, font dignes tout au plus d'être vos fervantes.

BETZABÉE.

Hélas, Milord ! vous en difiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il eft vrai, elle peut me plaire un moment ; mais vous êtes ma maîtreffe de toutes les heures ; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons, car pour de l'argent je n'en ai point encore ; mais vous

(*a*) C'eft le cri de joie de la populace anglaife ; les Hébreux criaient *hllek eudi ah!* et par corruption *hi ha y ha.*

en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Betzabée, vous pleurez ?

BETZABÉE.

Hélas, oui, Milord !

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter ?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Quel est donc votre chagrin ?

BETZABÉE.

Milord, je suis grosse ; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois ; et s'il s'aperçoit de ma grossesse, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh ! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous ?

BETZABÉE.

Hélas ! j'ai fait ce que j'ai pu ; mais il me dit qu'il veut toujours rester auprès de vous : vous savez qu'il vous est tendrement attaché ; c'est un des meilleurs officiers de votre armée ; il veille auprès de votre personne quand les autres dorment ; il se met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied ; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte : enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une insupportable chenille ; rien n'est si odieux que ces gens empressés qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai

bientôt de cet importun : qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire.

BETZABÉE.

Milord, pour des tables vous ſavez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire ſur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons : „ Appui de ma couronne, comme „ moi ſerviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra „ cette miſſive : marchez avec lui ſi tôt cette préſente „ reçue contre le corps des Philiſtins, qui eſt au bout „ de la vallée d'Hébron ; placez le féal Urie au pre- „ mier rang, abandonnez-le dès qu'on aura tiré la pre- „ mière flèche, de façon qu'il ſoit tué par les ennemis ; „ et s'il n'eſt pas frappé par devant ayez ſoin de le faire „ aſſaſſiner par derrière ; le tout pour le beſoin de l'Etat : „ Dieu vous ait en ſa ſainte garde. Votre bon roi „ David. „

BETZABÉE.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chère enfant, ce ſont de ces petites ſévérités auxquelles on eſt quelquefois obligé de ſe prêter ; c'eſt un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le ſcandale.

BETZABÉE.

Hélas ! votre ſervante n'a rien à répliquer ; ſoit fait ſelon votre parole !

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

BETZABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je ſoutenir ſa préſence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, et méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ſes commandemens ; mes pieds, mon bras, ma vie ſont à ſon ſervice ; je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID *en l'embraſſant.*

Vous ſerez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Betzabée, ſoyez toujours auſſi attachée que moi à notre maître.

BETZABÉE.

C'eſt ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien aimée, je ſuis obligé d'aller donner des ordres à peu-près ſemblables pour le bien du royaume ; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah ! je veux bien que les femmes ſoient maîtreſſes au lit : mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéiſſent.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BETZABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Betzabée, Betzabée; c'eſt donc ainſi que vous m'enlevez le cœur de Monſeigneur ?

BETZABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puiſqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Iſraël dit que vous êtes groſſe de lui.

BETZABÉE.

Hé bien, quand cela ferait, Madame, eſt-ce à vous à me le reprocher; n'en avez-vous pas fait autant ?

ABIGAIL.

Cela eſt bien différent, Madame; j'ai l'honneur d'être ſon épouſe.

BETZABÉE.

Voilà un plaiſant mariage; on ſait que vous avez empoiſonné Nabal votre mari pour épouſer David, lorſqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît : vous

en feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine; mais fachez que je vais tout lui découvrir.

BETZABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAIL.

C'eft-à-dire que la chofe eft déjà faite.

BETZABÉE.

Quoi qu'il en foit, je ferai votre reine, et je vous apprendrai à me refpecter.

ABIGAIL.

Moi, vous refpecter, Madame!

BETZABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAIL.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de feigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je fois réduite à cette ignominie: il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

BETZABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de foufflets.....

ABIGAIL.

Ne vous en avifez pas, Madame, j'ai le bras bon et je vous rofferais d'une manière.....

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAIX-LA donc, paix-là : êtes-vous folles, vous autres ? Il eſt bien queſtion de vous quereller, quand l'horreur des horreurs eſt ſur ma maiſon.

BETZABÉE.

Quoi donc, mon cher amant ! qu'eſt-il arrivé ?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur ?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaiſſez, s'eſt aviſé de violer ſa ſœur Thamar, et l'a enſuite chaſſée de ſa chambre à grands coups de pied dans le cu.

ABIGAIL.

Quoi donc, n'eſt-ce que cela ? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'eſt pas tout ; mon autre fils Abſalon, quand il a vu cette tracaſſerie, s'eſt mis à tuer mon fils Ammon ; je me ſuis fâché contre mon fils Abſalon ; il s'eſt révolté contre moi, m'a chaſſé de ma ville de Hérus-Chalaïm, et me voilà ſur le pavé.

BETZABÉE.

Oh ! ce ſont des choſes ſérieuſes cela !

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand ? ton fils eſt oint à ta place ?

DAVID.

Hélas oui ! et pour preuve qu'il eſt oint, il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O ciel ! que n'étais-je là ? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain voleur que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il eſt jeune, il eſt aimable, et tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes et des femmes : va, je renonce déſormais à toi, et je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier philiſtin que je rencontrerai. (*à Betzabée en lui feſant la révérence.*) Adieu, Madame.

BETZABÉE.

Votre ſervante, Madame.

SCENE III.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

VOILA donc cette Abigail que j'avais crue ſi douce ! Ah ! qui compte ſur une femme compte ſur le vent : et vous, ma chère Betzabée, m'abandonnerez-vous auſſi ?

BETZABÉE.

Hélas ! c'eſt ainſi que finiſſent tous les mariages de cette eſpèce : que voulez-vous que je devienne ſi votre fils Abſalon règne ? et ſi Urie, mon mari, ſait que vous avez voulu l'aſſaſſiner, vous voilà perdu et moi auſſi !

DAVID.

Ne craignez rien ; Urie eſt dépêché ; mon ami Joab eſt expéditif.

BETZABÉE.

Quoi ! mon pauvre mari eſt donc aſſaſſiné ; hi, hi, hi ; (*elle pleure.*) ho, hi, ha.

DAVID.

Quoi ! vous pleurez le bon homme ?

BETZABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La ſotte choſe que les femmes ; elles ſouhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent ; et quand elles l'ont obtenue, elles ſe mettent à pleurer.

BETZABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE IV.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

DAVID.

Hé bien, Joab, en quel état ſont les choſes ? qu'eſt devenu ce coquin d'Abſalon ?

JOAB.

Par Sabaoth ! je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux ; et je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah ! Abſalon, mon fils ! hi, hi, ho, ho, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari : chacun a ſa faibleſſe.

DAVID.

On ne peut pas dompter tout à fait la nature, quelque juif qu'on ſoit ; mais cela paſſe, et le train des affaires emporte bien vîte ailleurs.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, et le prophète NATHAN.

BETZABÉE.

Eh ! voilà Nathan, le voyant, Dieu me pardonne ! que vient-il faire ici ?

NATHAN.

Sire, écoutez et jugez : il y avait un riche qui poſſédait cent brebis, et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une ; le riche a pris la brebis et a tué le pauvre ; que faut-il faire du riche ?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, et Betzabée eſt la brebis.

BETZABÉE.

Moi, brebis !

DAVID.

Ah ! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon, puiſque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché : c'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes : épouſez la belle Betzabée ; un des fils que vous aurez d'elle régnera ſur tout Iſraël : je le nommerai Aimable, et les enfans des femmes légitimes et honnêtes ſeront maſſacrés.

BETZABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophète ! viens çà que je t'embraſſe.

DAVID,

Eh ! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète ; réjouiſſons-nous nous autres ; allons, puiſque tout va bien, je veux faire des chanſons gaillardes ; qu'on me donne ma harpe. (*il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux par le ciel envoyés, (*b*)
Dans le ſang vous baignerez vos pieds ;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

Ayez ſoin, mes chers amis, (*c*)
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle,
Vous écraſerez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

(*b*) *Ut intingatur pes tuus in ſanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipſo.*

(*c*) *Beatus qui tenebit et allidet parvulos ad petram.*

BETZABÉE.

BETZABÉE.

Sont-ce-là vos chanſons gaillardes ?

DAVID *en chantant et danſant.*

Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Finiſſez donc vos airs de corps-de-garde ; cela eſt abominable : il n'y a point de ſauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID *toujours ſautant.*

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Je m'en vais, ſi vous continuez à chanter ainſi, et à ſauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : fi ! quelles manières !

DAVID.

Je danſerai, oui je danſerai ; je ſerai encore plus mépriſable, je danſerai devant des ſervantes ; je montrerai tout ce que je porte, et ce me ſera gloire devant les filles. (*d*)

JOAB.

A préſent que vous avez bien danſé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raiſon ; il y a temps pour tout : retournons à Hérus-Chalaïm.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de réſerve, et ſavoir combien vous avez de

(*d*) Preſque toutes les paroles que les acteurs prononcent ſont tirées des livres judaïques, ſoit chroniques, ſoit paralipomènes, ſoit pſaumes,

ſujets qui puiſſent marcher en campagne, et combien il en reſtera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conſeil eſt très-ſenſé : allons, Betzabée, allons régner, m'amour. (*il danſe, il chante.*)

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID *aſſis devant une table*, ſes officiers *autour de lui.*

DAVID.

Six cents quatre-vingt-quatorze ſchellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cents ſchellings trois quarts : c'eſt donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon tréſor ; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

Milord, le temps eſt dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous ?

JOAB.

Milord, votre alteſſe eſt volée comme tous les autres rois ; les gens de l'échiquier, les fourniſſeurs de l'armée pillent tout ; ils font bonne chère à nos dépens, et le ſoldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai ſcier en deux ; (*e*) en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaiſe chère du monde.

(*e*) C'eſt ainſi que le ſaint roi *David* en uſait avec tous ſes priſonniers, excepté quand il les feſait cuire dans des fours.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs ſauvages et de chapons; trente tonneaux de fleur de farine et ſoixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir ſix mois toute la cour du roi d'Aſſyrie et toute celle du roi des Indes.

JOAB.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, car cela eſt écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi? tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'eſt qu'on vole votre alteſſe royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant entre les mains de mon contrôleur général?

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or, deux millions vingt-quatre mille talens d'argent et dix mille drachmes d'or; ce qui fait au juſte, au plus bas prix du change, un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres ſterling.

DAVID.

Tu es fou, je penſe: toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richeſſes: comment veux-tu que j'aye amaſſé ce tréſor dans un auſſi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB.

Je n'en fais rien; je ne fuis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des fottifes, tous tant que vous êtes; je faurai mon compte avant qu'il foit peu; et vous, Yesès, a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

YESÈS.

Oui, Milord; vous avez onze cents mille hommes d'Ifraël, et quatre cents foixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment! j'aurais quinze cents foixante-dix mille hommes fous les armes? cela eft difficile dans un pays qui jufqu'à préfent n'a pu nourrir trente mille ames : à ce compte, en prenant un foldat par dix perfonnes, cela ferait quinze millions fix cents foixante-dix mille fujets dans mon empire : celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'eft-là le miracle.

DAVID.

Ah, que de balivernes! je veux favoir abfolument combien j'ai de fujets, on ne m'en fera pas accroire; je ne crois pas que nous foyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du feigneur parler à votre alteffe royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal fon temps; mais qu'il entre.

SCENE II.

Les perſonnages précédens, le docteur GAG.

DAVID.

QUE voulez-vous, docteur Gag ?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment ! en quoi, s'il vous plaît ?

GAG.

En feſant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es ? Y a-t-il une opération plus ſage et plus utile que de ſavoir le nombre de ſes ſujets ? un berger n'eſt-il pas obligé de ſavoir le compte de ſes moutons ?

GAG.

Tout cela eſt bel et bon ; mais DIEU vous donne à choiſir de la famine, de la guerre, ou de la peſte.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puiſſes être puni de ta belle miſſion : j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toujours bonne chère ; ſi je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choiſis la peſte ; j'eſpère que tu l'auras, et que tu crèveras comme tu le mérites.

GAG.

DIEU ſoit béni ! (*il s'en va criant la peſte ; et tout le monde crie, la peſte, la peſte.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peſte, pour avoir fait ſon compte ?

SCENE III.

Les perſonnages précédens, BETZABÉE, SALOMON.

BETZABÉE.

HÉ, Milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choiſir la peſte ; il eſt mort ſur le champ ſoixante-dix mille perſonnes, et je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi et pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je ſuis las de tout ceci : il faut donc que j'aye plus de peſtiférés que de ſujets. Ecoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle, j'ai toujours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, Milord, j'en connais une qui ſera votre fait ; elle s'appelle Abiſag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène ; qu'elle m'échauffe.

BETZABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la préſente.

DAVID.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien?

ABISAG.

Oui-dà, Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETZABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes; tu ne m'aimes plus! et que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis ton héritage?

DAVID.

Oh, je tiendrai ma parole; c'eſt un petit garçon qui eſt tout à fait ſelon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou: approche, petit drôle, que je t'embraſſe: je te fais roi, entends-tu?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner ſous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponſe; je ſuis très-content de lui: va, tu régneras bientôt, mon enfant; car je ſens que je m'affaiblis; les femmes ont ruiné ma ſanté; mais tu auras encore un plus beau ſérail que moi.

SALOMON.

J'eſpère m'en tirer à mon honneur.

BETZABÉE.

Que mon fils a d'eſprit! je voudrais qu'il fût déjà ſur le trône.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MON père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux grâces à vous demander; la première, c'eſt de vouloir bien me nommer votre ſucceſſeur, attendu que je ſuis le fils d'une princeſſe, et que Salomon eſt le fruit d'une bourgeoiſe adultère, auquel il n'eſt dû par la loi qu'une penſion alimentaire, tout au plus : ne violez pas en ſa faveur les lois de toutes les nations.

BETZABÉE.

Ce petit ourſin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raiſon; quelle eſt l'autre grâce que tu veux, petit miſérable ?

ADONIAS.

Milord, c'eſt la jeune Abiſag de Sunam qui ne vous ſert à rien; je l'aime éperdument, et je vous prie de me la donner par teſtament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je ſens que je m'affaiblis, je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abiſag. (*Adonias ſort.*)

ABISAG, *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace.

DAVID.

Je ſens que je me meurs ; qu'on me mette ſur mon lit de repos.

SALOMON, *ſe jetant à ſes pieds.*

O roi ! vivez long-temps.

BETZABÉE.

Puiſſe-t-il mourir tout à l'heure, le vilain ladre, et nous laiſſer régner en paix !

DAVID.

Ma dernière heure arrive, il faut faire mon teſtament et pardonner en bon juif à tous mes ennemis : Salomon, je vous fais roi juif ; ſouvenez-vous d'être clément et doux ; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'aſſaſſiner mon fils Adonias, quand même il embraſſerait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle ſageſſe ! quelle bonté d'ame ! mon père, je n'y manquerai pas, ſur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a ſervi dans mes guerres, et à qui je dois ma couronne? je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire aſſaſſiner auſſi, car il a mis du ſang dans mes ſouliers.

JOAB.

Comment, monſtre ! je t'étranglerai de mes mains ; va, va, je ferai bien caſſer ton teſtament, et ton Salomon verra quel homme je ſuis.

SALOMON.

Eſt-ce tout, mon cher père ? n'avez-vous plus perſonne à expédier ?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaiſe : attendez ; il y a encore un certain Semei qui m'a dit autrefois des ſottiſes; nous nous raccommodâmes; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais : il m'a très-bien ſervi, il eſt de mon conſeil privé ; vous êtes ſage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté ſera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu ſeras le plus ſage des rois, et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompenſe : je me meurs ! que je t'embraſſe encore ! adieu.

BETZABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER.

Allons vîte enterrer notre bon roi David.

Tous enſemble.

Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme ſelon le cœur du Seigneur.

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi? qui réchaufferai-je?

SALOMON.

Viens çà, viens çà, tu ſeras plus contente de moi que de mon bon homme de père.

Fin du cinquième et dernier acte.

AU REVEREND PERE EN DIEU,

MESSIRE

JEAN DE BEAUVAIS,

Créé par le feu roi, Louis XV, évêque de Senez.

MON REVEREND PERE EN DIEU, (1)

J'ASSISTAI ces jours paſſés au ſervice que fit le curé de Neuilli. „ Ouailles, dit-il, ſouhaitons la vie „ éternelle à notre bon roi, qui ne demanda que „ la paix après avoir gagné deux batailles en „ perſonne, qui fit l'aumône aux pauvres, qui „ aurait payé toutes ſes dettes s'il avait eu de „ l'argent, qui fonda l'école-militaire, qui a bâti le

(1) *Jean de Beauvais*, après avoir inſulté à la vérité et à la raiſon dans ſon oraiſon funèbre, comme c'eſt l'uſage, inſulta de plus à la mémoire du roi ſon bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché, et il ſe trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté *Louis XV* pendant ſa vie, et qu'il avait comblés de biens, déchirer ſa mémoire, et témoigner de ſa mort une joie indécente. Les gens qu'on appelle philoſophes, et que ce prince, trompé par la calomnie, avait plus laiſſé perſécuter qu'il ne les avait encouragés, furent alors les ſeuls qui lui rendirent quelque juſtice. (*) On leur reproche d'oſer juger les rois pendant qu'ils règnent, mais ils ſavent les reſpecter, et durant leur vie et même lorſqu'ils ont ceſſé de régner : ils ſavent qu'il y a autant de baſſeſſe à inſulter un pouvoir qui n'eſt plus, qu'à flatter la main qu'on craint, ou dont on eſpère.

(*) Voyez ſon éloge, *Mélanges littéraires*, tome I.

» beau pont de Neuilli, ſur lequel vous vous pro-
» menez; et qui avait un valet de garde-robe,
» auquel je dois ma cure. »

Cette oraiſon funèbre me plut beaucoup, parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle partait du cœur, et ſur-tout qu'elle était courte.

J'ai aſſiſté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue; mais l'aſſemblée ne trouva pas bon que vous commençaſſiez par parler de vous: *Quand j'annonçai, il y a peu de temps, la divine parole....*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débuter, dans l'éloge d'un roi, par celui de *meſſire Jean de Beauvais*. Nous aimons la parole divine; l'égoïſme la profane.

Vous dites que DIEU ſeul *poſsède l'immortalité;* et nos ames, mon révérend père, et nos ames! ne paſſent-elles pas pour être immortelles auſſi? On aurait ſouhaité que vous euſſiez dit: DIEU *qui poſsède et qui donne l'immortalité.* Car enfin, le diable, comme vous ſavez, le diable qui nous inſpire tant de paſſions, le diable qui eſt par-tout, a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie*, mon révérend père; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante et une marmite bouillante.* (*a*) Dans un âge plus mûr, il fut accuſé d'avoir trahi ſon roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie*? Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif? Avez-vous vu comme lui une verge veillante et une marmite bouillante?

(*a*) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12 et 13.

Vous comparez une auguſte princeſſe, qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de *Jephté*, à qui ſon père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas*, qu'*Athalie* fit poignarder; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par ſa grand'mère, et jamais il ne coupa le cou de ſa fille. Il faut que les comparaiſons ſoient juſtes, même dans une oraiſon funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chaſſé les jéſuites. Vous ne deviez pas comparer cette ſociété à *Jonas*, que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiſer une tempête. Les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, de Portugal, le ſouverain de Rome, ne ſont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient, dans ce ſiècle de raiſon, ſe garder de toutes ces comparaiſons puériles.

Vous dites que *les anciens parlemens ſe ſont laiſſé entraîner par l'impulſion des circonſtances au-delà de leur premier but*. L'impulſion des bienſéances et de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phraſes.

Quelle impulſion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire? *Il était donc réſervé*, dites-vous, *au-dix-huitième ſiècle, d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la juſtice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle*. Et vous proclamez le ſucceſſeur de *Louis XV*, le reſtaurateur des mœurs! vous auriez dû l'appeler le conſervateur. Car enfin, M. de *Beauvais*, dans quel temps a-t-on vu plus de princeſſes renommées par des mœurs

plus pures? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de miniſtres des finances dans une pauvreté ſi reſpectée? Avez-vous ſu quels hommes étaient meſſieurs d'*Argenſon!* L'un, étant miniſtre, a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laiſſé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'hiſtoire; y avez-vous rencontré beaucoup de perſonnages qui aient ſoutenu ce qu'on appelle ſi lâchement une diſgrâce avec plus de *grandeur et d'honnêteté naturelle*, que certains miniſtres dont je ne vous dirai point le nom?

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur d'ame, ont-elles été plus abondantes?

Mille actions généreuſes, qui ſe multiplient tous les jours, auraient dû vous avertir de reſpecter un peu plus votre ſiècle et le feu roi, votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire) une ſatire un peu groſſière.

Vous vous écriez: *Il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il eſt vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans ſon conſeil; mais vous en plaignez-vous? L'infame ſuperſtition eſt la mère de l'hypocriſie; et la vertu eſt la fille de la religion ſage, éclairée et indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocriſie?

Vous vous ſervez du mot de *vice*, en parlant des ſentimens du dernier roi. Ah! Monſieur, employons le mot propre. L'amour eſt une faibleſſe; l'ingratitude envers ſon bienfaiteur eſt un vice: ce ſont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour inſulter ainſi

ſon ſiècle et ſon maître, il faudrait être prodigieuſement ſupérieur à l'un et à l'autre. Mais alors on ne les inſulterait pas. (*b*)

A propos, je n'ai lu ni dans *Boſſuet* ni dans *Fléchier* que les ames des rois *palpitaſſent* au jugement de DIEU. Ayez la complaiſance de me dire comment une ame palpite ? c'eſt apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble ſerviteur,
B., académicien.

(*b*) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé : *De la Félicité publique*, livre qui répond à ſon titre, compoſé par un homme d'une grande naiſſance, et très-ſupérieur à cette naiſſance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainſi que les arts, ſe ſont perfectionnés dans ce ſiècle, depuis Pétersbourg juſqu'à Cadix; et que jamais les hommes n'ont été plus inſtruits et plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* et des *Voiſins* dans le grand ſiècle de *Louis XIV;* nous avons vu dans le nôtre quelques injuſtices abominables, commiſes avec le glaive de la juſtice. Ce ſont des orages paſſagers au milieu des beaux jours. Jamais la ſociété n'a été plus aimable et plus remplie de ſentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé ſur les mœurs. S'il ſe trouve quelques miſérables, comme un abbé *Sabotier*, qui commente *Spinoſa*, et qui prêche la religion catholique, apoſtolique et romaine, qui recommande la chaſteté dans un dictionnaire de trois ſiècles, et qui faſſe des vers infames dans un b..... au ſortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, &c. de telles horreurs ne ſont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Verſailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art.

Aſſemblez tous les ſages de l'Europe, et demandez-leur quel temps ils préfèrent; ils répondront : *Celui-ci.*

Meſſieurs les Pariſiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

QUESTIONS

SUR

LES MIRACLES. (1)

PREMIERE LETTRE.

A M. le professeur R..... par un proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, et ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres et par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux : mais le pauvre *Néedham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple, malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Néedham* et les anguilles, le volume de *Physique* de cette édition.

ou ſa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, et la vie aux morts ; ceux qui ſont des types, des allégories manifeſtes ; enfin ceux qu'il promet de faire, et dans l'attente deſquels le genre humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, *qui ont manifeſté ſa puiſſance ou ſa bonté.*

JESUS n'était pas encore né, et il faut convenir qu'il feſait déjà les plus grands miracles, puiſqu'il était DIEU, et conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche et conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or.

Voilà, ſans doute, les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel et ſur la terre ; ce ſont des aſtres, des anges, des rois qui en ſont les miniſtres. JESUS doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode*, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que JESUS était roi, et que, pour le perdre, il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, et peut certainement être compté parmi les prodiges

qui accompagnèrent la naiſſance et la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique et non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuple que JESUS ſortant nu hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, et que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, et devant leſquels tous les hommes durent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut, ſans doute, ces miracles; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-DIEU eut été ſupplicié, et *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux; mais probablement JESUS ne ſouffrit pas ce mélange adultère du vrai Dieu et des dieux des gentils, et empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réſervait au pieux *Conſtantin*.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Egliſe, nous certifie cette anecdote; et *Eusèbe* la confirme dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, livre II, chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine; qu'*Eusèbe* de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert des mots *on dit*. Mais enfin, ou *Pilate* écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont

forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois imposteurs et superstitieux ; ils étaient donc les plus méprisables de tous les hommes : or comment des hommes si lâches étaient-ils si constans dans leur foi ? C'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches et fourbes par la bassesse de leur état et de leur ame, et qu'ils étaient constans dans leur foi par leur fanatisme.

Grotius, *Abadie*, *Houteville*, et vous, Monsieur, vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble, quelles que soient les faiblesses et les contradictions de l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu, sans doute, les actes et les lettres de *Pilate;* mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de JESUS-CHRIST.

On insiste encore ; on nous dit : Les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles ; ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité ; ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes, que nous trouvons encore dans *Justin*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Lactance;* ils ont supposé des évangiles ; ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas ; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évangiles ; ils ont forgé des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul* ; ils ont supposé même des lettres de JESUS-CHRIST ; ils ont interpolé des passages dans l'historien *Josephe*, pour faire accroire que ce *Josephe* non-seulement fit mention de JESUS, mais même le regarda comme le messie, quoique *Josephe* fût un

pharisien obstiné ; ils ont forgé les constitutions apostoliques, et jusqu'au symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-juifs, d'égyptiens, de syriens et de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables ; et les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à *Constance Chlore* et à *Constantin*, son fils. Voilà, dit-on, l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme ; ses fondemens sont l'enthousiasme, la fraude et l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de *Celse*, de *Porphyre*, d'*Apollonius*, de *Simmaque*, de *Libanius*, de l'empereur *Julien*, de tous les philosophes jusqu'au temps des *Pomponace*, des *Cardan*, des *Machiavel*, des *Socin*, de milord *Herbert*, de *Montagne*, de *Charron*, de *Bacon*, du chevalier *Temple*, de *Locke*, de milord *Shaftesbury*, de *Bayle*, de *Voolaston*, de *Toland*, du *Tindal*, de *Collins*, de *Wolston*, de milord *Bolingbroke*, de *Midleton*, de *Spinosa*, du consul *Maillet*, de *Boulainvilliers*, de *du Marsais*, de *Meslier*, de *la Métrie* et d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les musulmans, les Chinois et les anciens Parsis, croiraient insulter DIEU, s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre, vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs? Non; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables: par exemple, *Tertullien*, dans son livre du Scorpion; *Origène*, dans son commentaire sur S[t] *Matthieu;* S[t] *Epiphane*, dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites; *Eustache*, dans son Examéron; et beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de S[t] *Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie*, dont JESUS parle dans S[t] *Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres, et il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème;* les témoignages en sa faveur sont très-nombreux; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que JESUS avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même intitulé: *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un juif contre JESUS-CHRIST dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles; il prétend seulement que *Judas*, son adversaire, en fesait d'aussi grands, et il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots;

que les hommes d'Etat, les gens d'efprit, les philofophes s'en font toujours moqués; ils nous renvoient au *credat judæus Apella* d'*Horace*, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs et aux premiers chrétiens, regardés long-temps comme une fecte de juifs; ils difent que, fi quelques philofophes en difputant contre les chrétiens convinrent des miracles de JESUS c'étaient des théurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient JESUS que comme un magicien, et qui, infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane et de tant d'autres, admettaient auffi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une abfurdité dite à des gens abfurdes ne font pas des preuves pour les efprits bien faits; en effet, les chrétiens fondés fur l'hiftoire de la pythoniffe d'Endor, et fur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie, comme les païens; tous les pères de l'Eglife, qui penfaient que l'ame eft une fubftance ignée, difaient que cette fubftance peut être évoquée par des fortiléges : cette erreur à été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin; ils prétendent que jamais les vrais philofophes grecs et romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, et qu'ils leur difaient feulement : Si vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe et l'Afie en font remplies. Si vous avez eu quelques métamorphofes, nous en avons mille; vos preftiges ne font qu'une faible imitation des nôtres; nous avons été les premiers charlatans, et vous les derniers. C'eft-là, continuent nos

adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des païens et des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles, et que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe feſait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui; les miracles étaient néceſſaires à l'Egliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'Egliſe établie; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU; les miracles ſont pour lui des actions ordinaires; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple fut miraculeuſe; et quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs et par les chrétiens aient été des imitations du paganiſme, ce ſont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs et des chrétiens.

Nos adverſaires répliquent que les païens exiſtaient long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte floriſſaient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin et d'Oreb; que ces Juifs qui empruntèrent des Egyptiens la circonciſion et tant de cérémonies, et qui n'eurent des voyans, des prophètes, qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils font des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à *Moïſe;* mais de *Moïſe*, nous remontons à *Abraham* et à *Noé* par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore ; ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre ; et ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de DIEU de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte et ſuſpendue, et du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens : Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous ſont égaux ; il eſt auſſi impoſſible à l'homme et auſſi aiſé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le ſoleil ; et, ſans examiner ſi les prodiges chrétiens ſont plus grands que les prodiges moſaïques, il eſt sûr que DIEU ſeul a pu opérer les uns et les autres.

Des miracles typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur *Wolſton* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues ; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons ; de l'enlèvement de JESUS par le

diable ſur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre ; de la transfiguration ſur le Thabor, &c. mais preſque tous les pères de l'Egliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment ?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre DIEU ſur la terre pour chercher à manger des figues au mois de mars, et pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de juſtice et de charité, alors il n'y a rien là que d'utile et de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes ? DIEU qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui et de le tranſporter ſur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition ? Si le diable tente DIEU, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes ?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervait dans ces temps-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des courriers à ſes voiſins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces ;* que nul homme n'envoya un valet ſur les grands chemins forcer les borgnes et les boiteux à venir ſouper chez lui ; qu'on n'a jamais mis perſonne en priſon pour n'avoir pas eu ſa robe nuptiale ; mais le ſens de toutes ces paraboles eſt une inſtruction morale.

Me fera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de *Confucius*, de *Pythagore*, de *Zaleucus*, de *Solon*, de *Platon*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, aux discours de JESUS-CHRIST, qui leur paraissent trop populaires et trop bas ? Tous ces philosophes écrivaient pour des philosophes, mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'est pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple, et à quel peuple? à celui de Capharnaüm et des bourgades de la Galilée. Il se conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne se donnait pas pour roi. Il était DIEU, mais il ne s'annonçait pas pour DIEU. Il était pauvre, et il évangélisait les pauvres. Nos adversaires ne peuvent pas souffrir que les évangélistes fassent dire à DIEU que le *blé doit pourrir pour germer ; qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela est non-seulement bas, disent-ils, mais cela est faux. Premièrement, les comparaisons prises des choses naturelles ne sont pas basses ; il n'est rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui est faux en soi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y asservir. Et nous répliquons, à notre tour, que DIEU vint enseigner la morale, et non la physique.

Des miracles promis par JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST promet, dans S[t] *Luc*, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté avant que la génération présente

ſoit paſſée. Dans S[t] *Jean*, il promet le même miracle. S[t] *Paul* en conſéquence dit aux Theſſaloniciens qu'ils iront enſemble au-devant de JESUS, au milieu de l'air. Ce grand miracle, diſent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du tranſport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de JESUS au milieu des nuages eſt réſervé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promeſſe de tranſporter les montagnes, c'eſt une expreſſion qui marque que nous n'avons preſque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire paſſer un chameau par le trou d'une aiguille prouve ſeulement la difficulté qu'un homme riche ſoit ſauvé.

De même, ſi l'on prenait à la lettre la plupart des expreſſions hébraïques dont le nouveau teſtament eſt rempli, on ſerait expoſé à ſe ſcandaliſer : *Je ne ſuis point venu apporter la paix, mais le glaive*, eſt un diſcours qui effraie les faibles. Ils diſent que c'eſt annoncer une miſſion deſtructive et ſanguinaire, que ces paroles ont ſervi d'excuſe aux perſécuteurs et aux maſſacres pendant plus de quatorze ſiècles ; et cette idée eſt un prétexte à bien des perſonnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien conſidérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, et le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au lieu de ſe révolter. Ainſi les miracles de JESUS et ſes paraboles ſont autant de leçons.

Des miracles des apôtres.

On demande comment les langues de feu descendirent sur la tête des apôtres et des disciples dans un galetas ? comment chaque apôtre, en ne parlant que sa langue, parlait en même temps celle de plusieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans son idiome? comment chaque auditeur, entendant prêcher dans sa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau, au mois de mai? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle sans se faire entendre de personne, mais non celui qui se fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois proposées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on est convenu que DIEU a fait des miracles pour substituer le christianisme au judaïsme, on ne doit pas incidenter sur la manière dont DIEU les a opérés; il est également le maître de la fin et des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y est pris pour vous guérir? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'est que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puissance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui disent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles; et c'est ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS et des apôtres paraissent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, disent-ils,

n'en a pas été meilleur ; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens, des Vaudois, des Albigeois ; témoins tant de ſchiſmes ſanglans ; témoin enfin la Saint-Barthelemi ; mais c'eſt-là l'abus de la religion chrétienne, et non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits, eſt un arbre de mort : il eſt un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui conſtituent l'Egliſe triomphante ; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que DIEU vînt ſur la terre, et qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition ? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon ſoyez juſte, et vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé ? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de DIEU, et je ne puis que me recommander avec vous à ſa miſéricorde.

La mort d'*Ananie* et de *Saphire* vous ſcandaliſe ; vous êtes effrayé que *Pierre* faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Egliſe, et d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué ; vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'était un vœu fait à DIEU même : DIEU eſt le maître de punir les violateurs de ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits plusieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la secte; que les magistrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaissance; que l'erreur prit racine dans des caves et dans des greniers ignorés : je vous renvoie alors à l'empereur *Tibère*, qui délibéra sur la divinité de JESUS ; à l'empereur *Adrien*, qui mit dans son oratoire le portrait de JESUS ; à l'empereur *Philippe*, qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établissement de la religion chrétienne, qui est lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établissement soit miraculeux ; vous me dites que notre sainte religion ne s'est formée que, comme toutes les autres sectes, dans le fanatisme et dans l'obscurité, comme l'anabaptisme, le quakerisme, le moravisme, le piétisme, &c. alors je ne puis que vous plaindre; vous me plaignez aussi. Qui de nous deux se trompe ? je produis mes titres qui remontent jusqu'à l'origine du monde, et vous n'avez pour vous que votre raison : j'ai aussi la mienne que je prie DIEU d'éclairer; vous ne regardez le christianisme que comme une secte d'enthousiastes, semblable à celle des esséniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord sur le judaïsme, ensuite sur le platonisme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant sans relâche de disputes d'autant plus dangereuses qu'elles sont inintelligibles, versant le sang pour ces vaines disputes, et ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre jusqu'aux îles du Japon.

Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine; et moi j'y vois la sagesse divine, qui a conservé cette religion malgré nos abus. Je vois, comme vous, le mal, et vous n'apercevez pas le bien; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

JESUS ayant la puissance de faire des miracles put la communiquer; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux disciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de siècle en siècle. Ils insultent à la fraude pieuse des historiens chrétiens, et ils disent que, parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers siècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraisemblable, aucun de constaté par les magistrats romains, ni dont leurs historiens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les histoires attestent les deux miracles de l'empereur *Vespasien* qui, étant sur son tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, et l'usage de ses membres à un paralytique. Si donc, disent-ils, ces deux miracles si authentiques et si célèbres n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, et accompagnés pour la plupart de circonstances ridicules.

Que pouvons-nous penser, disent-ils, de la vie des pères du désert, écrite par *Jérôme*? Ici c'est un S[t] *Pacôme*,

St *Pacôme* qui, quand il veut voyager, se fait porter par un crocodile; là c'est un St *Amon*, qui, s'étant dépouillé tout nu pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord, de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours une moitié de pain à l'hermite *Paul* pendant soixante années; et quand l'hermite *Antoine* vient visiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a soixante et dix ans, sont condamnées par le magistrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un saint cabaretier chrétien, instruit du danger que courent ces vierges, prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité; DIEU l'exauce; le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac; elles apparaissent au cabaretier, et se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleste, le conduit au lac; il ensevelit les vierges; et, pour récompense, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature; ils nous insultent; ils disent: (car il ne faut dissimuler aucune de leurs témérités) Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien, quoique ce soit une opération de son métier: pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Cana, qui semble encore plus indigne de la

majeſté d'un DIEU que convenable à la profeſſion d'un cabaretier?

Cet argument dont s'eſt ſervi *Wolſton* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blaſphême; car en quoi eſt-il indigne de DIEU de ſe prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? et, s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas enſuite par les mains de ſes élus? Les prodiges de l'ancien et du nouveau Teſtament, une fois admis, peuvent être répétés dans tous les ſiècles; et ſi on n'en fait plus aujourd'hui, c'eſt, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus beſoin.

Grande objection des incrédules combattue.

LA dernière reſſource de ceux qui n'écoutent que leur raiſon trompeuſe eſt de nous dire que nous avons plus beſoin de miracles que jamais. L'Egliſe, diſent-ils, eſt réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Aſie et dans l'Afrique, eſclave en Gréce, dans l'Illyrie, dans la Méſie; dans la Thrace, elle eſt déchirée dans le reſte de l'Europe, partagée en plus de vingt ſectes qui ſe combattent, et ſaignante encore des meurtres de ſes enfans; trop brillante dans quelques Etats, et trop avilie dans d'aútres, elle eſt plongée dans le luxe ou dans la fange. La molleſſe la déshonore, l'incrédulité lui inſulte; elle eſt un objet d'envie ou de pitié; elle crie au ciel, rétabliſſez-moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles, comme *Rachel*

demandait des enfans. Ces miracles, ſans doute, n'étaient pas plus néceſſaires quand JESUS enſeignait et perſuadait, qu'aujourd'hui que nos paſteurs enſeignent et ne perſuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paraît ſpécieux ; mais ne peut-on pas lui faire une réponſe ſolide? JESUS fit des miracles dans les premiers ſiècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inſpirer la charité : c'eſt ſur-tout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur et de le toucher; demandons ce prodige, et nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavans ne pourront jamais penſer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter et même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle; mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Hé bien, plaignons l'aveuglement de *Benoît Spinoſa*, et imitons ſa morale; étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, Monſieur, avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre ſainte religion par mon état et par mon cœur, inſtruit par vos leçons, déſirant de vous imiter et incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos miracles avec autant de ſagacité et de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (1) en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant : *Les miracles de* JESUS *ſont vrais, puiſqu'ils ſont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Egliſe qui les ont prouvés, et rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudrait être philoſophe, théologien et ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caractères ; je m'adreſſe encore à vous pour ſavoir comment un philoſophe doit admettre les miracles, et comment un théologien ſavant en prouve l'authenticité.

(1) Dans les *lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé *Cigorgne*, grand vicaire de Mâcon, oppoſa aux *lettres de la montagne* de *J. J. Rouſſeau*, écrites pour répondre aux *lettres de la campagne* de M. *Tronchin.* M. l'abbé *Cigorgne* eſt l'auteur des *Inſtitutions newtoniennes* : et c'eſt lui qui le premier a oſé enſeigner dans l'univerſité de Paris les vérités démontrées par *Newton.* Mais puiſque le géomètre *Fatio* a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire ?

Comment les philosophes peuvent admettre les miracles.

HOBBES, *Collins*, milord *Bolingbroke* demandent d'abord s'il est vraisemblable que DIEU dérange le plan de l'univers; si l'Etre éternel en fesant ses lois ne les a pas faites éternelles; si l'Etre immuable ne l'est pas dans ses ouvrages; s'il est vraisemblable que l'Etre infini ait des vues particulières, et qu'ayant soumis toute la nature à une règle universelle, il la viole pour un seul canton dans ce petit globe?

Si tout étant visiblement enchaîné, un seul chaînon de la chaîne universelle peut se déranger sans que la constitution de l'univers en souffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans sa course, et la lune dans la sienne, pour favoriser la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas absolument nécessaire que tout le reste du monde planétaire fût bouleversé?

Il est évident que, la terre et la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer; les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correspondans des autres astres, ont dû avoir une nouvelle direction, ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement de projectile et de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en soient ressenties; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écrasés par une pluie de pierres; tandis qu'il paraissait plus digne de la Sagesse éternelle d'éclairer et de rendre heureux tous les hommes sans miracle,

que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à *Joſué* plus de temps pour maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

C'eſt bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, et qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre ſoleil qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier composé de ces ſoleils innombrables appelés étoiles, qui probablement ſont entourés de planètes. Mais que dut-il arriver quand elle marcha dans l'eſpace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non-ſeulement notre monde planétaire bouleverſé, mais tous les mondes poſſibles auſſi; et pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les bénédictins fuſſent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, et *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons et de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, et ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là, je crois, les plus fortes objections.

C'eſt à vous, Monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie ſans contradiction et ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, et de montrer qu'il

eſt égal à DIEU que les lois éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, et que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. DIEU a pu, parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes lois; et ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie et votre ſcience feront encore moins embarraſſées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien et du nouveau Teſtament.

Evidence des miracles de l'ancien Teſtament.

ABADIE, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïſe*, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi *Moïſe* a exiſté, ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de *Moïſe* avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en grec; ſi l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïſe* n'était pas ce *Miſem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques et dans les anciennes orgies de la Gréce, avant que les nations euſſent entendu parler de *Moïſe*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Joſephe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de *Moïſe*. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs, et ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que *Moïſe* n'aurait jamais pu dire à ſix cents trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cents trente mille hommes n'en avaient été témoins : et c'eſt préciſément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas : *Moïſe* a trompé ſix cents trente mille ſoldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils diſent : Il eſt impoſſible que *Moïſe* ait eu ſix cents trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſerait près de trois millions de perſonnes ; et il eſt impoſſible que ſoixante et dix hébreux, réfugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'eſt pas probable que, ſi *Moïſe* avait eu trois millions de ſuivans à ſes ordres, et DIEU à leur tête, il ſe fût enfui en lâche; il n'eſt pas probable que, s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres ; il eſt dit que *Joſué* fit écrire tout le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé, quand les Juifs furent eſclaves après *Joſué;* il ne l'eſt pas que *Moïſe* ait écrit, il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté : et d'ailleurs toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiſſement.

Il vous appartient, Monſieur, beaucoup plus qu'au docteur *Abadie*, de réfuter tous ces vains raiſonnemens, et de montrer que, ſi la nation juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus

haut dans l'antiquité. Vous defcendrez d'*Adam* à *Abraham*, et d'*Abraham* à *Moïfe ;* vous ferez voir que DIEU s'eft manifefté par des miracles continuels à cette race chérie et réprouvée ; vous nous apprendrez par quels refforts fecrets de la Providence, les Juifs, toujours gouvernés par DIEU même, et commandant fi fouvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainfi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel et le plus abfurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection et par la punition divine, par fa fplendeur fecrète, et par fon abrutiffement connu. On nous objecte fa groffièreté ; mais la grandeur de fon DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame ; mais DIEU qui le gouvernait, le puniffait ou le récompenfait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU, ayant choifi un peuple, devait le conduire autrement que les légiflateurs ordinaires, et que par conféquent tout devait être prodige fous la main de celui qui feul peut faire des prodiges ? Enfuite vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Teftament.

Des miracles du nouveau Teftament.

LES miracles du nouveau Teftament doivent, fans doute, être reconnus pour inconteftables, puifque les feuls livres qui en parlent font inconteftables.

Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, ſi les témoignages ne ſont pas authentiques ; à plus forte raiſon les faits prodigieux ſont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les atteſtations les plus formelles ; ſouvent on dit qu'une choſe improbable en elle-même ne peut devenir probable par des hiſtoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les hiſtoriens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature ſe ſoit démentie. Il était plus aiſé à un juif ou à un demi-juif de dire des ſottiſes, qu'aux aſtres de changer leur cours. Je dois plutôt penſer que les Juifs avaient l'eſprit bouché, que je ne dois penſer que le ciel ſe ſoit ouvert. Tel eſt leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choſes ſi incroyables aient été examinés par les magiſtrats, que les preuves de ces prodiges aient été dépoſées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne ſe ſoient jamais contredits ſur la plus légère circonſtance ; ſans quoi ils ſont légitimement ſuſpects de tromper ſur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de ſcrupule, de ſévérité dans l'examen d'une choſe à laquelle on dit le ſalut du genre humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accuſation dans un procès qui ne ſoit déclarée calomnieuſe, ou du moins fauſſe, ſi les témoins ſe contrediſent.

Comment donc, continuent nos adverſaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui ſe contrediſent continuellement ? *Matthieu* fait deſcendre JESUS d'*Abraham* par quarante-deux générations,

quoique dans ſon compte il ne s'en trouve que quarante et une; et encore ſe trompe-t-il en feſant *Joſias* père de *Jéchonias.*

Luc fait deſcendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-ſix générations, et elles ſont abſolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie eſt celle de *Joſeph*, qui n'eſt pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme ſur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir *Marie*, *Joſeph* et JESUS en Egypte après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, et le maſſacre des petits enfans. *Luc* ne parle ni du maſſacre, ni des mages, ni de l'étoile, et maintient que JESUS reſta conſtamment dans la Paleſtine. Y a-t-il, diſent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangéliſtes ſemblent formellement oppoſés à *Jean: Matthieu*, *Marc* et *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après ſon baptême, et *Jean* après ce même baptême le fait aller trois fois à Jéruſalem pour faire la pâque, ce qui ſuppoſe au moins trois années.

On ſait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs ſacrés, mais ils ne ſe bornent pas à ces reproches ſi connus. Quand même, diſent-ils, les quatre évangiles reçus feraient entièrement uniformes, quand même les quarante-ſix autres qui furent rejetés avec le temps, dépoſeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme ſenſé ne doit ſur leur parole croire des

prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raison, n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils, ces prodiges n'ont point été constatés, et ils choquent la raison; car il ne leur semble pas raisonnable que DIEU se soit fait juif plutôt que romain, qu'il soit né d'une femme vierge, que DIEU ait un frère aîné nommé *Jacques*, que DIEU ait été emporté sur une montagne par le diable, et que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être supplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener sur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre humain, et pour soumettre l'autre à un tyran et à des moines.

Ils disent que ces miracles, sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté et nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après JESUS, dans le plus grand secret, par des hommes très-obscurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le scrupule le plus religieux, et qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reste des hommes.

De plus, disent-ils, il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, et jusqu'à des prophéties de sibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus faussaires sur tant de points, ils doivent être reconnus faussaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de JESUS, ces évangiles si long-temps ignorés

ſe contrediſent, donc ces miracles ſont d'une fauſſeté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas diſſimuler, ont paru ſi ſpécieuſes qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre eſt une preuve qu'on a mal répondu : car ſi on avait terraſſé ſon ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne ſoutient plus aujourd'hui la donation de *Conſtantin* au pape *Sylveſtre*, ni l'hiſtoire de la papeſſe *Jeanne*, ni tant d'autres contes; pourquoi? c'eſt qu'ils ont été détruits par la raiſon; et que tout le monde à la longue ſe rend à la raiſon, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puiſqu'on agite encore aujourd'hui cette queſtion avec le plus grand acharnement.

Je vous ai expoſé, Monſieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les diſſimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repouſſe tous les traits de l'enfer. Que ces meſſieurs liſent ſeulement les livres de la primitive Egliſe, les *Tertullien*, les *Origène*, les *Irénée*, et ils ſeront bien étonnés. C'eſt à vous, Monſieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Perſonne aſſurément n'eſt plus en état que vous de mettre fin à ces diſputes, et de nous délivrer d'un ſi grand ſcandale; perſonne ne fera mieux voir combien les miracles étaient néceſſaires, à quel point ils ſont évidens, quoiqu'on les combatte; pourquoi ils furent ignorés du ſénat et des empereurs, ayant

été ſi publics ; pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée ; pourquoi il y avait tant de poſſédés ; comment les Juifs chaſſaient les diables avant JESUS-CHRIST; comment les chrétiens eurent le même privilége qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent *Tertullien*, *Origène*, *Clément Alexandrin*, *Irénée*; ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité ; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, et raffermiſſez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me ſaigne quand je vois des hommes remplis de ſcience, de bon ſens et de probité, rejeter nos miracles, et dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs ſans croire que *Jonas* ait vécu trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il allait par mer à Ninive, qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler ; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée, que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif : vous aurez le même ſuccès, et tous nos citoyens, bourgeois et habitans vous béniront, &c.

TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je vous prie de venir à mon ſecours contre un grand ſeigneur allemand qui a beaucoup d'eſprit, de ſcience et de vertu, et qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre ſainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suiſſe et chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enſeigné lui-même cette religion? Elle conſiſte à croire le péché originel, et JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire que DIEU a été homme, et JESUS n'a jamais dit qu'il était DIEU et homme tout enſemble : à croire que JESUS avait deux natures, et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il eſt né d'une vierge, et il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge ; au contraire, il appelle ſa mère *femme;* il lui dit durement : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* à croire que DIEU eſt né de *David*, et il ſe trouve qu'il n'eſt point né de *David* : à croire ſa généalogie, et on lui en a fait deux qui ſe contrediſent abſolument.

Cette religion confifte encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un feul mot. Il eft clair par vos évangiles que JESUS naquit juif, vécut juif, mourut juif; et je fuis fort étonné que vous ne foyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile : *Je ne fuis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir*. Or, eft-ce accomplir la loi mofaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre et du boudin: en quel endroit de l'évangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites et vous croyez tout ce qui n'eft pas dans l'évangile : comment donc pouvez-vous dire qu'il eft votre règle? Les apôtres de JESUS obfervaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraifon :* (Actes des apôtres, ch. XVI) *Paul* alla judaïfer dans le temple pendant huit jours, felon le confeil de *Jacques*. Il dit à *Feftus*, je fuis pharifien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïfe:* pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la fuite des temps?

Je lui répondis avec cette modération qui fied fi bien à la vérité; et avec la modeftie convenable à ma médiocrité: Si DIEU n'a rien écrit, et fi dans les évangiles DIEU n'a point enfeigné expreffément la religion chrétienne, telle que nous l'obfervons aujourd'hui, fes apôtres y ont fuppléé; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Eglife ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin les conciles nous ont appris ce que les apôtres et les pères avaient

cru

cru ne devoir pas dire. Ce ſont les conciles, par exemple, qui nous ont enſeigné la conſubſtantialité, les deux natures dans une ſeule perſonne, et une ſeule perſonne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, et que l'eſprit ne l'a pas, parce que le Saint-Eſprit procède et n'eſt pas engendré ; et bien d'autres myſtères encore, ſur leſquels JESUS, les apôtres, les pères avaient gardé le ſilence : il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laiſſez là votre aurore, me répondit-il; une comparaiſon n'eſt pas une raiſon. Je ſuis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles ; mais auſſi d'autres conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* et d'*Euſèbe* qu'en faveur d'*Athanaſe*.

Comment DIEU ſerait-il venu mourir ſur la terre par le plus grand et le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des conciles qui ne s'aſſembleraient qu'après pluſieurs ſiècles, qui ſe contrediraient, qui s'anathématiſeraient les uns les autres, et qui feraient verſer le ſang par des ſoldats et par des bourreaux?

Quoi! DIEU vient ſur la terre; il y naît d'une vierge; il y habite trente-trois ans; il périt du ſupplice des eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion, et il ne nous l'enſeigne pas! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes! il ne nous commande

aucun rite ! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Ephèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes et des haines les plus implacables ! Ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour et le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était ſur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, et la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair et en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche et de France, des Guelphes et des Gibelins, de la roſe blanche et de la roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échafauds pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant le Dieu des chrétiens ſur la croix, aient appris à ſes ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés et perſécuteurs, martyrs et bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent et ils meurent pour des argumens dont les prélats ſe moquent, en recueillant les dépouilles des morts et l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce ſeigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai dejà ſoumis à vos lumières dans ma ſeconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST, lui dis-je, n'a

commandé ni le meurtre de *Jean Hus*, ni celui d'*Anne Dubourg*, ni celui de *Servet*, ni celui de *Jean Calas*, ni les guerres civiles, ni la Saint-Barthelemi.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe. Ce ſerait, me dit-il, inſulter à ma raiſon et à mon malheur, de vouloir me perſuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, et non par la cruauté attachée à ſa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des cauſes étrangères.

Mais que, pendant quatorze à quinze ſiècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, ſans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les perſécutions de toute eſpèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commiſes au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle ſeule; alors quelle autre qu'elle-même pouvons-nous en accuſer? Tous ces aſſaſſinats, de tant d'eſpèces différentes, n'ont eu qu'elle pour ſujet et pour objet; elle en a donc été la cauſe. Si elle n'avait pas exiſté, ces horreurs n'auraient pas ſouillé la terre. Les dogmes ont amené les diſputes, les diſputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous oſez dire que DIEU eſt le père d'une religion barbare, engraiſſée de nos biens et teinte de notre ſang, tandis qu'il lui était ſi aiſé de nous en donner une auſſi douce que vraie, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfeſante que démontrée!

Vous ne ſauriez croire quel enthouſiaſme d'humanité et de zèle échauffait les diſcours de ce bon ſeigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, et que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au chriſtianiſme. Ah ! dit-il, les yeux mouillés de larmes, nos paſſions ne ſont point divines ; mais vous prétendez que le chriſtianiſme eſt divin. Etait-ce à lui d'être plus inſenſé et plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes ?

Je fus ému de ces paroles : hélas ! dis-je, nous avons tout fait ſervir à notre perte, juſqu'à la religion même ; mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale qui n'inſpire que la douceur et la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir, et non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale ; c'eſt celle du dogme ; c'eſt ce dogme qui *diviſe en effet la femme et l'époux*, *le fils et le père*, *qui apporte le glaive et non la paix ;* voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. *Socrate*, *Epictète*, l'empereur *Antonin*, ont enſeigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé ; mais ſi, non contens de dire aux hommes, ſoyez juſtes et réſignés à la Providence, ils avaient ajouté : Croyez qu'*Epictète* procède d'*Antonin*, ou bien qu'il procède d'*Antonin* et de *Socrate ;* croyez-le, ou vous périrez ſur un échafaud, et vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer : ſi, dis-je, ces grands hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes ; ils auraient perdu le genre humain, dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me disait ce seigneur respectable, je vis que son ame est belle, qu'il déteste la persécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, et que sa seule erreur est de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec *Augustin : Je le crois parce qu'il est absurde; je le crois parce qu'il est impossible.* Je plaignais son obstination, et je respectais son caractère.

Il est aisé de ramener au joug une ame criminelle et tremblante qui ne raisonne point ; mais il est bien difficile de subjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'essayai de le dompter par sa vertu même. Vous êtes juste, vous êtes bienfesant, lui dis-je ; les pauvres avec vous cessent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voisins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui : que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de JESUS qui l'a ordonné ? Voici, Monsieur, ce qu'il me répondit : Je m'unis à JESUS s'il me dit : *Aimez votre prochain;* car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu ; mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à JESUS seul un précepte qui se trouve dans *Moïse* comme dans *Confucius*, et dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau : (*a*) *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle : (*b*) *tu aimeras ton*

(*a*) *Jean*, chap. XIII.

(*b*) Lévitique, chap. XIX.

prochain comme toi-même; et c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute groſſière et impardonnable dans un auteur juif, fait ſoupçonner à beaucoup de ſavans que l'évangile attribué à *Jean* eſt d'un chrétien platonicien, qui écrivit dans le commencement du ſecond ſiècle de notre ère, et qui connaiſſait moins l'ancien Teſtament que *Platon*, dans lequel il a pris preſque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en ſoit de cette fraude et de tant d'autres fraudes, j'adopte la ſaine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même; car elle eſt uniforme dans tous les temps et dans tous les lieux. Qu'a-t-elle beſoin d'être ſoutenue par des preſtiges, et par une métaphyſique incompréhenſible? En ſerai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puiſſance d'engendrer, et que l'eſprit procède ſans avoir cette puiſſance? Ce galimatias théologique eſt-il bien utile aux hommes? y a-t-il aujourd'hui un eſprit ſenſé, qui penſe que le DIEU de l'univers nous demandera un jour ſi le fils eſt de même nature que le père, ou s'il eſt de ſemblable nature? qu'ont de commun ces vaines ſubtilités avec nos devoirs?

N'eſt-il pas évident que la vertu vient de DIEU, et que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer? Vous voulez être prédicant, prêchez la juſtice, et rien de plus. Il nous faut des gens de bien, et non des ſophiſtes. On vous paye pour dire aux enfans : *Reſpectez, aimez vos pères et mères; ſoyez ſoumis aux lois; ne faites jamais rien contre votre conſcience; rendez votre femme heureuſe; ne vous privez pas d'elle ſur de vains caprices; élevez vos enfans dans l'amour*

du juſte et de l'honnête; aimez votre patrie; adorez un DIEU *éternel et juſte; ſachez que, puiſqu'il eſt juſte, il récompenſera la vertu et punira le crime.* Voilà, continua-t-il, le ſymbole de la raiſon et de la juſtice. En inſtruiſant la jeuneſſe de ces devoirs, vous ne ſerez pas, à la vérité, décorés de titres et d'ornemens faſtueux; vous n'aurez pas un luxe mépriſable et un pouvoir abhorré; mais vous aurez la conſidération convenable à votre état, et vous ſerez regardés comme de bons citoyens; ce qui eſt le plus grand des avantages.

Je ne vous répete, Monſieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon ſeigneur. Je vous conjure de l'éclairer; il mérite de l'être. Il eſt vertueux, il adore ſincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment ſage et infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de ſon ſoleil le plus grand nombre de ſes enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières; un père infiniment juſte, qui ne châtie que pour corriger, et qui récompenſe au-delà de notre eſpoir et de notre mérite. Ce bon ſeigneur met dans le gouvernement de ſa maiſon toutes ces maximes en pratique. Il ſemble qu'il imite le DIEU qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'ai point réuſſi. Je lui ai demandé ce qu'il riſquait en ſoumettant ſa raiſon. Je riſque, m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU et à moi-même, de dire je vous crois quand je ne vous crois point, et d'offenſer l'Etre des êtres qui m'a donné cette raiſon. Je ne ſuis pas dans le

cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible. Penſez-vous, a-t-il ajouté, que DIEU me punira pour n'avoir pas été de votre avis? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir réſiſté au mien? Je vous ai parlé ſuivant ma conſcience; oſeriez-vous jurer entre DIEU et moi que vous avez toujours parlé ſelon la vôtre? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poiſſon; et moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux eſt plus près du doute? qui de nous deux dans le ſecret de ſon cœur a parlé avec plus de ſincérité? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort, j'y paraîtrai avec confiance; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui, pour le vain plaiſir de me ſubjuguer, m'avez voulu faire croire des choſes dont il eſt impoſſible que vous ſoyez convaincu?

Je voulais répliquer, car j'avais de bonnes raiſons à dire, mais il ne voulut pas les écouter; il me quitta: je ſentis que c'était de peur de ſe mettre en colère et de me fâcher; je vis qu'il ne voulait dégrader ni ſa raiſon ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi, et de cet effort qu'il feſait contre les mouvemens d'une paſſion ſi commune.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée; qu'il y a changé l'eau en vin; qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor; qu'il a été tenté par le diable; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons; que l'âneſſe de *Balaam* a parlé auſſi-bien que le ſerpent; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, et la lune ſur Aialon,

pour donner le temps aux bons Juifs de massacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de grosses pierres avait déjà assommés; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, poursuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuse cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que sa raison soumise ait une foi vive pour tous ces mystères ; sans cela que lui servirait sa vertu.

Je sais, Monsieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques ames pieuses, et paraître ridicule aux incrédules ; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce sont ceux qui excercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'est le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, Monsieur, de m'apprendre si je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui distinguent les miracles dont on est d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on est en doute. Pour moi, je les admets tous, ainsi que vous-même. Je crois sur-tout avec vous le miracle éternel de la consubstantialité, non-seulement parce qu'il est contraire à ma raison, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; et j'ose dire que j'admettrais (DIEU me pardonne!) le miracle de la transsubstantiation, si le saint concile de Nicée et le modéré S[t] *Athanase* l'avaient enseigné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AVERTISSEMENT.

„ M. le propofant ayant écrit ces trois lettres „ à M. le profeffeur *R*... fon ami, ce profeffeur, „ profondément pénétré de la candeur et de „ la fincérité du propofant, communiqua ces „ lettres à quelques perfonnes pieufes, fages et „ tolérantes : elles parvinrent au fieur *Néedham*, „ jéfuite irlandais, qui était alors à Genève, „ et qui fervait de précepteur à un jeune irlan- „ dais. *Néedham* fit imprimer les trois lettres, „ pour avoir le mérite d'y répondre : on ne „ fut pas d'abord que cette réponfe fût de lui, „ et on lui répondit comme s'il était un pro- „ feffeur en théologie. „

TEXTE

DE LA REPONSE DE NÉEDHAM

A M. LE PROPOSANT.

AVANT de s'engager dans une difcuffion qui demande un certain degré de fcience, on doit commencer par acquérir les connaiffances néceffaires. (*a*) Si un philofophe m'objecte que les miracles ne font pas vraifemblables parce que, felon lui, l'univers fe

(*a*) Acquérez-les donc.

gouverne comme une machine, sans cause première, (*b*) je réponds que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale, qui est bien peu de chose, (*c*) doit être assujettie à la physique..... La morale évangélique a donné une suite d'hommes vertueux dans tous les siècles qui ne valaient pas moins que monsieur le proposant des autres questions.... (*d*) La prolongation d'un jour ne demande pas autre chose que la simple suspension de la rotation de la terre autour de son axe... (*e*) Pour que monsieur le proposant puisse se proposer comme digne d'assister au conseil du Très-Haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'astronomie... (*f*) C'est comme si l'on disait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une législation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichissent aux dépens du peuple... (*g*) Les papes valent bien les *Tibère* et les *Néron*... (*h*) *Répondez*,

(*b*) Jésuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela; on a dit tout le contraire: que DIEU *gouverne l'univers son ouvrage par ses lois éternelles.* Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première ceux qui ne parlent que d'une cause première? Tu devais savoir que cette arme rouillée dont tes pareils se sont tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(*c*) Jésuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adversaire qui ne prêche que la morale?

(*d*) Et qui valaient un jésuite.

(*e*) On voit par les lettres suivantes quelle est l'ignorance de ce jésuite *Néedham*, qui oublie que la lune s'arrêta sur Aïalon.

(*f*) Apprends-la donc, maître *Néedham*, et sache que, pour que le soleil et la lune s'arrêtent dans leur cours, il est nécessaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(*g*) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux règlemens établis par les hommes! (Voyez la septième lettre ci-après.)

(*h*) Je le crois bien.

dit *Salomon, à un inſenſé ſelon ſa folie...* (*i*) Nos philoſophes ſont venus malheureuſement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puiſſance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des eccléſiaſtiques... (*k*)

Les inſenſés reviennent ſans ceſſe à la quadrature du cercle... (*l*) Si les ſoi-diſans philoſophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraſer parfaitement la religion, et de la réduire dans l'eſprit de tout homme ſenſé à l'état de la fable de *Mahomet...* (*m*) Au lieu donc de nous perſécuter avec leurs doutes minutieux, et de s'accrocher aux mots et aux ſyllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriſeraient trop pour ſe donner tant de peine... (*n*) La religion ſe

(*i*) Crois-moi, mon pauvre *Néedham*, pour raiſonner extravagamment tu n'as pas beſoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

(*k*) Non, *Néedham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des uſurpations qui durent encore, et pour déplorer des déſaſtres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les ſiècles ſe lèvent en jugement contre les ſiècles affreux qui ont vu les maſſacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la Saint-Barthelemi, ceux d'Irlande et des Cévènes parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquiſition ſubſiſte, parce que les convulſionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confeſſion ont produit ſous nos yeux un parricide. Apprends que les ſages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(*l*) Pauvre *Néedham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(*m*) Que veut dire ce barbouilleur? traite-t-il de fable l'hiſtoire de *Mahomet?* prétend-il que le Koran ſoit un recueil d'hiſtoriettes? Le Koran eſt, à la vérité, un amas de ſentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Teſtament, rapportés ſelon la tradition arabe. Le tout eſt compoſé ſans ordre, ſans liaiſon; il y règne beaucoup de fanatiſme; il eſt plein d'erreurs phyſiques; mais ce n'eſt point ce que nous appelons une fable.

(*n*) Non, jéſuite *Néedham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me perſécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me ſuſciter des perſécutions, et je mépriſerai un jéſuite d'Irlande.

ſoutient toujours malgré la tempête. *Merces profundo pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipſo ducit opes animumque ferro...* (*o*) Celui qui lui répond (au propoſant) par ce court imprimé eſt qualifié par ſes recherches, pour s'inſcrire en faux contre la prétendue invincibilité de ſes objections.... (*p*) Je ne puis pardonner à ſa ſimplicité ni à celle de cette aſſemblée, (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans) qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par *mer à Ninive*, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, et s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée... (*q*) Et quoique nous ſemblions toucher de près à ce temps malheureux... (*r*) DIEU vous préſerve, mes chers lecteurs, vous et votre poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan... (*s*) Les incrédules ſont nommés communément *eſprits forts...* (*t*) Ces meſſieurs prennent tout pour argent comptant, et croient tout, excepté la Bible.... (*u*) Cette dernière eſpèce d'incrédulité, que fait le peuple dans cette ſecte, ne mérite pas le pompeux titre d'eſprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une

(*o*) Courage, *Néedham*, prouve la religion par *Horace*.

(*p*) Tu es plaiſamment qualifié.

(*q*) Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.

(*r*) Ainſi donc le jéſuite *Néedham* croit que le monde va finir; il eſt fini en effet pour les jéſuites.

(*s*) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre profeſſeur *Clap* avait prêché ſur la bête du Gévaudan, et c'eſt de quoi monſieur le propoſant l'avait remercié dans ſa ſeconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(*t*) Et des eſprits faibles, et des eſprits faux, et des eſprits lourds, qu'en dirons-nous ?

(*u*) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

fable manifeste, telle que le Koran de *Mahomet;* et on ne peut pas s'arroger le caractère de hardi et de courageux en ce genre sans risquer son ame. Or, pour tout conclure en peu de mots, (et c'est précisément là où j'ai voulu venir par une espèce de méthode socratique) une fable très-compliquée, qui est le produit d'un temps immense, qui dépend par une liaison nécessaire dans ses principes d'une suite de six mille ans, et de plus de deux cents générations; qui a été la fable universellement reçue de tant de différentes nations, (*x*) de tant de climats, de tant de siècles, de tant de génies différens, de la première classe en tout genre, et de tant de tempéramens; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves qui, nous venant de tous côtés, aboutissent sans se croiser au même point, par tant de marques de vérités dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée, assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel, est une fable unique, une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde, et qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles, quand le monde durerait éternellement. (*)

(*x*) Tu ne sais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de JESUS-CHRIST plus que toi; et si tu es un théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu soutiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme? Il remonte à six mille ans comme le judaïsme; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs et de génie, par des Africains, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs; il s'appuie sur des prophéties, et il y a peut-être en Turquie des *Néedhams.*

(*) Nous avons transcrit ce long passage pour donner au lecteur une idée de l'éloquence du jésuite. Nous n'avons conservé du reste que ce qui est nécessaire pour entendre les notes. (*Notes des éditeurs.*)

QUATRIEME LETTRE

Du proposant à M. le professeur. Remercîmens à ses extrêmes bontés.

Que je vous suis obligé, Monsieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuse armée des incrédules ; c'est *Achille* qui prête son armure à *Patrocle;* mais on m'a dit que *Patrocle*, ayant été vaincu, je devais craindre de l'être aussi.

J'ai malheureusement répété votre leçon devant un jeune écolier de physique et d'astronomie ; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politesse, le savoir-vivre que vous avez employés pour m'instruire ; je lui ai exposé votre démonstration de la manière dont le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le temps à *Josué* de massacrer ces Amorrhéens écrasés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monsieur le professeur prétend qu'il suffit, pour cette opération naturelle, que la terre se soit arrêtée huit à neuf heures dans sa rotation sur son axe, et que c'est-là tout le mystère.

L'écolier, Monsieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politesse, en a eu cependant assez pour me dire qu'il n'était pas possible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtise, et que vous possédez trop bien votre écriture sainte et l'astronomie, pour

parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés cahiers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon, à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait ſuſpendre ſon cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, ſans que la terre ſuſpendît ſa courſe annuelle; car le ſoleil eſt mis pour la terre dans les ſacrés cahiers; et l'auteur inſpiré ne ſavait pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre et la lune ſe ſont arrêtées, celle-ci, dans ſon période d'un mois, ſur Aïalon; celle-là, dans ſon période d'un an, vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là; mais comme au bout de huit à neuf heures ils ſe retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes euſſent ſuſpendu leur courſe; cela eſt démontré en rigueur. (*a*)

Mais c'eſt un grand gain pour M. le profeſſeur; car le miracle eſt bien plus beau qu'il ne croyait, et il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-ſeulement la terre et la lune s'arrêtèrent dans leur période menſtruel et annuel, mais auſſi dans leur rotation journalière; ce qui fait deux miracles : et non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troiſième miracle: et le mouvement de projectile et de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai enſuite, Monſieur, de la comète que

(*a*) La plupart des commentateurs prétendent que le ſoleil et la lune s'arrêtèrent un jour entier.

vous

vous suppofez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au confistoire, pour avoir appelé *comète* ce que les sacrés cahiers appellent *étoile*, et qu'il n'est pas loyal de falsifier ainsi l'écriture sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains et des trois mille poissons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains et des trois poissons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voisinage en pains et en poissons. Mais y pensez-vous ? oubliez-vous que c'est-là précisément ce que proposait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pain ?

Il me demanda ensuite si vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car, sans doute, c'était une chose très-miraculeuse qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, et fît massacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le silence de *Flavien Josephe* sur cette Saint-Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choses merveilleuses sur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'est contenté de confondre sérieusement une mauvaise plaisanterie,

en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris ſon plus long pour aller à Ninive.

Il eſt lui-même fort plaiſant, répliqua l'écolier; il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, ſi *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je ſuis pour le chien marin: et je penſe de plus avec le grand *Saint-Hilaire* que *Jonas* fut mangé juſqu'aux os, et qu'il reſſuſcita au bout de trois jours, comme de raiſon. Les miracles ſont toujours plus grands que ne le croit monſieur le profeſſeur: mais je vous prie de le conſulter ſur une autre petite difficulté.

Jonas prophétiſa du temps du roitelet juif *Joas*, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. *Phul*, ſelon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin hiſtorien qui a écrit l'hiſtoire véridique de *Jonas* aſſure qu'il y avait dans cette ville ſix-vingts mille enfans qui ne ſavaient pas diſtinguer leur main droite de leur main gauche. (*b*) Cela fait, ſuivant les calculs de Breſlau, d'Amſterdam, de Londres et de Paris, quatre millions quatre-vingts mille ames, ſans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez auſſi à monſieur le profeſſeur, ſi c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire ſécher, afin d'ôter l'ombrage à *Jonas* qui dormait. En effet, rien ne reſſemble plus

(*b*) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne ſavent pas diſtinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en ſus d'habitans.

à un lierre qu'une citrouille, et l'un et l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaiſant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre? On m'aſſure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine: cet homme eſt goguenard.

C'était au Molard que ſe paſſait ce petit entretien : on s'attroupa, la converſation s'anima au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, et il n'y eut que monſieur le profeſſeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaiſſez fendit la preſſe : vous ſavez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de ſon régiment. Il me dit : Mordieu, monſieur le propoſant, allez dire à monſieur le profeſſeur... (diſpenſez-moi de répéter les termes indécens dont il ſe ſervit.) Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami *Covelle* à genoux : s'ils avaient oſé faire cet outrage à notre liberté et à nos lois.... je.... dites-leur s'il vous plaît, que nous ne ſommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conſeil... Les temps ſont un peu changés; vous ſavez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier M. *Rouſſeau*, a été réprimandé par un roi héros et philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, et qu'il ne reſte aux théologiens d'autre reſſource que d'être civils et modeſtes.

Je m'acquitte, Monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné.

AVERTISSEMENT.

On apprit bientôt que le ſieur *Néedham* était l'auteur de la prétendue réponſe d'un théologien, on ſut qu'il n'était pas même théologien, et qu'il n'était que jéſuite; que c'était un de ces prêtres irlandais déguiſés qui courent le monde, et qui vont ſecrètement prêcher le papiſme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé était celui-là même qui pluſieurs années auparavant ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, et qui crut avoir découvert avec ſon microſcope que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, ſe changeait incontinent en de petits animaux reſſemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un ſavant italien l'a démontré, et il était faux par une autre raiſon bien ſupérieure, c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſaient ſans germe, il n'y aurait plus de cauſe de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout auſſi-bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce ſyſtême ridicule mènerait d'ailleurs viſiblement

à l'athéifme. Il arriva en effet que quelques philofophes, croyant à l'expérience de *Néedham* fans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organifer d'elle-même ; et le microfcope de *Néedham* paffa pour être le laboratoire des athées.

C'eft à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait allufion dans la plupart des lettres fuivantes.

CINQUIEME LETTRE.

Du propoſant à M. Néedham, jéſuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiſer ſous le nom d'un théologien; et vous n'avez pas eu raiſon de faire l'aſtronome. On voit bien que vous vous ſervez du quart de cercle comme du microſcope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine; et de-là vous avez conclu que, ſi de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu-près de la même façon. La ſeule difficulté qui reſtait, était de ſavoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eut des hommes. (*a*)

Vous avez cru que vos anguilles reſſemblaient aux rats d'Egypte, qui étaient d'abord moitié rats et moitié fange, ainſi que quelques hommes qui ſe mêlent d'écrire et d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence; mais on voit, Monſieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, et que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeſſe.

(*a*) Il faut ſavoir que le jéſuite *Néedham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, et vous vous jetez à la traverſe, comme l'avocat *Breniquet* qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidèles dans la croyance des miracles, et vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais: ah, Monſieur! vous êtes anglais comme arlequin eſt italien; il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, et dont tout le monde ſe moquait: Meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter; je ſuis du pays de *Platon;* un ſcythe lui répondit: Parle comme *Platon*, ſi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle et de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri: mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu ne vous donne pas trop de ſécurité.

SIXIEME LETTRE.

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour propre, comme vous voyez; il eſt comme cet hiſtrion qui, jouant devant *Auguſte*, prenait pour lui les applaudiſſemens que l'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin, auſſitôt M. *Néedham* penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, et il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodùm glorioſi*, comme dit ſaint *Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi, en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à monſieur le profeſſeur et à monſieur le propoſant, de rendre plus de juſtice à M. *Néedham*, et

de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien et du nouveau Teſtament, et ceux de *Grégoire Thaumaturge*.

M. *Néehdam* eſt certainement un homme prodigieux ; il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles, car il reſſemble aux apôtres avant qu'ils euſſent reçu le Saint-Eſprit. DIEU opère toujours les grandes choſes par les mains des petits, et ſur-tout des ignorans, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si M. *Néedham* n'a pas ſu qu'on avait vu la lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, et s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. DIEU s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier ; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure. Et quand M. *Néedham*, pauvre d'eſprit, s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Néedham* n'outrage le Saint-Eſprit et ne trahiſſe ſa vocation, quand il conſulte nos maîtres en Iſraël ſur ce qu'il doit dire au propoſant : c'eſt ſe défier de ſon inſpiration divine, que demander conſeil à des hommes ; il peut me répondre que c'eſt par humilité, et que *Moïſe* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage et par la colonne de feu. M. *Néedham* n'a pas, à la vérité, la colonne de feu, mais il a certainement le nuage : d'ailleurs à qui demander

le chemin quand on voyage dans les espaces imaginaires ?

Qu'il s'en tienne à ses anguilles, puisqu'il est leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'est pas en tant qu'elles frétillent. Que sur-tout l'envie de se transfigurer en serpent ne lui prenne plus : qu'il ne pense pas qu'il soit en droit de siffler parce qu'on le siffle, et de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraser la tête. Qu'enfin il laisse la lune s'arrêter sur Aïalon, et qu'il ne se mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIEME LETTRE.

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au sujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, et j'en ai plus de droit que personne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle ; c'en est un assurément que d'échapper à la main de certaines gens, et d'abolir un usage impertinent établi depuis deux siècles.

J'ai toujours pensé que les abus, quels qu'ils soient, ne doivent jamais jouir du droit de prescription. Une tyrannie d'un jour et une tyrannie de deux mille ans doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu savoir de quoi on disputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un irlandais papiste et prêtre s'avisait de vouloir faire parler de lui :

Mens ratione furens et multis pasta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention ; mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de ſon avis ; ce miracle me plaît fort ; nous voudrions, l'irlandais et moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, et qui les noya dans le laç, cela paſſe la raillerie, ſur-tout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons ; cela feſait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte irlandais eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ferait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman, comme *Jonas*, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte irlandais ; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'eſt déguiſé en génevois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur : j'ai eu la curioſité de le voir, et j'avoue que, quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que *Balaam* eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou de S[t] Patrice, (*a*) dont il n'aurait jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de

(*a*) Le trou Saint-Patrice eſt très-fameux en Irlande ; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

mes parens. Je ne fouffrirai pas cette infolence ; il aura affaire à monfieur le capitaine et à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon coufin le propofant d'être reçu dans la vénérable compagnie ; et il a été caufe par fa transfiguration que je me fuis mis en colère contre un profeffeur orthodoxe qui aime la confubftantialité prefqu'autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abfurde pour mettre mal enfemble deux hommes de mérite, et deux braves chrétiens tels que monfieur le profeffeur et moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, fi mon coufin le propofant eft refufé par la vénérable compagnie, ce grand feigneur allemand qu'il a voulu convertir lui offre une place de déifte dans fa maifon, avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec fes anguilles et fes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il foit prêtre, ou athée, ou déifte, ou papifte, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIEME LETTRE.

Ecrite par le propofant.

Nous foupâmes hier enfemble, M. le capitaine, M. *Covelle*, M. le pafteur *P...* et moi ; la converfation roula toujours fur les miracles entre ces favans hommes. Ventre-Servet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un fot qui puiffe croire certains

miracles, et qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce difcours pour une démonftration, et M. le pafteur *P*...., qui eft fort doux, infinua modeftement au capitaine qu'il croyait aux miracles; auffi, Monfieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eft tout fimple, dit le pafteur, c'eft un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques perfonnes de mérite que DIEU a voulu diftinguer. Par exemple, *Jofuah*, homme jufte et très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho, et auffitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, et de tuer tout, jufqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paffer pour arriver devant cette fuperbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eft guéable en cent endroits; rien n'eût été fi facile et fi ordinaire que de la traverfer; on aurait eu de l'eau à peine jufqu'à la ceinture; ou fi on n'eût pas voulu fe mouiller, il fuffifait de quelques planches de fapin.

Mais pour gratifier *Jofuah*, pour empêcher qu'il ne fe mouille, et pour encourager fon peuple chéri qui fera bientôt efclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, et la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers fa fource, et la fainte horde judaïque a le plaifir de paffer le ruiffeau à pied fec.

Il en eft de même quand le Seigneur veut faire

ſentir ſa puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens : c'était une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte, il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samſon* qui les attache par la queue, et qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moiſſons phéniciennes ſont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte *Néedham*.

Ainſi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, et c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

M. *Covelle* prit alors la parole, et dit : vous avez expliqué merveilleuſement des choſes merveilleuſes, et je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point eſt que perſonne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre et heureux. Je crains toujours ce prêtre papiſte qui eſt ici ; il cabale ſurement contre notre liberté, et il y a là anguille ſous roche.

Le capitaine prit feu à ce diſcours, et jura que, ſi les choſes étaient ainſi, ce papiſte n'en ſerait pas quitte pour ſes deux oreilles, quelques longues qu'elles fuſſent. Pour moi, je gardais le ſilence comme il convient à un propoſant devant un paſteur en pied. Ce digne miniſtre, qui ſait un peu de mathématique, reprit la parole, et s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. *Néedham*, il eſt trop mal informé des affaires du monde ; vous ſavez qu'il ignore l'aventure de la lune et d'Aïalon. Alors il tira ſon étui de ſa poche, et nous fit ſur le papier une

très-belle figure ; il traça une tangente ſur l'orbite de la lune, et tira des rayons viſuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux ſavans de ſon cercle.

Vous voyez bien, diſait le miniſtre, que ſi la lune perd ſon mouvement de gravitation, elle doit ſuivre cette tangente, et que ſi elle perd ſon mouvement de projectile, elle doit tomber ſuivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle*. Le capitaine s'attacha aux rayons viſuels, et nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus queſtion de miracles, et notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, et nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un jéſuite. C'eſt une choſe avérée, dit-il, et on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jéſuite transfiguré parmi nous, et précepteur d'un jeune homme? cela eſt dangereux de bien des façons : il faut en avertir dès demain M. le premier ſyndic.

Lui jéſuite ! dit le capitaine, cela ne ſe peut pas, il eſt trop abſurde. (*a*) Vous vous trompez, répliqua l'auditeur, ſachez que les armées de moines ſont

(*a*) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jéſuite *Néedham* a fait une parodie de la troiſième lettre humble et ſoumiſe que j'écrivais ſi reſpectueuſement à mon ſérieux maître *R*. . . . : c'eſt aſſurément une choſe bien louable de défendre notre ſainte religion chrétienne par une parodie ! Il eſt beau que ce ſoit un jéſuite à qui nous en ayons l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours, en attendant que nous nous battions contre lui ; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire dans lequel il dit :

comme

comme celles où vous avez ſervi ; elles ſont compoſées de principaux officiers qui ſont dans le ſecret de la compagnie, et de ſoldats imbécilles qui marchent ſans ſavoir où, et qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre eſt celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles ; et tous les moines reſſemblent aux ſujets du vieux de la montagne ; mais vous ſavez, Dieu merci, que les jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chaſſer celui-ci, ne fût-ce que pour le ſcandale qu'il donne, et pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi, je demandai ſa grâce, attendu qu'il m'avait dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître.

M. le miniſtre *P*..... fut de mon avis, auſſi-bien que M. *Covelle ;* je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon ſeigneur allemand dont je ſuis l'aumônier, et chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

» Ceux qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie eſt for-
» mée, comprendront facilement que je n'ai touché en rien à la forme,
» aux idées, pas même aux mots, &c.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puiſſe juger ſi l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement ſans qu'on ait vu cet original ? N'eſt-ce pas-là un nouveau miracle que ce jéſuite ſuppoſe dans ſes lecteurs? vous voyez qu'il y a des jéſuites naïfs.

N. B. Saint *Patrik* eſt le patron du jéſuite *Néedham.* Le premier miracle que fit ſaint *Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Néedham* raiſonne auſſi conſéquemment que le bon homme ſaint *Patrik.*

PARODIE

DE LA IIIme LETTRE DU PROPOSANT,

Par le sieur NÉEDHAM, *irlandais, prêtre jésuite, transformateur de farine en anguilles.*

Il fait parler un patagon dans cette parodie ; et le patagon raisonne comme *Néedham.*

POST-SCRIPTUM.

Cette parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidèlement suivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choses merveilleuses. (*)

EPIGRAPHE.

Expedit vobis neminem videri bonum ;
Quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum sit, &c.
TACITE.

N. B. Applique-toi ces paroles, mon cher *Néedham.*

(*) Comme cette parodie est excessivement ennuyeuse, nous n'en rapportons que des extraits, afin que le lecteur ne soit pas privé des notes de monsieur le proposant. (*Note des éditeurs.*)

AVIS PRELIMINAIRE

DU JESUITE.

CEUX qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie eſt formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées &c.... (*a*) Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces ſublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veſte enſanglantée ;* (*b*) et la nature corrompue, ſe trouvant libre de tout frein. &c....

Monſieur, je vous prie de venir à mon ſecours à la *terra del fuego*, contre un géant patagon d'une taille énorme.... (*c*) Votre morale conſiſte à croire que *je dois vous faire du bien*, et ma nature me pouſſe à vous écerveler pour en faire mon repas, &c.... (*d*)

NOTES

DE M. LE PROPOSANT.

(*a*) Eh ! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent ſi ta copie eſt reſſemblante ?

(*b*) A quoi vient ta veſte ? où as-tu vu que le *propoſant ait propoſé* de délivrer les hommes de tout frein ?

(*c*) Ce n'eſt pas la peine de faire beaucoup de remarques ſur cette parodie qui n'eſt qu'un traveſtiſſement inſipide.

(*d*) Oui, mais ce pauvre *Néedham*, dans ſa malheureuſe parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler ſon ſot patagon contre la ſociété, la loi naturelle et la vertu, au lieu que monſieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la

Caractacus alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (*e*) Il ſemble que vos princes et vos légiſlateurs, en aſſaſſinant la ſociété par leur morale... (*f*) Les prétendus droits de guerre, les fermiers généraux, les rapines... (*g*) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même.... (*h*) *Riſu inepto nihil ineptius.* (*i*)

loi naturelle, de la ſociété, et par conſéquent de DIEU même, et n'avait parlé que contre des impertinences ſcolaſtiques, qui ſont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(*e*) Il eſt plaiſant de faire citer l'hiſtoire romaine à un patagon.

(*f*) Si tout cela valait la peine d'être réfuté, on dirait que *Néedham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monſieur le comte a eu très-grande raiſon d'imputer aux dogmes et au déteſtable eſprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes et les querelles ſcolaſtiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il eſt ridicule de comparer la raiſon univerſelle, qui inſpire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais réſulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie eſt un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, et qui répète mal.

(*g*) Il eſt comique que ce patagon connaiſſe les fermiers généraux de France. Il n'eſt pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(*h*) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent ſans germe, écrit contre DIEU.

(*i*) *Sed riſu conveniente nihil dulcius.*

NEUVIEME LETTRE

Ecrite par le jésuite des anguilles.

Tous les petits garçons de la ville frétillent autour de moi, et me demandent des miracles; je leur dis : *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père St Ignace et de mon patron St Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron et de moi, dans la vénérable compagnie, au consistoire et chez les repasseuses ; cela ne m'ébranle point, *et contra sic argumentor.*

Monsieur le proposant croit tourner mon St *Patrice* en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige ; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ses élus ; qu'il lise ma dissertation sur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien ; il verra qu'il est très-possible que de la neige chauffe un four, quoique la chose soit miraculeuse.

St *Patrice*, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer ? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'est seulement de l'eau chaude, et que si on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque et en génevois, et que par cette métamorphose j'ai

prétendu avilir le miracle de la transfiguration ſur le Thabor. A DIEU ne plaiſe ! j'ai une trop haute opinion de ce miracle et de moi-même, et je veux enſeigner à monſieur le propoſant ce que c'eſt que ce miracle dont il parle avec une légèreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eſt, ſans doute, ce que nous avons de plus reſpectable après la tranſſubſtantiation. J'oſe même dire que c'eſt de la transfiguration que dépend notre ſalut ; car ſi un pécheur, un feſeur de parodies ne ſe transfigure pas en homme de bien il eſt perdu ; et voici comme je le prouve.

JESUS ſe transfigura ſur une haute montagne ; les uns diſent que c'eſt ſur le mont Hermon, les autres ſur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, et ſon viſage très-reſplendiſſant ; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large viſage, haut en couleur, et un bel habit tout blanc ; ce qu'il fallait démontrer.

Le propoſant ne convient pas de cette vérité, et il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi ; mais quand il s'agit du ſalut, il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, et je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, et les habits de la tranſfiguration blancs : or, le blanc ſignifiant la candeur, et le rouge étant la couleur du zèle, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant ſur le jaune ; donc les miracles

ſont très-poſſibles ; donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels ; donc M. *Covelle* a tort. S[t] *Denis*, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis : or, le ſang de ſa tête et de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me répliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Thabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, et ce que firent *Moïſe* et *Elie* ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, et qu'il pouvait aller où il voulait ; enſuite je dirai qu'il eſt clair que *Moïſe* reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, et qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe : je dis premièrement que le blé ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive....

Comme j'en étais à cette phraſe, M. *R*.... profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge ; qu'il avait bu très-ſouvent de l'un et de l'autre pour décider de cette grande queſtion, et qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire S[t] *Jérôme, de vino rubro et albo ;* S[t] *Chryſoſtome, de vineis*, et *Johannem de Bracmardo, ſuper pintas.* Il me dit qu'il les avait tous lus, et qu'il était plus embarraſſé que jamais ; ce qui arrive à preſque tous les ſavans. Je lui répliquai que la choſe était décidée par le concile d'Ephèſe,

feſſion 14. Il me promit de le lire, et fut tout épouvanté de mon ſavoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'meſſe en Irlande, et que le vin vous manque ? Je lui répondis : Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainſi je me fais du vin rouge, et l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le profeſſeur *R*... fut extrêmement content de mon invention, et qu'il me donna des éloges que mon extrême modeſtie m'empêche de tranſcrire ici.

L'eſtime qu'il me témoigna, et celle que je ſentis par conſéquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait S[t] *François Xavier.* Je lui avouai ingénument que les écrivains de ſa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour ſuivre la méthode des premiers ſiècles, et qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-ſept. C'eſt bien peu, me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, et que dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne feſait pas des miracles quelquefois dans ſon tripot : il eut la bonne foi de me dire que non ; et en cela il avouait, ſans le ſavoir, la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions affaire à des ſots, mais notre peuple eſt inſtruit et malin ; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions,

par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſerait avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déjà rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens et à mon ſtyle. Cela me ſuffit, et je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

AVERTISSEMENT.

M. *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ſes lettres. Son génie ſe développa par l'amour ; il fit un enfant à mademoiſelle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes : la choſe était ſecrète. Le conſiſtoire la rendit charitablement publique ; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui préſidait lui ordonna de ſe mettre à genoux ; c'était un abus établi depuis longtemps. M. *Covelle* répondit qu'il ne ſe mettait à genoux que devant DIEU : le modérateur lui dit que des princes avaient ſubi cette pénitence. Je ſais, répliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, ſachez qu'elle finira à *Robert Covelle*.

Cette aventure le détermina à s'inſtruire ; il devint ſavant en peu de temps, et il ſe diſtingua par pluſieurs lettres en faveur de monſieur le propoſant, ſon ami, contre le jéſuite *Néedham*.

DIXIEME LETTRE

*Par M. Covelle, à M***, paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

Nous croyons vous et moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon père eſt plus grand que moi* ſignifie, ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon père; et c'eſt-là un miracle de paroles. Quand *Paul*, devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome: *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul homme qui eſt* JESUS; cela veut dire, ſans difficulté: *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul* DIEU *qui eſt* JESUS.

Il n'y a qu'à s'entendre; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Athanaſe*, *Cyrille* et pluſieurs autres pères. C'eſt un

des miracles opérés par le révérend père *Néedham* à la grande édification des fidèles, *cum devotione et cachinno*.

Je conseille à ce jésuite *Néedham* d'aller faire un tour à Gabaon et à Aïalon, pour voir comment le soleil et la lune s'y prennent pour s'arrêter sur ces deux villages. Je laisse monsieur le proposant gagner ses trois cents écus patagons par an chez son seigneur allemand, et je m'adresse à vous, comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, et je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiselle *Ferbot;* c'est un grand péché, je l'avoue.

JESUS, égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé, quand un génevois fait un enfant à une fille; et certainement il jeterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à JESUS; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à JESUS, et comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune et trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'Etat, mais du saint Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter et pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que

nous vous avons appelé pafteur, que nous ne fommes que des brebis. Les chofes ne vont pas tout à fait ainfi. Souvenez-vous que CHRIST dit expreffément à fes difciples : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, et de rompre le pain avec eux. Si, quand les fociétés chrétiennes fe font augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines perfonnes pour baptifer, prêcher, communier nos fidèles, et avoir foin de tenir propre le lieu de l'affemblée, ce n'eft pas que nous ne puffions fort bien prendre ce foin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau ; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, et d'envoyer paître le berger fi j'en fuis mécontent.

On vous a impofé les mains ; j'en fuis bien aife ; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie ? Vous a-t-on donné plus d'efprit que vous n'en aviez ? Ceux qui vous ont reçu miniftre du S[t] Evangile, vous ont-ils donné autre chofe qu'une déclaration que vous ne favez point l'hébreu, que vous favez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* et *Jean*, et que vous pouvez parler une demi-heure de fuite ? Or, certainement plufieurs de nos citoyens font dans ce cas ; et j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne fache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, et vous me le confeillâtes par une lettre. Vous fûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU ; et

vous apprîtes que les paſteurs ne ſont point magiſtrats. Nous ſavons très-bien diſtinguer l'empire et le ſacerdoce. L'empire eſt à nous, et le ſacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous préſente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter; donc nous ſommes vos ſouverains. Prêchez, et nous jugerons de votre doctrine; écrivez, et nous jugerons de votre ſtyle; faites des miracles, et nous jugerons de votre ſavoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'eſt plus où les laïques n'oſaient penſer; et il n'eſt plus permis de nous donner du gland, quand nous nous ſommes procuré du pain.

Les gens d'Egliſe dans tous les pays ſont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une ſociété d'aveugles; mais ſachez qu'il eſt plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raiſonnent, que de dominer ſur des gens qui ne penſent pas.

Il y a deux choſes importantes dont on ne parle jamais dans le pays des eſclaves, et dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une eſt le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artiſan doivent ſe mettre en état de n'être trompés ni ſur l'un ni ſur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer ſur moi, n'a ſervi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui penſent comme moi (et ils ſont en très-grand nombre) ſoutiendront juſqu'au dernier ſoupir ces droits inviolables. Et comme me diſait fort bien hier une lingère de mon quartier : *Fari quæ ſentiat*,

eſt le privilége d'un homme libre. Croyez-moi, Meſſieurs, ménagez les citoyens, bourgeois et habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit; car, ſelon S[t] *Flaccus Horatius*, dans ſa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deu, &c. &c.

ONZIEME LETTRE

Ecrite par le propoſant à M. Covelle.

MONSIEUR,

Je bénis la Providence qui m'a conduit chez monſieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deſſervait la chapelle de la veuve *Michas*, l'idolâtre, eût une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que madame *Michas* lui donnait une ſoutane et un manteau noir par année, et qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, et je ne déſeſpère pas de le convertir ſur

le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jésuite *Nécdham* ne s'en mêle pas, car son excellence a une répugnance invincible pour les jésuites, pour les absurdités et pour les anguilles; c'est à cela près le meilleur homme du monde; et si jamais vous venez dans son petit Etat, vous verrez combien sa conduite est édifiante, et avec quelle sincérité il adore le DIEU de tous les êtres et de tous les temps.

Il est de plus fort savant. Il a ordonné à un juif qui est son bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sanchoniathon*, de *Bérose*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciennes hymnes d'*Orphée*, d'*Ocellus-Lucanus*, de *Timée* de Locres et de tous ces anciens monumens peu consultés par les modernes.

Il me fesait lire hier *Flavien Josephe*, cet historien juif qui écrivait sous *Vespasien; Josephe*, parent de la reine *Mariamne* femme d'*Hérode; Josephe*, dont le père avait vécu du temps de JESUS; *Josephe* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui se passèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines se donne ce juif, et en combien de manière il se replie pour faire valoir sa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïse* a été connu en Egypte; il déterre enfin deux historiens récens, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante; c'est *Manéthon* et *Chérémon*. Ils disent un mot de *Moïse*, mais ils ne parlent d'aucun de ses prodiges.

Que *Mantéhon* et *Chérémon* eussent dit peu de chose d'un

d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de *Moïſe* eût été fabuleuſe ; mais qu'en parlant de *Moïſe* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte et du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi, en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade ni de la mort de M. *F*. . . . mon parent.

L'omiſſion même des miracles de *Moïſe* eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturelle dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit *Moïſe* avec les ſorciers du roi d'Egypte, ne devait pas ſur-tout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortiléges que l'étaient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient ſi honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monſieur, cela n'eſt pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers ; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne diſſimulent pas la perte des batailles de Cannes et de Thraſimène.

De plus, les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que ſur un ſeul article. *Moïſe* fit naître des poux, et c'eſt-là le ſeul miracle que les ſorciers de ſa majeſté ne purent faire : or il était très-aiſé à un hiſtorien habile, ou de paſſer ſous ſilence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de

ſa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, ſe connaiſſaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaiſſances.

Enfin, il n'était pas poſſible que *Chérémon* et *Manéthon* euſſent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maiſons d'Egypte.

De très-illuſtres ſavans ont cru, comme vous ſavez, Monſieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'un jéſuite ſavoyard, envoyé de DIEU, eût aſſaſſiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un ſeul de nos annaliſtes qui oubliât cette boucherie exécrable? et les écrivains ſavoyards feraient-ils les ſeuls qui tranſmettraient à la poſtérité un événement ſi divin?

La probité, Monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raiſons de ſes adverſaires, quand on en ſent toute la puiſſance dans le fond de ſon cœur; c'eſt mentir aux autres et à ſoi-même. Ainſi, quand nous avons examiné enſemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguiſé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, et nous n'avons oppoſé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi

consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; et c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, Monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est à-dire, en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde est en droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez point aux ordres de croire l'impossible l'intelligence que DIEU a mise dans votre esprit, vous ne devez point opposer aux ordres de mal faire la justice que DIEU a mise dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyrannisée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'est-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquisitions, et toutes les fois qu'on a cru expédient d'assassiner des particuliers ou des princes d'une secte différente de la nôtre, on s'est toujours servi de ces paroles de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu diviser le fils et le père, la fille et la mère, &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui consiste à entendre le contraire

de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je ſuis venu réunir le fils et le père, la fille et la mère ;* car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même, lorqu'il eſt dit que JESUS ſécha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier ſec ; car ce dernier miracle eſt utile, et le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que, quand le grand ſerviteur de DIEU, *Joſuah*, arrêta le ſoleil qui ne marche pas, et la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de maſſacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de ſecourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'eſt ainſi, Monſieur, que la lettre tue, et que l'eſprit vivifie.

En un mot, que votre religion ſoit toujours de la morale ſaine dans la théorie, et de la bienfeſance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens ; qu'ils ſachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu ; qu'ils faſſent uſage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs aſſemblées. La ſociété humaine a été trop long-temps ſemblable à un grand jeu de baſſette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens diſcrets n'oſent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'eſprit

qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'eſt-ce en effet que d'être libres ? c'eſt raiſonner juſte, c'eſt connaître les droits de l'homme; et quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus eſclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, Monſieur, je vous recommande la vérité, la liberté et la vertu, trois ſeules choſes pour leſquelles on doive aimer la vie.

DOUZIEME LETTRE.

De M. Th.... à M. le comte de B....

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompenſe madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois St *Matthieu* avec elle, quand monſeigneur liſait *Cicéron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc-Antonin* dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne : Range-toi de-là, et auſſitôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.

Ces paroles excitèrent la curioſité et le zèle de madame. Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du

monde ; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui eſt dans mon office ; j'ai beaucoup de foi auſſi : diſons un mot à la montagne, et ſurement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de St *Dunſtan*, qui eſt un fameux ſaint du pays de *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction, et la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que St *Dunſtan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai long-temps ſur mon peu de crédit auprès du ciel et des montagnes. Si M. *Claparède*, profeſſeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas, ſans doute, de faire ce que vous propoſez ; il y a même tel ſyndic qui, en un beſoin, ſerait capable de vous donner ce divertiſſement ; mais ſongez, Madame, que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, et qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua madame la comteſſe, et je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis long-temps ; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix et qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, et que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'aſſez gros gages pour être complaiſant et pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui repréſentai encore, avec ſoumiſſion, mon peu d'adreſſe dans cet art.

Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui n'eſt qu'un miſérable laïque, ſe vante dans ſes lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Veniſe : et vous ne m'en ferez pas, vous qui avez la dignité de mon chapelain, et à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaigu* ſon maître, ambaſſadeur de France ?

Enfin je me rendis ; nous priâmes la montagne l'un et l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher.

Elle n'en fit rien. Le rouge monta au viſage de madame ; elle eſt très-altière, et veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, ſelon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte ; il eſt dit qu'avec un peu de moutarde de foi on tranſportera une montagne ; cela ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez ; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de phyſique ; elle n'en démordit point, et fut attrapée à ſa moutarde, comme elle l'avait été à ſa montagne.

Tandis que nous feſions cette opération, arriva monſieur le comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comteſſe et moi. Elle lui apprit de quoi il était queſtion. Monſieur le comte, avec un ton moitié ſérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient ceſſé depuis la réforme ; qu'on n'en avait plus beſoin, et qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après dîner.

Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de madame

la comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la manière dont on penſera le reſte de ſa vie.

Madame la comteſſe, depuis ce moment-là, crut auſſi peu aux miracles modernes que ſon mari ; de ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire, qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu-près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguſte*, qui était le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale ; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embarraſſer. je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui eſt beaucoup plus jolie que Mlle *Ferbot*, et que la veuve anabaptiſte qui épouſa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que monſieur le maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais et vigoureux. Monſieur le miniſtre *Formey*, qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Egliſe et dans la littérature, écrivit, il y a pluſieurs années, un excellent livre ſur la continence des propoſans, qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b...... pour ces jeunes prédicateurs ; il en rédigea les lois qui ſont fort ſages ; ſur-tout il ne veut pas qu'un profane ſoit jamais reçu dans cette maiſon ; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement.

Les laïques, qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas ſérieuſement; je vous jure que le livre exiſte, que je l'ai lu, et que M. *Formey* eſt trop honnête homme et trop craignant DIEU pour le déſavouer. Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin il faut ou reſſembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiſelle *Ferbot*, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'expoſerait à être chaſſé de la maiſon de monſieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpère qu'étant du métier, vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté; le diable m'avait bercé toute la nuit; la fille du maître d'hôtel ſe trouvait tout juſte vis-à-vis de moi, elle rougiſſait et moi auſſi; je balbutiai beaucoup; madame la comteſſe s'aperçut de mon trouble; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue ſe trouble.... ha! bon ſoir.... mon cher.... *Covelle*.

TREIZIEME LETTRE.

Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.

MESSIEURS,

Les occaſions développent l'eſprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos concitoyens ſur les miracles m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier a été ſéché parce qu'il n'avait pas porté de figues ſur la fin de l'hiver ; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait tranſmis aucuns miracles juſqu'à nous.

Suppoſons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïſe* ne paſſa par la mer Rouge à pied ſec pour aller mourir lui et les ſiens dans un déſert affreux ; ſuppoſons que la lune ne s'eſt jamais arrêtée ſur Aïalon, et le ſoleil ſur Gabaon, en plein midi, pour donner à *Joſuah*, fils de *Nun*, le temps de maſſacrer avec plus de loiſir quelques miſérables fuyards qu'une pluie céleſte de groſſes pierres avait déjà aſſommés ; ſuppoſons qu'une âneſſe et qu'un

ſerpent n'aient jamais parlé, et que tous les animaux n'aient pu ſe nourrir un an dans l'arche : de bonne foi, en ſerons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale et d'autres principes d'honneur et de vertu ? le monde n'ira-t-il pas comme il eſt toujours allé ? Quel peut donc être le but de ceux qui nous enſeignent des choſes que leur bon ſens et le nôtre déſavouent ? dans quel eſprit peuvent-ils nous tromper ? Ce n'eſt pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'eſt pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutiſſement de l'eſprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, et il eſt horrible et inſenſé de prétendre que plus nous ſerons ſots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire de ſottiſes aux hommes que pour les ſoumettre. La fureur de dominer eſt de toutes les maladies de l'eſprit humain la plus terrible : mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent tranſport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puiſſent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela eſt bon pour les ſauvages du Paraguai qui obéiſſent en eſclaves aux jéſuites; mais il faut en uſer autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raiſon, comme de ceux de notre liberté ; car plus nous ſerons des êtres raiſonnables, plus nous ſerons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs et habitans ; il faut qu'on ne nous trompe ni ſur notre religion, ni ſur notre gouvernement. Le droit de dire et d'imprimer ce que nous penſons, eſt le droit de tout

homme libre, dont on ne ſauraitle priver ſans exercer la tyrannie la plus odieuſe. Ce privilége nous eſt auſſi eſſentiel que celui de nommer nos auditeurs et nos ſyndics, d'impoſer des tributs, de décider de la guerre et de la paix ; et il ſerait plaiſant que ceux en qui réſide la ſouveraineté ne puſſent pas dire leur avis par écrit.

Nous ſavons bien qu'on peut abuſer de l'impreſſion comme on peut abuſer de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une choſe ſi légitime, ſous prétexte qu'on en peut faire un mauvais uſage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire, dans la la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conſervons toujours les bienſéances ; mais donnons un libre eſſor à nos penſées. Soutenons la liberté de la preſſe; c'eſt la baſe de toutes les autres libertés ; c'eſt par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, et chaque lecteur examine à loiſir et ſans paſſion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la preſſe : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux, ce n'eſt que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'eſt par-là que la nation anglaiſe eſt devenue une nation véritablement libre. Elle ne le ſerait pas, ſi elle n'était pas éclairée ; et elle ne ſerait point éclairée, ſi chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne ; je ſais que nous n'avons qu'un très-petit territoire, peu proportionné peut-être à notre courage; mais enfin notre petiteſſe doit-elle nous dépouiller de nos droits? et, parce que

nous ne ſommes que vingt-quatre mille êtres penſans, faudra-t-il que nous renoncions à penſer ?

Un judicieux tailleur de mes amis diſait ces jours paſſés, dans une nombreuſe compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, eſt que chacun veut élever ſa profeſſion au-deſſus de toutes les autres. Il ſe plaignait ſur-tout de la vanité des barbiers qui prennent le pas ſur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du ſang dans quelques occaſions. Mais les barbiers, diſait-il, ont grand tort de ſe préférer à nous, car c'eſt nous qui les habillons, et nous pouvons fort bien nous raſer ſans eux.

Voilà préciſément, mes chers concitoyens, le cas où nous ſommes avec les prêtres. Il eſt très-clair qu'on peut ſe paſſer d'eux, à toute force, puiſque toute la Penſilvanie s'en paſſe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des frères; elle eſt plus peuplée que la nôtre et plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicans de notre ville ſoient malades d'indigeſtion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU ? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe ? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces meſſieurs le plus aiſément du monde ? et, s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart-d'heure de ſuite ſans rien dire, et qui ſont ſupportables ?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on eſt prêtre ? encore paſſe ſi ces meſſieurs feſaient des miracles; s'ils rajeuniſſaient M. *Abauzit;* s'ils guériſſaient M. *Bonnet* de ſa ſurdité; s'ils donnaient un

bon déjeûner à toute la ville, avec cinq pains et trois poiſſons; s'ils délivraient des eſprits malins M. *G*... et M. *F*... qui ont certainement le diable au corps, nous ſerions fort contens d'eux, et ils auraient une haute conſidération; mais ils ſe bornent à vouloir être les maîtres; et c'eſt pour cela qu'ils ne le feront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, et pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, et ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme *Servet* et *Antoine*, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres inſtructifs et édifians; et ils trouvent quelques têtes à perruques qui ſont taillées pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits, et buvons du meilleur.

QUATORZIEME LETTRE.

A M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles: j'y crois comme vous et comme

tous les gens raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une âneſſe n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeſſeurs d'aujourd'hui? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? et, *parler comme une vache eſpagnole*, n'eſt-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, et rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je ſens bien, Monſieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites et cinq pains mollets, et des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, et à moi auſſi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. *Rouſſeau* a faits à Veniſe; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe et à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouir de ſa gloire en philoſophe, voilà de vrais miracles; et, ſi après cela il noyait deux mille cochons d'un ſeul mot, j'aurais de la peine à l'en eſtimer davantage.

Je me flatte que votre conſiſtoire a renoncé au magnifique deſſein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réuſſi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baiſât les pieds comme au pape. Vous ſavez qu'ils reſſemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a paſſé de petites.

Nous avons eu auſſi à Neuchâtel nos tracaſſeries ſacerdotales. C'eſt le ſort de l'Egliſe, parce que l'Egliſe eſt compoſée d'hommes. Depuis que *Pierre* et *Paul* ſe querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je ſouhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté; mais elle a été ſur le point de partir de Neuchâtel.

Je ſais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verſé le ſang comme les partiſans d'*Athanaſe* et ceux d'*Arius*, ni de nous être aſſommés avec des maſſues, comme les Africains, diſciples de *Donat*, évêque de Tunis, combattirent contre le parti d'*Auguſtin*, évêque d'Hyppone, manichéen devenu chrétien, et baptiſé avec ſon bâtard *Deodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de S[t] *Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, et non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Egliſe avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, ſaiſir la belle *Hyppatie* dans ſa chaire, où elle enſeignait la philoſophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, et la maſſacrèrent, ſans que ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſa vertu leur inſpiraſſent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Ariſtote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont déſolé l'Europe dans ces vingt-ſept ſchiſmes ſanglans, formés par de ſaints prétendans à la chaire de S[t] *Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, et au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des ſeizième et dix-ſeptième ſiècles, de ces temps abominables où ſept ou huit

argumens

argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monſieur, n'ont été que ridicules. Les eſprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au ſujet d'un pauvre diable de paſteur de campagne, nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, et qui ſavait au juſte comment le Saint-Eſprit procède, mais qui errait *toto cœlo* ſur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaiſſance du bien et du mal, comment *Adam* et *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fuſſions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne compoſition; il voulait bien que les deſcendans d'*Adam*, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fuſſent damnés pendant ſept ou huit cents mille ans; cela lui paraiſſait juſte : mais pour l'éternité, il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impoſſible, *data fluente*, que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini eſt zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs et les Romains qui l'avaient embelli, (tandis que les Juifs l'ignoraient abſolument) étaient tous convenus que l'enfer eſt éternel. Ils lui citaient le ſixième livre de *Virgile*, et même le *Dante*. M. *Petit-Pierre* ſe pourvut auſſi de quelques autorités;

on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La difpute s'échauffa ; notre augufte fouverain fit ce qu'il put pour l'apaifer ; mais enfin M. *Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire fon falut en Angleterre, et notre monarque eut la bonté d'écrire que, puifque nos prêtres voulaient abfolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fuffent. J'y confens auffi de tout mon cœur, et grand bien leur faffe.

Cette querelle étant apaifée, M. *Jean-Jacques Rouffeau*, citoyen du village de Couvé, dans la province de Môtié-Travers ou Moutier-Travers, en a effuyé une autre qui a été pouffée jufqu'à des coups de pierres. On a voulu le lapider comme S[t] *Etienne*, quoiqu'il ne foit ni faint ni diacre ; et l'on prétend que M. de *Montmolin*, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, Monfieur, le fujet de la noife. Lorfque M. *Jean-Jacques Rouffeau*, défefpérant de fe réconcilier avec les hommes, voulut fe réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au pafteur *Montmolin*, qui lui accorda la permiffion de manger JESUS-CHRIST par la foi, au mois de feptembre 1761, avec les autres élus du village. Vous favez comme on mange par la foi ; la chofe fe paffa le mieux du monde. M. *Jean-Jacques Rouffeau* avoue qu'il pleura de joie ; j'en pleure auffi : et tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. *Rouffeau*, qui avait trouvé la mufique de *Rameau* et de *Mondonville* fort mauvaife à Paris, ne fut pas tout à fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU fur

l'air de *Réveillez-vous, belle endormie.* Cet air est ſimple et naturel; mais je ne puis ſavoir mauvais gré à M. *Rouſſeau* d'avoir dit modeſtement à M. le paſteur *Montmolin*, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur, qui ſe pique de goût, fut très-offenſé, et s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus ſérieuſe par des lettres que pluſieurs miniſtres du ſaint évangile de Genève écrivirent au miniſtre du ſaint évangile de Moutier-Travers, contre M. *Jean-Jacques Rouſſeau.* Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, et ils reprochèrent au paſteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans ſa jeuneſſe, avait eu des entretiens avec un vicaire ſavoyard.

Vous ſavez comment M. *Montmolin*, encouragé et illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. *Rouſſeau* dans le village de Moutier-Travers. M. *Rouſſeau* prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raiſon pour être privé de la manducation ſpirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié *Théodore de Bèze*, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune *Candide*, pour lequel il avait fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour *Bathille ;* qu'en un mot étant malade, et pouvant mourir de mort ſubite, il voulait abſolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord *Maréchal*, qui a pour cette manducation un très-grand zèle; ſa faveur lui valut celle du roi. Sa majeſté, informée du déſir

ardent que M. *Jean-Jacques Rouſſeau* avait de communier, et ſachant que non-ſeulement M. *Rouſſeau* croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauvegarde royale; ſauvegarde rarement efficace, depuis que l'empereur *Sigiſmond*, ayant protégé *Jean Hus*, le laiſſa rôtir par le pieux concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus ſage, plus humain et plus reſpectueux que ce beau concile, ſe conforma pleinement à l'autorité du ſouverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *moleſter*, *d'inquiéter*, *d'aggredir de fait ou de paroles* le ſieur *Rouſſeau*, ſon vicaire ſavoyard, et ſon pupille *Emile;* lequel pupille était devenu un excellent menuiſier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de *Montmolin*, ſon diacre, et quelques autres dévots tinrent peu de compte des ordres du roi, et de l'arrêt du conſeil; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et que, ſi le conſeil d'Etat a ſes lois, l'Egliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après *Rouſſeau*, le huèrent et le ſifflèrent, à peu-près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus; à peine *Rouſſeau* fut-il rentré dans ſa petite maiſon, la nuit du 6 au 7 ſeptembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire, M. *Rouſſeau* dans ſon lit, et ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers

Aïalon, Gabaon et Béthoron, immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât ; on caſſa toutes ſes vitres, et on enfonça ſes deux portes ; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques*, n'entamât le muſcle temporal et l'orbiculaire, ne paſsât juſqu'au zigomatique, et, en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde ; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Aſſouci* ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. *Rouſſeau* ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe ici ma lettre ; la poſte me preſſe, j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIEME LETTRE.

De M. de Montmolin prêtre, à M. Néedham prêtre.

A Boveresse 24 décembre, l'an du salut 1765.

MONSIEUR,

RAPPORT que *je suis d'un caractère très-respectable*, (*) étant prédicant de Travers et de Boveresse, *à Bovibus*, qui sont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'opposition de nos deux sectes, la conformité de notre style m'autorise à user avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiste, je suis prêtre calviniste; vous m'avez ennuyé, et je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monsieur, que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme M. *Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion, il voulut absolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, sous les deux espèces avec du pain levé; ensuite il alla communier avec du pain azime, sans boire, chez les savoyards, qui sont tous de profonds théologiens; puis il revint à Genève communier avec pain et vin; puis il alla en France,

(*) Page 5 de l'information présentée au public par le professeur de *Montmolin*.

où il eut le malheur de ne point communier du tout, et il fut près de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la ſainte cène, ou ſouper du matin, d'une manière ſi preſſante, que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table; il avait beau me dire, comme le diable dans l'évangile : Mon cher M. de *Montmolin* dites que ces pierres ſe changent en pain; je lui répondis : Méchant, ſouviens-toi que *Jéhovah* fit pleuvoir des pierres ſur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, et les tua tous avant que d'arrêter le ſoleil et la lune pour les retuer, et *David* tua *Goliath* à coups de pierres, et les petits garçons et les petites filles jetaient des pierres à *Diogène*, et tu en auras ta part; ainſi dit, ainſi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. *Covelle* et Mlle *Ferbot* vous l'ont conté.

Dès impies, dont le nombre ſe multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice! il eſt prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Bovereſſe et chez les gens de Travers. Ce manteau n'eſt pas aſſurément celui d'*Eliſée ;* car il avait un eſprit double ; et vous et moi, Monſieur, nous en avons un très-ſimple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au ſoleil de s'arrêter ſur la vallée de Travers, et la lune ſur Bovereſſe, parce qu'il était nuit, et qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous ſaurez, Monſieur, que *Jean-Jacques* ayant été lapidé, M. *du Peyrou*, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'eſt aviſé d'écrire que la lapidation n'eſt plus en uſage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été

connue que des Juifs, et que par conféquent j'ai eu tort, moi prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui eft de la loi naturelle. Figurez-vous, Monfieur, vous qui êtes un bon philofophe, combien ce raifonnement eft ridicule.

M. *du Peyrou* a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être inftruit des ufages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même, à la première occafion, pour lui apprendre fon catéchifme. Je vous prie de me mander fi la lapidation n'eft pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire fans avoir de grandes autorités.

Il n'eft pas, Monfieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré; mandez-moi, je vous prie, ce qui en eft arrivé, et fi cela les a convertis.

Je me fuis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, fi on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette atteftation de vie et de mœurs ; cela me fait une vraie peine, et eft pour moi une pierre de fcandale : car enfin, Monfieur, l'Eglife de JESUS-CHRIST eft fondée fur la pierre; ce n'eft que parce que *Simon Barjone* était furnommé *Pierre* que les papes ont chaffé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je fuis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, et qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui font la pierre de touche de mon génie.

Je fais qu'il eft dit dans la Genèfe que *Deucalion* et *Pyrrha* firent des enfans en fe trouffant et en jetant des pierres entre leurs jambes, et que j'aurais pu m'excufer en citant ce paffage de l'Ecriture ;

mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* et sa servante se troussent, ils n'en usent point ainsi, et que je ne gagnerais rien à cette évasion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramassé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans son chemin, pour les jeter au nez des magistrats de Genève ; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres se changeront en pelotes de neige, et que tout s'adoucira par la haute prudence du petit et grand conseil, des citoyens et bourgeois.

S'il y a quelque chose de nouveau sur les anguilles et sur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penser dans les rues hautes et dans les rues basses, cela me fait frissonner ; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on pense ; malheur aux esprits qui s'éclairent ; honneur et gloire aux pauvres d'esprit ! Réunissons-nous tous deux, Monsieur, contre tous ceux qui font usage de leur raison ; après quoi nous nous battrons pour les absurdités réciproques qui nous divisent.

Tâchez d'observer avec votre microscope l'étoile des trois rois qui va paraître ; j'observerai de mon côté : je baise les mains au bœuf et à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Eglise d'Irlande, comme moi de Boveresse. Je suis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIEME LETTRE.

Par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle, citoyen de Genève.

MONSIEUR,

Le 9 ſeptembre, au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le paſteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était ſon droit, et que les prêtres devaient punir les pécheurs. *Pierre*, dit-il, fit mourir d'apoplexie *Ananiah* et *Saphirah*, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ſes pieds juſqu'à la dernière obole de leur bien. Il eſt clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie et de mort ſur les laïques ; et c'eſt en vertu de ce privilége divin que nous avons été long-temps tout-puiſſans dans le comté de Neuchâtel, en Ecoſſe, à Genève et dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, et je lui parlai ainſi :

Je ſais, Monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiècle paſſé, le droit de commuer les peines décernées par le conſeil, et d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre long-temps le pas ſur le conſeil d'Etat dans Genève ; ils entraient au conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander

permiſſion ; ils dictaient des lois ; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayons ſecoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus peſant !

Les meurtres, les empoiſonnemens, les parricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière et turbulente de *Jules II*, les débauches et les rapines de *Léon X* nous révoltèrent ; nous briſâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For prieſt of all relligions are the ſame.

Hé ! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau ? Qu'avez-vous par-deſſus les laïques ? les apôtres, JESUS même, n'étaient ils pas laïques ? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'État ? vous a-t-il envoyés à l'excluſion de tous les autres chrétiens ? montrez-nous quelle ſuite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a tranſmis le Saint-Eſprit juſqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jéruſalem juſqu'à Neuchâtel ? de qui deſcendez-vous ? du cardeur de laine *Jean le Clerc*, brûlé à Metz ; de *Jehan Chauvin* qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter *Michel Servet* dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même ; de *Viret*, imprimeur à Rouen ; de *Farel*, de *Bèze*, de *Creſpin*, qui, n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par perſonne ? ils ne purent vous donner le Saint-Eſprit qu'ils n'avaient pas, et vous n'auriez été que des bâtards ſi le vœu des nations, ſi la ſanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs, lieutenans, baillis, tréſoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous ; il ne lui reſte rien de ſon caractère quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues de feu, qui deſcendirent du ciel ſur la tête des diſciples, ſoient venues, depuis le ſeizième ſiècle, ſe repoſer ſur la vôtre ? Des nations ſages et hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des ſuperſtitions dont la terre était infectée ; les magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples ; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juridiction, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſeigner et de taire ; c'eſt à nous à vous le preſcrire ; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée, ou à celui qui la repréſente, de confier un miniſtère, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre ; et c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs et les Romains ne permirent jamais aux colléges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteraient des déciſions théologiques. Ils fermèrent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre ſang, et qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux

prêtres eſt inſenſé ; il doit néceſſairement périr, et s'il n'eſt pas détruit, il ne doit ſa conſervation qu'aux laïques éclairés qui combattent en ſa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en ſoulevant la populace contre un citoyen ! ce ne ſerait pas là un abus ; ce ſerait un délit que le magiſtrat punirait ſévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; ſachez que nous commençons à diſtinguer la religion du fanatiſme, le culte de DIEU du deſpotiſme presbytéral, et que nous ne prétendons plus être menés avec un licou par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me ſervis, Monſieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais point alors, je ne plaiſantais point. Il y a des choſes dont on ne doit que rire ; il y en a contre leſquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de S^t^ *Juſtin* qui a vu la ſtatue de ſel, en laquelle la femme de *Loth* fut changée, et les cellules des Septante, prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de St *Pacôme*, que le diable tentait lorſqu'il allait à la ſelle, et de ceux de St *Grégoire Thaumaturge*, qui ſe changea un jour en arbre. Ne faites nul ſcrupule en adorant DIEU, et en ſervant le prochain, de vous moquer des ſuperſtitions qui aviliſſent la nature humaine ; riez des ſottiſes ; mais éclatez contre la perſécution. L'eſprit perſécuteur eſt l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquiſition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent ; mais un inquiſiteur veut vous ravir juſqu'à vos

penſées : il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours paſſés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il eſt ſur la terre, et que ce ſont les perſécuteurs théologaux qui en ſont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Du propoſant.

MONSIEUR,

HIER M. le jéſuite irlandais *Néedham*, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de monſeigneur et de madame; il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le ſervît point, parce que, depuis quelque temps, M. *Néedham* ſe trouve un peu mal toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuiſtre, tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ferait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la

robe de madame la comteſſe, ſelon l'uſage. M. *Néedham* parla beaucoup de vous ; il fit votre éloge ; car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objet ; on parla de mademoiſelle *Clairon*, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais et de l'Amérique. Monſieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boſton : en voici le précis.

„ Nous conclûmes dernièrement la paix avec la „ nation des Savanois. Une des conditions était „ qu'ils nous rendraient de jeunes garçons anglais, „ de jeunes filles qu'ils avaient pris il y a quelques „ années ; ces enfans ne voulaient pas revenir „ auprès de nous. Ils ne pouvaient ſe détacher de „ leurs chefs ſavanois. Enfin le chef des tribus „ nous ramena hier ces captifs tous parés de belles „ plumes, et nous tint ce diſcours :

„ Voici vos fils et vos filles que nous vous „ ramenons ; nous en avions fait les nôtres ; nous „ les adoptâmes dès que nous en fûmes les maîtres. „ Nous vous rendons votre chair et votre ſang ; „ traitez-les avec la même tendreſſe que nous les „ avons traités ; ayez pour eux de l'indulgence, „ quand vous verrez qu'ils ont oublié parmi nous „ vos mœurs et vos uſages. Puiſſe le grand génie „ qui préſide au monde nous accorder la conſolation „ de les embraſſer, quand nous viendrons ſur „ vos terres jouir de la paix qui nous rend tous „ frères ! &c. „

Cette lettre nous attendrit tous. M. *Néedham*

s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des ſauvages. Pourquoi les appelez-vous ſauvages? dit monſieur le comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſociété, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages parce que leurs maiſons, leurs habits, leur langage, leur cuiſine, ne reſſemblent pas aux nôtres?

Ah, Monſeigneur! vous voyez bien qu'ils ſont ſauvages, puiſqu'ils ne ſont pas chrétiens, qu'il eſt impoſſible qu'ils aient tenu un diſcours ſi chrétien ſans un miracle. Je ſuis perſuadé que ce chef des Savanois était quelque jéſuite irlandais déguiſé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle ſeule n'eſt pas capable de tant de bonté ſans le ſecours d'un miſſionnaire. Ou c'était un jéſuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle ſpécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion?

Madame la comteſſe ſentit bien à quel homme on avait affaire; elle mordit ſes belles lèvres pour étouffer un éclat de rire; et regardant M. *Néedham* avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens: Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long-temps damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie et tant d'autres pays?

Hélas! oui, Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au temps où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour

nous

nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille ; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam*, ainſi on ne leur devait rien ; et quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grâce.

Vraiment, mon cher monſieur *Néedham*, ils vous ſont bien obligés ; mais comment les Africains, les Hurons et les Savanois étaient-ils damnés en *Adam* ? Comment des peuples noirs et avec de la laine ſur la tête, et des peuples ſans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu et chevelu ? et comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique ?

Hé ! Madame, n'avaient-ils pas l'arche ? ne leur était-il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau, qu'il l'avait été à *Noé* d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, et de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Aſie, de l'Afrique et de l'Europe ? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là ; mais nous y répondons d'une manière victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, et que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſière : ne voyez-vous pas, Madame, que c'eſt un miracle perpétuel ? il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs ; ils puent tous comme des boucs, et cependant *Abraham*, leur père, ne puait point ; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il eſt ſûr qu'en Afrique les peuples de Congo et de la Guinée n'ont une membrane

noire ſous la peau, et que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche *Cham* avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux et très-vraiſemblable, dit monſieur le comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* ſentît ſi bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante et quinze ans dans des pays fort chauds, et je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande ; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce ſoit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce diſcours vertueux et attendriſſant qui m'a charmé ?

Très-sûr, Monſeigneur ; je ſuis qualifié pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. St *Auguſtin* déclare expreſſément qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata ;* de-là il eſt démontré que *Scipion* l'africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché ; *Caton* d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaiſir ; *Marc-Antonin*, *Epictète*, des fripons.

Voilà une puiſſante démonſtration et furieuſement conſolante pour le genre humain, répondit avec douceur monſieur le comte ; vos honnêtes gens ne ſont pas de la trempe des faux ſages de l'antiquité ; certes, mon cher *Néedham*, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous *Charles I*, quatre-vingts mille proteſtans dont pourtant le nombre ſe réduit

à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout son jour.

Vous y êtes, Monseigneur ; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens ; ils étaient sous l'anathême. DIEU commande aux Juifs de les massacrer tous sans distinction ni de sexe, ni d'âge ; et, pour les aider dans cette opération sainte et sacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers sa source, tomber les murs au son de la trompette, arrêter le soleil ; (et même la lune que j'avais oubliée dans mon savant écrit) aucun meurtre n'a été exécuté par les Israélites, aucune perfidie n'a été commise, sans être justifiés par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Evangile, qu'il est venu apporter le glaive et non la paix ; qu'il est venu diviser le père, le fils, la mère et la fille ? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous versions le sang ; nous n'avons pas encore atteint la précision de la loi. Les mœurs se sont bien corrompues depuis ces heureux temps. On se borne aujourd'hui à de petites persécutions qui, en vérité, ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les persécutés de notre temps crient comme s'ils étaient sur le gril de St *Laurent*, ou sur la croix de St *André*. Les mœurs dégénèrent, la mollesse s'insinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces persécutions vigoureuses, si agréables au Seigneur ; il n'y a plus de religion !

Des coquins se bornent insolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique,

DIEU incommunicable, DIEU juſte, DIEU rémunérateur et vengeur, DIEU qui a imprimé dans nos cœurs ſa loi naturelle et ſainte, DIEU de *Platon* et de *Newton*, DIEU d'*Epictète* et de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chériſſent les hommes, ils ſont bienfeſans : quelle abſurdité et quelle horreur !

Ah ! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la comteſſe. L'anguillard applaudi, continua ainſi :

J'eus une violente diſpute ces jours paſſés avec un ſcélérat qui, au lieu d'aſſiſter à la meſſe, s'était amuſé à ſecourir une pauvre famille affligée, et l'avait tirée de l'état le plus déplorable ; je voulus le faire rentrer en lui-même ; je lui parlai de la Genèſe et de *Moïſe*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, et qui me demande ſi la Genèſe n'a pas été écrite du temps des rois juifs : le beau ſujet de ſon doute était que, dans le XXXVIe chapitre, verſet 1, ceux qui liſent la Genèſe attentivement (deſquels le nombre eſt très-petit) trouvent ces paroles :

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Iſraël euſſent des rois.

Cet impudent oſa me dire : Eſt-il probable que *Moïſe* eût ainſi ſuppoſé qu'il y avait des rois iſraélites de ſon temps ? il n'y en eut à compter juſte que ſept cents ans après lui. N'eſt-ce pas comme ſi on feſait dire à *Polybe : Voici les conſuls qui furent à la tête du ſénat, avant qu'il y eût des empereurs romains ?* N'eſt-ce pas comme ſi on feſait dire à *Grégoire de Tours : Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maiſon*

d'Autriche fût sur le trône? Hé! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'est une prophétie, que c'est-là le miracle, et que *Moïse* a parlé des rois d'Israël comme perçant dans l'avenir; car enfin le nom d'Israël est chaldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien des siècles après *Moïse;* donc *Moïse* écrivit le Pentateuque; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné jusqu'au règne de *Tibère;* donc la rédemption ayant été universelle, toute la terre, excepté nous, est damnée.

Le monstre ne fut pas encore terrassé; il osa me dire que, selon les meilleurs théologiens, il n'importe pas que ce soit *Moïse* ou un autre qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur soit inspiré; qu'il est impossible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois; qu'il est impossible qu'il ait contredit grossièrement la géographie et la chronologie, lesquelles se trouvent assez justes si le livre a été écrit à Jérusalem, et qui sont erronées si le livre est supposé écrit par *Moïse* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait, mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il était du sentiment de *le Clerc* et de *Newton.* Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, et en 2262, comme disent les Septante, et encore en 2309, selon le texte samaritain; enfin, mêlant la politesse aux raisons, je le convertis.

Ainsi parla *Néedham;* on battit des mains à ce discours, on se récria, on nagea dans la joie, on but à sa santé. La belle chose, disait-on, que la théologie! comme elle apprend à raisonner juste!

comme elle adoucit les mœurs ! comme elle eſt utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. *Néedham* fit de ſon triomphe. Il s'adreſſa à moi, il me reprocha les variations de l'Egliſe proteſtante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze où douze fois de doctrine ; mais vous autres papiſtes, vous en avez changé plus de cinquante fois depuis le premier concile de Nicée juſqu'au concile de Trente. C'eſt le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle ſe montre parmi nous ſous cinquante faces différentes ; mais chez vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu ſe produire qu'avec onze ou douze viſages. Voyez quelle eſt notre prodigieuſe ſupériorité.

Nous étions au fruit et tous de fort bonne humeur, lorſqu'un baron allemand fit pluſieurs queſtions au ſavant ; il demanda, entre autres choſes, ſi c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST ſur le toit du temple et ſur la montagne, ou ſi c'était JESUS qui avait emporté le diable ? C'eſt bien le diable, dit *Néedham ;* ne voyez-vous pas que ſi le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle ; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'eſt-là la choſe la plus miraculeuſe qui ait jamais été faite. Non-ſeulement il tranſporta DIEU ſur une montagne de Judée, d'où l'on découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes, mais il propoſa à DIEU de l'adorer. C'eſt-là le comble, c'eſt-là ce qui doit ravir en admiration ! liſez ſur cet article dom *Calmet ;* c'eſt

le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus ſincère de notre miſérable raiſon humaine. Il parle de cette affaire comme de ſes vampires. Liſez dom *Calmet*, vous-dis-je, et vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri; il meſura d'un coup d'œil la figure du petit *Néedham* avec un air d'étonnement et de mépris, mêlé d'un peu de colère; et lui dit en anglais:

Do you come from bedlam, you booby!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, Monſieur; je me marie dans huit jours, et je vous prie à la noce.

N. B. Néedham avait fait imprimer un *projet de notes inſtructives*, où il critiquait, toujours à ſa manière, quelques-unes des lettres qu'on vient de lire; ſur quoi le propoſant trouva convenable d'y ajouter l'avertiſſement et les notes qui ſuivent.

TEXTE DU PROJET DE NÉEDHAM.

'Twas granted, tho, he had much wit, &c. (*)

HUDIB.

CELA s'explique en grec avec bien plus d'énergie et de préciſion qu'en anglais.

(*) Ces vers anglais veulent dire que M. *Covelle*, le père, n'a point d'eſprit. Ah! monſieur *Néedham*, eſt-ce de l'eſprit qu'il faut dans des matières ſi graves? voilà la manie du ſiècle. Vous ne ſongez qu'à être un bon plaiſant; vous ſacrifiez tout à une raillerie. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe M. *Covelle*, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'eſprit, il ſe contente d'avoir raiſon; et il vous cède le mérite de l'éloquence et des grâces.

Les vers grecs que *Néedham* cite ſignifient que le père de M. *Covelle*, qui a travaillé avec monſieur ſon fils aux lettres précédentes, eſt un vieillard de quatre-vingt-deux ans qui radote. Fi, monſieur *Néedham*, qu'il eſt vilain de reprocher à un pauvre homme ſon âge!

Avertissement et notes du proposant, sur quelques passages du projet de Néedham.

Ce grand homme qui dirige la plume savante du proposant ; celui, dit-on, qui protége l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le secours et l'approbation de tous les *mauvais catholiques*, &c. (*a*)

St *Paul*, aussi-bien que l'Evangile, affirme expressément *que chacun sera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît*; (*b*) *selon le poids et la mesure de ses talens, et non par la loi qu'il ne connaît pas.*

Au lieu de dire que le bâton de St *Grégoire Thaumaturge*, planté en terre, s'était changé en arbrisseau, on avance que, selon la Légende, le saint lui-même s'est métamorphosé en arbre. . . (*c*) Tu ne te sauveras

(*a*) Comment, petit misérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient justifié *Jean Calas*, rétabli sa mémoire et déclaré sa famille innocente ; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note est d'un maître des requêtes qui, en passant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiselle *Noblet*, et écrivit ces mots en marge

(*b*) Oui, mais hors de l'Eglise point de salut. Hem ! et tous les enfans morts sans baptême, damnés selon St *Augustin*, dans sa lettre CCXV. Hem !

(*c*) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falsifiez toujours la sainte ecriture et l'histoire ecclesiastique. Lisez *Grégoire de Nysse*, lisez ses propres paroles traduites par *Fleuri*, livre VI. Voici ce que vous y verrez :

» Les persecuteurs suivirent *Grégoire* en grand nombre, et ayant appris » le lieu où il s'était caché, les uns gardaient le passage de la vallée, » les autres cherchaient par toute la montagne. *Grégoire* dit à son diacre » de se mettre en prières avec lui, et d'avoir confiance en DIEU. Il » commença lui-même à prier, se tenant debout, les mains étendues, et » regardant le ciel fixement Les païens ayant couru par toute la mon- » tagne, et visité toutes les roches et toutes les cavernes, revinrent dans » le vallon, et dirent qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres assez » proches l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés, celui qui leur avait » servi de guide y alla, et trouva l'evêque et son diacre immobiles en » oraison, au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. »

jamais du ridicule dont ton adverſaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuſes* de Genève. . . (*d*)

Extrait d'une deſcription exacte (*e*) des établiſſemens en Amérique, qui prouve la cruauté des ſauvages. . . . Voilà les ſaints de notre docte, humain et doux propoſant. . . . (*f*)

L'éditeur avait terminé ce recueil par une diſſertation ſur les miracles, tirée de la troiſième lettre de la Montagne, où J. J. Rouſſeau combat les miracles de l'Evangile qu'il regarde ailleurs comme inſpiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le profeſſeur Robinet de mettre au bas de cette diſſertation la note ſuivante :

Tous ces raiſonnemens de *Jean-Jacques* ſont pitoyables; car ſi l'Evangile eſt divin, il faut croire ce qu'il rapporte ſans diſputer; la queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, et ſi on peut examiner ſon authenticité par les règles de la critique ordinaire.

Vous voyez bien que ce n'eſt pas le bâton de *Grégoire* qui a été changé en arbre, que c'eſt *Grégoire* lui-même avec ſon diacre.

Vous ſeriez bien plus enchanté ſi vous ſaviez que *Grégoire le Thaumaturge* écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Liſez l'hiſtoire eccléſiaſtique, vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier. (*Note de M. le profeſſeur Croquet.*)

(*d*) Les dames de Genève ravaudeuſes! M. *Néedham* eſt fort poli! (*Cette remarque eſt de mademoiſelle Noblet.*)

(*e*) Qui t'a dit que cette deſcription eſt exacte? dans quel bourbier as-tu puiſé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cauſe en calomniant la nature humaine? (*Note de M. du Peyrou qui connaît mieux l'Amérique que toi.*)

(*f*) Avis à *Néedham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorſqu'ils la déshonorent et qu'ils la défigurent. Le propoſant, et M. *du Peyrou*, et M. *Covelle*, et M. *Beaudinet* ne ſont pas ennuyeux comme toi, mais ils ſont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

De M. Beaudinet à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

MON cher monſieur *Covelle*, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean-Jacques*. Vous êtes ſorti de toutes vos épreuves, votre nom paſſera à la dernière poſtérité avec celui de vos ancêtres qui ſe ſignalèrent pour leur patrie le jour de l'eſcalade; mais vous l'emportez ſur eux autant que la philoſophie du ſiècle préſent l'emporte ſur la ſuperſtition du ſiècle paſſé. Le *Covelle* de l'eſcalade ne tua qu'un ſavoyard, et vous avez réſiſté à cinquante prêtres. Mademoiſelle *Ferbot* en eſt toute glorieuſe ; c'eſt le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus et en chemiſe que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de ſe mettre à genoux devant lui. *Henri IV*, roi de France, plus grand encore, ſe fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre *Clément VIII*, ſur les feſſes de deux cardinaux ſes ambaſſadeurs : et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux et plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; il ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, ſe croit déshonoré. Ils ſe joignent dans mon pays, tantôt aux magiſtrats, tantôt aux citoyens ; ils les diviſent pour en être les maîtres : les vôtres ſont puiſſans en œuvres et en paroles. Si *Jean-Jacques Rouſſeau* a fait des miracles, ils en ſont auſſi. Ils s'aſſocient avec le ſavant jéſuite irlandais *Néedham ;* ils viendront à vous doucement, couverts d'une peau d'anguille, mais ce ſeront au fond de vrais ſerpens plus dangereux que celui d'*Eve.* Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* et *Jurieu* l'ont été.

S'il vous tombe ſous la main quelque *Servet* et quelque *Antoine*, vous les ferez brûler ſaintement, en criant contre l'inquiſition des papiſtes. Si quelqu'un du conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophète *Sedékia* en donna un au prophète *Michée*, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit de* DIEU *a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue.* (*a*)

Si le jéſuite *Néedham* vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre

(*a*) Rois, livre III, chap. XXII.

de l'héréſie, la mère du ſchiſme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidèle vous parlera de vos amours avec mademoiſelle *Ferbot*, vous citerez *Oſée*, qui non-ſeulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer*, par ordre exprès du Seigneur, (*b*) mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courans et un quarteron et demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de mademoiſelle *Gomer* ou de mademoiſelle *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre, et ſurement mademoiſelle *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme *Jérémie* dans les rues de Jéruſalem, ce vous ſera gloire devant les filles; elles prendront ce temps pour danſer auſſi toutes nues autour de vous; afin de ſe conformer aux idées de *Jean-Jacques*, dans ſon beau roman d'*Héloïſe*, elles vous donneront des baiſers âcres. Rien ne ſera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleſſe dans votre poſte important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conſeiller ou d'un procureur général vous appellent tête blanche, ſoit ſur le chemin de Cheſne, ſoit ſur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire deſcendre de la montagne de Salève deux gros ours, et vous aurez la ſatisfaction de voir dévorer les enfans de vos magiſtrats; ce qui doit être une ſainte conſolation pour tout véritable prêtre.

(*b*) Premier et troiſième chapitres d'*Oſée*.

Enfin, je me flatte que vous ſerez tranſporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu, ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée, et cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre, *ſi vis eſſe aliquid*. En attendant contribuez par vos lumières, par votre éloquence et par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élèvent dans votre patrie et à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble et le plus précieux des biens, comme dit *Cicéron*.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi, en certains pays, comme par exemple en Irlande, on ſe moquait ſouvent des prêtres, et qu'on reſpectait toujours les magiſtrats; c'eſt, répondit M. *du Peyrou*, qu'on aime les lois, et qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De M. Covelle à M. Néedham, le prêtre.

Vous ſavez, Monſieur, que, dans le dernier ſouper que nous fîmes enſemble avec mademoiſelle *Ferbot*, je vous avertis qu'on vous accuſait de quelques petites impiétés. Je ſuis fâché que vous donniez ſur vous cette priſe ; je vais bientôt me faire prêtre, comme M. *Beaudinet* me l'a conſeillé. Vous ſentez bien qu'alors mon premier devoir ſera de vous pourſuivre. Epargnez-moi ce chagrin ; et ſi vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'eſt-à-dire, ſi vous n'êtes pas de mon avis, n'offenſez pas au moins les oreilles pieuſes par des expreſſions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monſieur, de dire qu'il y a des fautes de copiſte dans le Pentateuque ? (*a*) c'eſt parler contre votre conſcience, c'eſt juſtifier l'opinion où eſt tout l'univers que vous êtes jéſuite. Vous ſentez bien qu'un livre divinement inſpiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les ſcribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'eſprit divin abandonna ce livre ſacré aux erreurs des hommes ; par conſéquent vous le ſoumettez à la critique comme les livres ordinaires ; ce n'eſt plus, ſelon vous, un ouvrage reſpectable ; vous détruiſez le fondement de notre foi.

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes inſtructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques et ſoporifiques, pour leſquelles vous êtes qualifie.

Croyez-moi, Monſieur, qui veut la fin veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien teſtament *de don Quichottes qui ſe battent contre des moulins à vent.* (*b*) Ah ! Monſieur, l'écriture ſainte un moulin à vent ! quelle comparaiſon ! quelle expreſſion ! Mademoiſelle *Ferbo* qui eſt fille d'un meûnier, et qui s'intéreſſe vivement aux moulins et à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher *Néedham*, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre *Jean-Jacques Rouſſeau*, M. *Beaudinet* et moi d'une part, et le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'apaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure :

„ La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde „ 1656, les Septante en 1262, et le Pentateuque „ ſamaritain en 2309. „

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés ; vous affectez de douter du troiſième ; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge ; et, parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

(*b*) Page 2.

Hé ! Monſieur, oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures ? et devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des Septante et le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel, et que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles ? et ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarraſſé à compter les années depuis que *Moïſe* parla à *Pharaon* juſqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cents trente-cinq années ; et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de *Moïſe* vers *Pharaon* juſqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Eſdras* compte quarante-deux mille trois cents quarante et un Iſraélites revenus de la captivité, et que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.

Vous

Vous souvenez-vous, Monsieur, que mademoiselle *Ferbot* vous demanda, en soupant, quel âge avait *Dina*, fille de *Jacob*, lorsqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichimites? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet*. Mademoiselle *Ferbot*, qui calcule à merveille, se leva de table, prit une plume et de l'encre, fit le compte en deux minutes, et vous prouva que *Dina* n'avait pas six ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour son âge; mais, Monsieur, il fallait démontrer qu'elle avait seize ans, sans quoi vous ruinez toute l'histoire des patriarches.

Car, Monsieur, si *Dina* n'avait que six ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize et *Siméon* douze, quand ils passèrent tous les Sichimites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en disant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles et des garçons n'attend pas le nombre des années?

Monsieur le proposant *Théro*, qui au fond est un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanase*, trouve fort mauvais que vous disiez que toute cette ancienne chronologie est erronée, ainsi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monsieur *Néedham*? S[t] *Luc* dit qu'*Auguste* fit un dénombrement de toute la terre, et que *Cirénius* était gouverneur de Syrie, quand JESUS vint au monde; et là-dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage, que jamais *Auguste* ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteste, que *Cirénius* ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de JESUS. Oui,

Monſieur, cela eſt vrai, mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez là votre chronologie et vos calculs, ne ſupputez plus ſi *David* amaſſa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cents millions de livres ſterling en argent comptant, et ſi *Saül* avait trois cents ſoixante mille hommes de troupes en campagne, et *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux; cela eſt abſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que *Matthieu* fait enfuir la ſainte famille en Egypte, et que *Luc* la fait reſter à Bethléem; parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans, et les autres ſeulement trois mois; parce que *Matthieu* et les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah! M. *Néedham*, ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens temps et en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que ſous *Trajan*, et que, s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, et ne les pas étaler aux yeux des fidèles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de

leurs villages, parce que *Moïse* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appelez point les dames de Genève qui se moquent de vous *des ravaudeuses :* (*d*) il ne faut jamais insulter les dames, cela est d'un homme mal appris. Si les dames se moquent de vous, il faut entendre raillerie, et les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre humain ; que les railleurs composent l'autre moitié, et qu'il ne vous restera que vos anguilles ; ce qui est une faible ressource pour établir le papisme à Genève, comme on vous en accuse.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture sainte d'une main et à introduire le papisme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'est qu'un amas de contradictions, que notre ami *Jean-Jacques* s'est toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en fesant des comédies, qu'il a tourné les miracles de JESUS en ridicule, et qu'il a fait des miracles à Venise ; que tantôt il a justifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, et que tantôt il les a vilipendés ; qu'il a dédié une brochure à sa chère république de Genève, et qu'après il a imprimé que ses chers magistrats sont des tyrans, et le conseil des deux cents une assemblée de dupes ; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin*, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin*, a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de l'*Esprit*, qui avait été son bienfaiteur, et qu'il s'est fait ensuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre

(*d*) Page 9 des notes instructives, véridiques, théologiques et soporifiques de mon cher ami *Néedham*.

Montmolin. Hélas ! Monſieur, vous avez raiſon en cela. Les lois ſe contrediſent ſouvent. Les maris et les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. *Auguſtin* a contredit *Jérôme* ; *Paul* a contredit *Pierre* ; *Calvin* a contredit *Luther* qui a contredit *Zuingle* qui a contredit *Oecolampade*, &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens et dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais ; c'eſt de ne rien dire du tout.

Je ſerai toujours ſans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

VINGTIEME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'IL eſt vrai que vous vous ſoyez priſe de goût pour l'agréable M. *Néedham*, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, et par conſéquent dans tout l'univers, vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé, et que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que M. *Néedham*, prêtre papiſte, était allé en Suabe chez leurs excellences monſieur le comte et madame la comteſſe de *Hiſs-prieſt-craft*, dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, et pour ſon malheur, par la ville de

Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſitôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous ; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux , comme parodies , notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

Monſieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait , ſelon le ſieur *Néedham* , que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires , mal ſonnantes , offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques , ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire , vivement alarmé , ſomma *Néedham* de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte. Il avoua hardiment qu'il l'était , qu'il célébrait ſa ſynaxe tous les dimanches , qu'il feſait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe; il ſe vanta de faire *Théon* , et même des milliers de *Théoi*, de quoi toute l'aſſemblée frémit.

Monſieur le modérateur l'adjura, au nom du DIEU vivant, de dire nettement et ſans équivoque s'il était jéſuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit, il ſe recueillit un moment, et répondit en balbutiant: Je ne ſuis pas ce que vous croyez que je ſuis. Malheureuſement en diſant ces paroles , il laiſſa tomber de ſa poche une lettre du général de Rome, dont l'adreſſe était : *Al reverendo , reverendo padre Néedham, della ſocieta di Gieſu*. Etant ainſi convaincu d'avoir menti au Saint-Eſprit et au conſiſtoire, il fut envoyé en priſon.

L'on continua le lendemain ſon interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui ſe trouve dans *Matthieu* eſt contraire à celle qui eſt dans *Luc*, a répondu que oui, et que c'était-là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies, a dit qu'il n'en ſavait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment et proditoirement que, ſelon *Matthieu*, la ſainte famille s'était enfui en Egypte, et que, ſelon *Luc*, elle ne bougea de Bethléem, juſqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée, a répondu qu'il l'avait dit ainſi.

Et ſur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes; il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, et par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, ſelon *Jean*, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis ſon baptême, et que, ſelon les autres, il n'avait vécu que trois mois, a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition et l'aſcenſion en Galilée, ſelon *Matthieu*, et ſelon *Luc* à Jéruſalem et en Béthanie, a répondu que ce n'était pas une choſe importante, et qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie; ſur quoi monſieur le modérateur lui repartit fort pertinemment: Maître *Néedham*, bien eſt-il vrai que théologiens ſont parfois gens abſurdes; mais on peut raiſonner comme un coq-d'Inde, et ſe conduire avec prudence de ſerpent.

Je vous épargne, Mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, et que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de votre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, et enſuite à être lapidé hors la porte de la ville, ſelon la coutume.

Comme on lui liſait ſa ſentence, arriva monſieur du *Peyrou*, homme de bien, qui, n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au conſiſtoire que la ſentence était un peu rude, que M. *Néedham* était étranger, et qu'une juſtice ſi ſévère pourrait empêcher déſormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étaient étrangers aux Iſraélites, et que cependant ils furent tous mis à mort; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod*, et que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche; que *Michel Servet*, étant eſpagnol, était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie, et que cependant *Jehan Chauvin*, le fit brûler pour l'amour de DIEU, avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-temps, ce qui eſt un vrai paſſe-temps de prêtre.

Ces raiſons étaient fortes : elle n'ébranlèrent pourtant pas M. du *Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la ducheſſe de *Longueville*, par laquelle il n'eſt loyal au conſiſtoire de lapider

perſonne ſans la permiſſion du gouverneur. Malheureuſement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monſieur ſon lieutenant; on lui expliqua l'affaire. Le conſiſtoire prétendait que la loi en queſtion n'était que de calviniſtes à calviniſtes, non pas de calviniſtes à papiſtes ; il ajoutait, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple; et qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc ; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à ſon confrère; l'un diſait : Monſieur le modérateur, c'eſt à vous de commencer; l'autre, Monſieur le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, et ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, M. du *Peyrou* fit évader le patient; vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui et Monſieur *Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

N. B. J'apprends, Mademoiſelle, que vous renoncez à M. *Covelle*, le digne appui du calviniſme, et à M. *Néedham*, le digne pilier du papiſme; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche et de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt : cela et très-important.

CONCLUSION.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu ſur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui ſe réduiſent en pouſſière devant nos vérités ſublimes. Si M. *Néedham* eſt un ignorant, cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'eſpérer que M. le comte de *Hiſs-prieſt-craft*, et madame la comteſſe ſe convertiront; que monſieur *Jean-Jacques* rentrera au giron; que monſieur le propoſant *Théro* ne propoſera plus de difficultés; que M. *Covelle* et mademoiſelle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien, et qu'enfin monſieur *Beaudinet* ne conteſtera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers et de Bovereſſe le droit d'excommunier, condamner, anathématiſer qui bon leur ſemblera; ce droit étant divinement attaché à leur divin miniſtère. Nous eſpérons même que non-ſeulement ces ſavans hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen !*

SUR L'ENCYCLOPEDIE.

Un domeſtique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi ſon maître ſoupant à Trianon en petite compagnie, la converſation roula d'abord ſur la chaſſe, et enſuite ſur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre ſe feſait avec des parties égales de ſalpêtre, de ſouffre et de charbon. Le duc de *la Vallière*, mieux inſtruit, ſoutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une ſeule partie de ſouffre et une de charbon, ſur cinq parties de ſalpêtre bien filtré, bien évaporé, bien criſtalliſé.

Il eſt plaiſant, dit monſieur le duc de *Nivernois*, que nous nous amuſions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Verſailles, et quelquefois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer ſur la frontière, ſans ſavoir préciſément avec quoi l'on tue.

Hélas ! nous en ſommes réduits là ſur toutes les choſes de ce monde, répondit madame de *Pompadour* ; je ne ſais de quoi eſt compoſé le rouge que je mets ſur mes joues, et on m'embarraſſerait fort ſi on me demandait comment on fait les bas de ſoie dont je ſuis chauſſée.

C'eſt dommage, dit alors le duc de *la Vallière*, que ſa majeſté nous ait confiſqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent piſtoles; nous y trouverions bientôt la déciſion de toutes nos queſtions.

Le roi justifia sa confiscation ; il avait été averti que les vingt et un volumes in-folio, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France ; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de *la Vallière* avait raison ; et bientôt madame de *Pompadour* apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Madrid coloraient leurs jouès, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex*, et que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens ; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui fesait ses bas au métier ; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement ! Ah ! le beau livre, s'écria-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul, et pour être le seul savant de votre royaume ?

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de *Lycomède* sur les bijoux d'*Ulysse* : chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. Mais vraiment, dit-il, je ne sais pas

pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh, ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de *Nivernois*, que c'eſt parce qu'il eſt fort bon. On ne ſe déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il eſt sûr qu'elle eſt plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait; et le comte de *C*.... dit tout haut : Sire, vous êtes trop heureux qu'il ſe ſoit trouvé ſous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les tranſmettre à la poſtérité. Tout eſt ici, depuis la manière de faire une épingle juſqu'à celle de fondre et de pointer vos canons; depuis l'infiniment petit, juſqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont ſervi ainſi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyclopédie ou qu'ils la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez, mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire et ſi admirable.

Sire, reprit le comte de *C*...., il y avait à votre ſouper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le ſouper par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts? Le roi ſentit la force de la raiſon; chacun reprit ſon bien : ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues : ces deux ſœurs immortelles continuèrent

leurs cris, leurs cabales, leurs perſécutions. L'ignorance en cela eſt très-ſavante.

Qu'arriva-t-il ? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proſcrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

